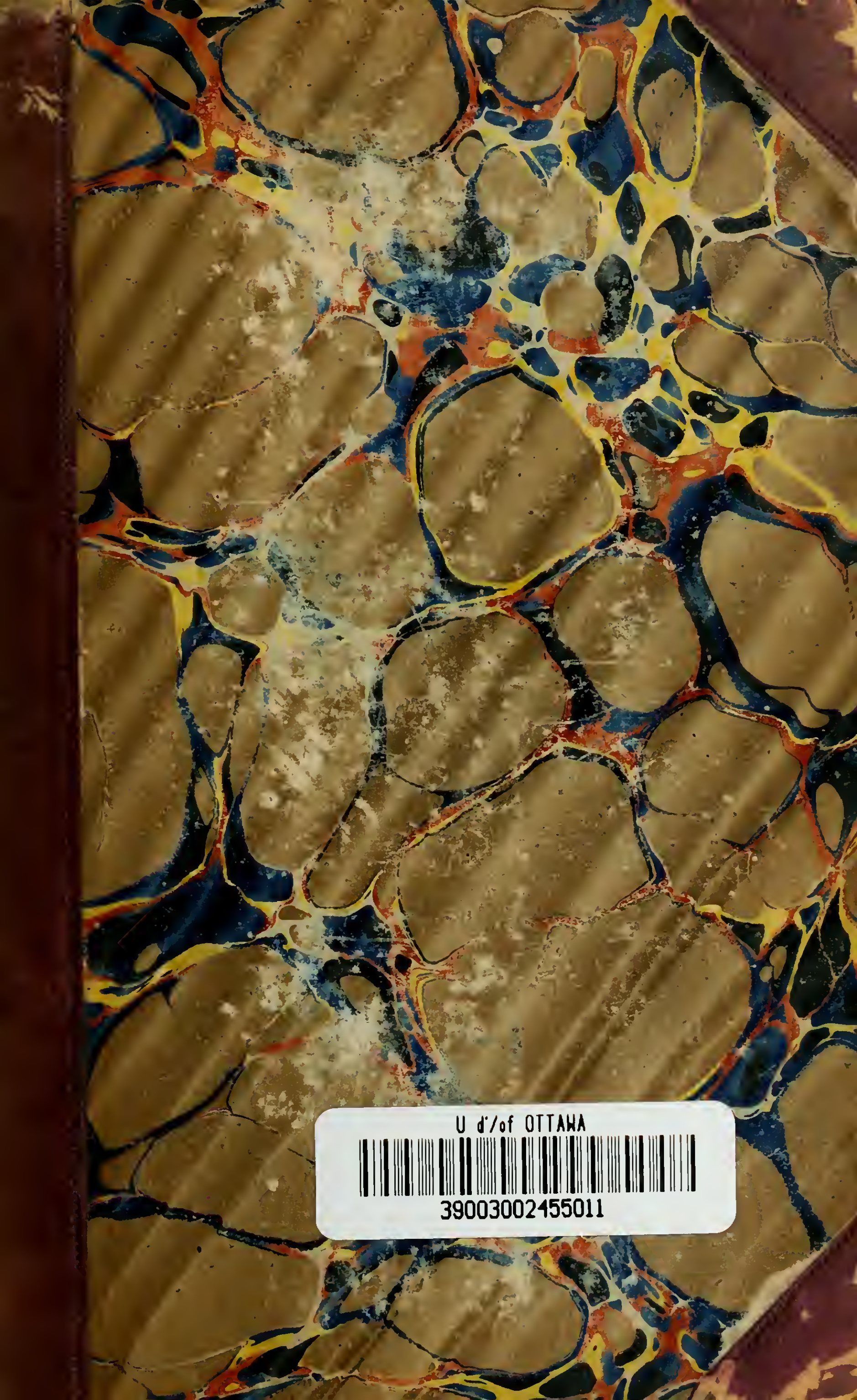


U d'/of OTTAWA
39003002455011

COLLECTION

DE

PIÈCES DE THÉÂTRE,

ACCOMPAGNÉES

De Commentaires anciens et de nouvelles Remarques,

DE NOTICES SUR LES AUTEURS, ET D'EXAMENS DES PIÈCES;

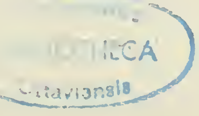
PAR PLUSIEURS HOMMES DE LETTRES.

M. ÉTIENNE.

LE PACHA DE SURENNE. LA PETITE ÉCOLE DES PÈRES.
UNE HEURE DE MARIAGE.
LA JEUNE FEMME COLÈRE. BRUIS ET PALAPRAT.
UN JOUR A PARIS.

A PARIS,
CHEZ L. TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON, N° 1.

1830.



NOTICE

SUR

M. ÉTIENNE.

En exprimant notre opinion sur les ouvrages des auteurs dramatiques vivans, il doit nous arriver ordinairement de laisser quelque latitude à l'avenir, qui est encore vaste devant eux et qui peut leur réserver des succès plus brillans que les succès mêmes qu'ils ont obtenus. Racine termina sa carrière littéraire par *Athalie*, et Molière rêvait quelques jours avant sa mort une composition supérieure au *Misanthrope*. M. Étienne n'exige malheureusement pas de nous la même réticence. Enlevé aux lettres à la fleur de son talent par les séductions d'une publicité plus imposante, il a quitté, comme Shéridan, le théâtre des gloires paisibles, pour celui de ces réputations orageuses de la tribune, qu'une session voit naître et mourir, et que le flot de la popularité amène et remporte avec lui. Aujourd'hui même, que l'arène des débats politiques lui est fermée, au lieu d'i-

miter Philoclès, qui dut ses plus beaux ouvrages à son exil, ou de retourner à la lyre comme Cincinnatus à la charrue, il ne voit probablement dans la retraite qui pourrait lui fournir tant d'inspirations charmantes, que la tente et les loisirs d'Achille; et il ne pense qu'à en sortir armé d'aperçus ingénieux, de tours fins et satiriques, de saillies, tout à la fois, piquantes et délicates, pour nous faire regretter de plus en plus qu'un homme d'une organisation si exquise ait été infidèle à sa véritable gloire.

De toutes les expressions de la société, il n'y en a point de plus exacte que le talent du poète comique. On tracerait l'histoire morale des peuples en caractérisant le génie de leur théâtre aux différentes époques des littératures classiques. Seulement, dans les révolutions, les transitions disparaissent et se confondent facilement entre elles, parce que l'observation déconcertée par la rapidité des évènemens, a peine à suffire à la succession des modes de coutumes et de mœurs, des nuances de caractères et de physionomie qui en résultent. Il y a des siècles rationnels entre telles époques de notre histoire, qui se sont suivies de quelques mois, et qui ont changé la face de la nation et quelquefois celle du monde.

Fabre d'Églantine, animé d'une haine profonde contre l'ancien ordre des choses et contre la société elle-même, n'avait pas fini d'écrire, que tout

ce qu'il attaquait avait fini d'exister. Il aurait pu dire comme cet homme qu'on entendit sur les murailles de Jérusalem : Jérusalem sera détruite dans trois jours; et je périrai avec elle.

Un état intermédiaire parut s'établir à la suite de ces bouleversemens, essentiellement ridicule, parce qu'il était faux, et trop précaire peut-être de sa nature, pour être du ressort de la grande comédie, mais riche de détails comiques et fécond en enseignemens utiles. M. Picard s'en empara, et l'on comprend aisément qu'il ne put s'élever par le choix de ses personnages au-dessus de l'étage commun où s'accomplissaient alors toutes les scènes du drame universel.

Une nouvelle monarchie, et, il faut le dire, une nouvelle civilisation semble tout à coup sortir de toutes ces ruines, suivie, comme tout ce qui est nouveau, d'institutions prématurées, d'essais maladroits, de folles ambitions, de prétentions déplacées. C'est l'aspect de cet ordre de choses que M. Étienne saisit avec une finesse de tact incomparable, et un courage d'observation dont toutes les opinions auraient dû lui tenir compte, surtout dans ses grands tableaux des *Deux Gendres* et de l'*Intrigante*, dont le dernier qui aurait suffi à la réputation d'un excellent poète dramatique, fut sacrifié à une cabale d'antichambre. Fabre est le poète comique de la révolution. Il a la grandeur d'âme, l'hostilité brusque et sauvage du

peintre d'une liberté qui n'est pas même comprise. M. Picard et M. Étienne se sont partagé les époques suivantes; mais le premier s'est plus spécialement attaché aux ridicules de la bourgeoisie, l'autre a poursuivi le ridicule et le vice jusqu'à la cour. Je ne parle pas ici de Collin d'Harleville, de M. Duval et de quelques-uns de leurs émules, qui appartiennent à une autre catégorie, à la comédie de mœurs et de passions, prise sans acception des tems, des lieux, des circonstances, et qu'on pourrait appeler aujourd'hui la comédie *romantique*, puisque cette malheureuse épithète se glisse partout. Il en sera question ailleurs.

Le caractère du talent de M. Étienne a dû être singulièrement modifié par l'époque difficile où il se trouvait placé, et je ne crains pas de dire que ces entraves dont les poètes dramatiques se plaignent avec tant de raison, ne furent pas inutiles au développement des qualités les plus brillantes de son esprit. Il n'y a rien de plus aisé que d'exciter la folle ivresse des passions populaires en leur jetant quelques épigrammes brutales contre le pouvoir, et les histrions des derniers tréteaux n'ont rien à envier sous ce rapport aux succès d'Aristophane; mais envelopper une leçon amère du miel d'une douce ironie, déchirer avec une arme innocente en apparence, et dont l'aspect ne présentait rien d'offensant à la défiance la plus craintive, cacher sous une caresse le sceau brû-

lant dont l'empreinte ne s'effacera jamais, c'est le chef-d'œuvre de l'art, et cet art est celui de M. Étienne. Sa manière de plaisanter est de si bon goût, que la censure elle-même, qui n'est pas médiocrement susceptible, ne reconnaissait le trait qu'en voyant la blessure. On a comparé M. Étienne à Beaumarchais, parce qu'il a mis, comme Beaumarchais, beaucoup plus d'esprit et de sel dans la prose sérieuse, qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les élucubrations de la tribune et du barreau; mais si M. Étienne n'a pas le funeste avantage de cette verve désordonnée que favorisait l'incroyable licence des années qui ont précédé la révolution, combien ne l'emporte-t-il pas sur Beaumarchais par la délicatesse des aperçus, par la finesse des allusions, et surtout par l'élégante facilité du style toujours pur, toujours approprié aux personnages, toujours fort de sens, et toujours brillant de trait? Il y a entre ces deux auteurs toute la distance qui sépare chez les Grecs l'ancienne comédie de la nouvelle.

Je viens de parler du style de M. Étienne. Ce n'est certainement pas un médiocre mérite pour un auteur dramatique de notre tems, que celui d'écrire en français. Je n'entends pas ici porter la sévérité de la syntaxe et le rigorisme de l'orthographe, au point de contrarier de jeunes et heureux talens sur quelques expressions hardies, sur quelques tours inusités, et je ne crains pas d'a-

vouer que je préférerais quelquefois l'énergie d'un heureux solécisme, d'un néologisme pittoresque, à la nullité compassée de certaine phrase classique jetée dans le moule éternel de Clénard et de Despautère. Le genre de fautes dont je parle est plus rare dans Pradon que dans Racine.

Ce qu'il y a de déplorable dans ce système de licence et d'incorrection qui fait la honte de notre littérature actuelle, c'est qu'il paraît moins l'effet d'une audace quelquefois excusable à force de succès, que celui d'une profonde ignorance des premiers élémens du langage; on doit pardonner quelques licences à l'écrivain qui ne s'en permet jamais sans connaissance de cause, et qui ne les hasarde que dans l'espoir de racheter par des beautés ce qu'elles offrent au premier aspect d'insolite et de choquant; mais outrager la grammaire sans intérêt pour la pensée, c'est le dernier degré de la présomption, quand ce n'est pas la preuve sans réplique d'une éducation imparfaite.

M. Étienne avait débuté dans la carrière dramatique par de petites compositions pleines d'esprit et de sel, qui méritent certainement mieux de rester au théâtre, que les actes froids et musqués du dernier siècle, et qu'on regrette de ne pas voir triompher de l'usurpation de ces sornettes ambitieuses dont le talent de quelques auteurs a fait et maintenu la fortune. Les bluettes les plus frivoles de M. Étienne et de son ingénieux collabo-

rateur M. Nanteuil, contiennent toujours, sous une forme très piquante, d'excellentes instructions morales qui devraient leur assurer la préférence du public, même quand il serait vrai qu'une partie du public entendît quelque chose aux logogryphes précieux de Marivaux, et aux fades causeries de Dorat, de Barthe et de Lanoue. Je me rappelle que les *Deux Mères*, en rendant populaire une leçon qui n'était pas sans amertume, contribuèrent à faire renaître dans des ménages les élémens d'un bonheur pur que la dissipation des mœurs était sur le point de leur enlever tout à fait. La *Petite École des Pères* a peut-être servi à diminuer les exemples d'un travers honteux qui dégradait le plus noble et le plus touchant des liens de la vie. Cette ridicule et funeste éducation de certains pensionnats de jeunes filles, où d'infortunées créatures, qu'il aurait été plus généreux de condamner à une complète ignorance du monde, apprenaient tout, si ce n'est à devenir des épouses et des mères, ne fut pas inutilement châtiée dans le *Pacha de Surêne*. Ce ne sont là sans doute que des tableaux d'études, mais ils annonçaient un grand maître.

Le plus beau titre dramatique de M. Étienne, est incontestablement la comédie des *Deux Gendres*. Comme la plupart de ses ouvrages, elle contient une grande leçon dont l'importance était sentie de tout le monde, mais que son importance

même semblait élever au dessus des attributions du poète comique; il ne faut donc pas s'étonner si ce sujet qui n'avait jamais réussi à la scène, a encouru le reproche de toucher quelquefois au genre larmoyant. C'était l'écueil infaillible de l'écrivain qui osait l'entreprendre, et il était impossible de s'y soustraire avec plus d'habileté, c'est-à-dire, sans compromettre en rien l'intérêt de l'action. Les enseignemens de la comédie ne se bornent pas d'ailleurs à la satire superficielle de quelques erreurs d'esprit, de quelques inconvenances de mœurs, ou même de quelques défauts graves, mais qui influent trop peu sur la société en général, pour qu'elle répugne à les considérer sous un côté plaisant. Ils embrassent, surtout chez les modernes, toute la vie morale de l'homme privé, et l'on ne saurait exiger à une époque assez sérieuse de quelque manière qu'on la considère, que le poète, digne de son beau ministère, ne devienne pas quelquefois sérieux avec son sujet. On ne dira pas que ceci est une induction tirée de quelque doctrine qui m'est propre, ou bien il faudra renoncer au chef-d'œuvre de la scène française et répudier *Tartufe*.

On ne peut parler des *Deux Gendres*, sans rappeler, au moins pour l'acquit de l'histoire littéraire, le scandale révoltant auquel cet ouvrage donna lieu. Une composition de collège oubliée depuis long-tems de tous ceux qui avaient subi la pé-

nible obligation de la voir représentée, et dont le style rappelait avec beaucoup moins d'esprit, le goût et l'urbanité de Scarron, fut donnée pour le modèle d'une des meilleures comédies de notre théâtre; que dis-je! pour cette comédie elle-même, falsifiée par un plagiaire. Il était fort indifférent que M. Étienne eût ou non connu cette pièce, et qu'il se fût même approprié quelques intentions plus heureuses que le reste. Molière n'avait pas fait difficulté d'emprunter deux excellentes scènes à Cyrano de Bergerac, écrivain fort supérieur au *Jésuite*, et qui avait eu les honneurs de l'impression. La littérature, et surtout cette littérature d'observation qui constitue la comédie, et qui, diverse dans les formes suivant le talent de l'auteur, s'exerce dans le fond sur des faits qui varient peu, ne vit que de ces imitations heureusement modifiées, sans lesquelles nous n'aurions ni les *Plaideurs*, ni les *Fourberies de Scapin*, ni *Amphytrion*, ni l'*Avare*. Ce qui intéressait notre gloire dramatique, c'était que la comédie de M. Étienne pût prendre place à peu de distance de ces chefs-d'œuvre, et les suffrages qui accueillirent les *deux Gendres* à leur première représentation, n'ont plus de contradicteurs. Quelle vérité dans les caractères! Quelle adresse dans leur opposition! Que d'esprit dans les situations! Que d'esprit dans les détails! Que d'esprit dans le style! Où M. Étienne avait-il volé cela..? Voilà ce qu'on

ne daigna pas nous dire, et il resta légitime possesseur d'un succès qu'il ne pouvait devoir qu'à lui.

On nous aurait su mauvais gré d'omettre, dans le théâtre de M. Étienne, certaines de ses pièces qui ont obtenu un juste succès sur notre scène lyrique. Il n'a pas usé du précepte ironique d'un malicieux écrivain qui paraît avoir pris lui-même son axiome au pied de la lettre quand il a fait *Tarare*. Tout ce que M. Étienne a écrit pour être chanté peut se lire, et si notre langue musicale meurt avant notre langue écrite, il restera dans *Joconde* une charmante comédie. Avant de finir, rappelons-nous au moins comme une espérance, qu'il dépend encore de lui qu'une si belle carrière ne soit pas finie.

CH. NODIER.



EXTRAIT

DE LA

BIOGRAPHIE DES CONTEMPORAINS,

SUR M. ÉTIENNE.

Charles Guillaume ÉTIENNE, poète dramatique et littérateur, conditions qui ne sont pas fréquemment réunies, est né le 6 janvier 1778, à Chamouilly, près de Saint-Didier, département de la Haute-Marne. Il vint à Paris en 1796, et fut d'abord employé à la rédaction de différens journaux; mais il abandonna bientôt ce genre de travail pour se jeter dans la carrière vers laquelle le portait son génie, la carrière dramatique. M. Étienne avait déja fait représenter avec succès un grand nombre de pièces, sur des scènes inférieures, quand il donna au Théâtre-Français, la jolie comédie de *Brueys et Palaprat*. Dès lors il fut à sa place : c'est peu de tems après le succès de cette pièce, que le duc de Bassano, ministre et secrétaire-d'état, se l'attacha; appuyé d'un crédit, qu'il ne devait au reste qu'à son mérite, M. Étienne vit sa fortune

s'améliorer; il fut nommé, en 1810, censeur du *Journal de l'Empire*, à la place de M. Fiévée, qui s'était montré par trop favorable aux doctrines ultramontaines; et quelque tems après il fut chargé, comme chef de la division littéraire, de la police des journaux. C'est en 1811 qu'il fit représenter les *Deux Gendres*, au Théâtre-Français. Cette pièce, aussi bien écrite que bien conçue, et dans laquelle les tartufes de bienfaisance (ce sont ceux de l'époque) sont joués de la manière la plus piquante, obtint un grand succès. Elle ouvrit à M. Étienne les portes de l'Institut, lors de la mort de Laujon. L'Institut avait gagné à perdre. M. Étienne reçut avis de sa nomination, par un billet qui ne contenait que ce passage des Actes des apôtres: *Et eligerunt Stephanum verum plenum spiritu.* Tant de succès ne lui furent pas pardonnés par l'envie. Un homme, que le scandale qu'il provoqua en cette circonstance n'a pas même tiré de l'obscurité, dénonça M. Étienne, en se fondant sur ce que M. Étienne avait emprunté le sujet des *Deux Gendres* à un jésuite, qui l'avait tiré d'un vieux fabliau. La rumeur fut grande dans la basse littérature. Les gens qui croient avoir acquis la propriété d'un sujet quand ils l'ont gâté, dénoncèrent comme plagiaire un homme qui avait embelli le fond qu'il avait emprunté. Ils firent imprimer et même jouer *Conaxa.* Dès lors leurs traits retournèrent contre

eux-mêmes. Le public ayant sous les yeux les pièces du procès, n'hésita pas à se prononcer en faveur de M. Étienne; le larcin dont on l'accusait est de ceux qu'il a intérêt à encourager. De ce qu'un homme médiocre a porté sur un sujet heureux une main indigne, s'ensuit-il que ce sujet ne puisse pas être traité par un homme supérieur? Comme Molière, M. Étienne *a pris son bien où il l'a trouvé.* En 1813, M. Étienne, que les *Deux Gendres* ont placé au rang des premiers poètes comiques de notre âge, a fait représenter sous le titre de l'*Intrigante*, une comédie en cinq actes, qui a, quant au fond, quelque rapport avec une pièce allemande intitulée : *Pas plus de six plats*, mais qui en diffère singulièrement, quant aux détails. Malgré les efforts des ennemis que l'auteur s'était faits par son talent et par ses succès, cet ouvrage réussit complètement dès la première représentation; d'heureuses combinaisons, des scènes piquantes, des détails ingénieux, une fidèle peinture des mœurs assuraient à cette pièce, qui avait déja été représentée onze fois, une longue série de représentations, quand les comédiens reçurent la défense de la jouer. Buonaparte avait voulu voir la pièce aux Tuileries; il en avait ri d'assez bon cœur, mais les courtisans qui s'y croyaient attaqués, prirent la chose moins gaiement, et le prince, sur leurs réclamations, suspendit les représentations de l'*Intri-*

gante. Parmi les traits qui avaient pu donner de l'humeur, on remarque, entre autres, ceux-ci :

LE COURTISAN.

Monsieur, je sers le prince;

LE MILITAIRE.

Et moi je le défends.

LE NÉGOCIANT.

Je suis sujet et prince, et roi dans ma famille.

De quelque couleur que soit un courtisan, de pareils vers, au fait, ne peuvent pas lui plaire. En 1814, le gouvernement qui avait succédé à celui par lequel cette pièce avait été interdite, leva l'interdiction. M. Étienne ne crut pas devoir profiter de cette bienveillance, et publia les causes de son refus dans une lettre pleine de dignité.

On conçoit que dès la première restauration, M. Étienne ait perdu toutes ses places. Le retour de Napoléon les lui rendit. Après la seconde restauration, il les reperdit encore. Dès lors M. Étienne devenu tout à fait étranger à toute fonction publique, se livra tout entier à la littérature et à la politique spéculative. Cependant le succès prodigieux de ses lettres sur Paris, qui ont tant contribué à la vogue de la *Minerve*, déterminèrent le collége électoral du département de la Meuse à le nommer, en 1820, député, honneur qui lui a été déféré de nouveau en 1822. Ses fonctions de député ne lui firent pas suspendre tout à fait ses

travaux littéraires. Depuis cette époque il a donné les *Plaideurs sans Procès*, et peu de tems après, à l'Opéra, la *Lampe Merveilleuse*. Parmi les nombreux ouvrages publiés par M. Étienne, indépendamment de ceux que nous avons cités, on remarque ceux qui suivent : 1° *Histoire du Théâtre français*, depuis le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale, en société avec M. Martainville, 4 vol. in-12; 2° le *Pacha de Surêne*, comédie, 1802 (avec M. Nanteuil); 3° *une Heure de Mariage*, opéra comique en un acte; 4° *un Jour à Paris*, opéra comique en trois actes; 5° *Gulistan*, idem en trois actes (avec Lachabeaussière), 1805; 6° la *Jeune Femme colère*, comédie en un acte; 7° *Isabelle de Portugal* (avec Nanteuil); 8° *Cendrillon*, opéra comique; 9° l'*Oriflamme* (avec Baour-Lormian); 10° *Joconde*, opéra comique, 1814; 11° *Jeannot et Colin*, id. 1814; 12° *Racine et Cavois*, comédie en trois actes, en vers, 1814; 13° le *Rossignol*, grand opéra en un acte; 14° les *Deux Maris*, opéra comique, 1816; 15° l'*Un pour l'Autre*, opéra comique, 1816; 16° la *Petite École des Pères*, comédie; 17° les *Deux Mères*, comédie, 1802; 18° les *Maris en Bonne Fortune*, comédie, 1803.

M. Étienne, nommé sous l'Empire membre de l'Institut, par les suffrages libres de ce corps, en est sorti, en 1815, par ordonnance de la même année.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. ÉTIENNE,

LORS DE SA RÉCEPTION A LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DE L'INSTITUT, LE 7 NOVEMBRE 1811.

Messieurs,

Cette imposante solennité porte dans mon âme un trouble dont je cherche en vain à me défendre : glorieux de vos suffrages, étonné de mon bonheur, j'éprouve l'embarras d'un disciple qui s'assied pour la première fois parmi ses maîtres ; mais de tous les sentimens qui m'agitent, le plus profond, messieurs, est celui de la perte que vous avez faite. La mort, en vous ravissant un confrère, m'a privé d'un ami : M. Laujon avait daigné sourire à mes premiers essais ; et je ne puis, sans une vive émotion, me trouver à la place qu'il occupait dans cette illustre assemblée.

Il est à la fois doux et pénible de succéder à ceux qui nous furent chers : quelque beau que soit l'héritage, il est moins précieux par les jouissances qu'il promet, que par les souvenirs qu'il perpétue ; ceux

que laisse M. Laujon sont tous honorables. Pour faire son éloge, il suffit de raconter sa vie: la vérité n'a besoin cette fois ni de voiles, ni d'ornemens; et le panégyriste le plus éloquent sera le narrateur le plus fidèle. Je l'avoue, messieurs, ma tâche est douce à remplir; je moissonne dans un champ de fleurs sans épines, et je puis les prendre au hasard pour en former la couronne que je dépose aujourd'hui sur la tombe du moderne Anacréon : tel est le titre que les contemporains lui ont décerné, et que la postérité lui conservera sans doute. C'est à vous, messieurs, que j'en appelle : n'était-il pas l'image vivante du vieillard de Théos? Jeune ou vieux, riche ou pauvre, il fut toujours aimable, toujours joyeux. Doué d'une imagination facile, il excellait dans l'à-propos; mais il dédaignait ces triomphes que l'esprit obtient aux dépens du cœur. Il n'a connu ni la haine, ni l'envie; et la saillie, qui est si souvent l'arme de la médisance, ne fut jamais chez lui que l'éclair de la gaîté. Ami du plaisir, il respecta la décence; chantre de l'Amour, il n'effaroucha point les Grâces. Ses goûts s'annoncèrent dès son enfance; il parlait à peine, qu'il chantait déja : sa vie ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue fête; parvenu à son dix-septième lustre, il tirait encore des sons mélodieux de sa lyre octogénaire; enfin, les Muses avaient présidé à sa naissance, et les Muses ont reçu son dernier soupir.

Peu de tems avant sa mort, M. Laujon avait donné l'édition complète de ses œuvres : on y reconnaît

un esprit fin, un travail facile, une aimable négligence. On voit que l'auteur n'a pas besoin d'attendre l'inspiration : il fait des chansons comme La Fontaine fait des fables, sans recherche, sans effort, presque sans y penser.

M. Laujon a inséré dans ce recueil ce qu'il nomme *la poétique de la chanson*. Et, en effet, messieurs, qui pouvait mieux que lui tracer les règles de ce genre vraiment français? Disciple des Collé, des Piron, des Favart, il fut admis par eux à cet ancien Caveau, véritable académie du plaisir, qui fut aussi, plus souvent qu'on ne pense, l'académie du bon goût. C'est aux banquets de ces législateurs chantans qu'il étudia le code de la gaîté; c'est à leur joyeuse école qu'il apprit à soumettre la folie même aux préceptes de la raison. Mais il me semble entendre de graves censeurs se récrier sur la frivolité du genre. Eh! messieurs, ne soyons pas plus sévères que l'inflexible Boileau, et montrons-nous fiers d'une supériorité que peut-être nous dédaignerions moins si on nous la disputait davantage. La chanson est une fleur qui se plaît sous le ciel de la France : elle y réussit sans art, sans culture; et c'est un des ornemens de notre guirlande poétique.

Il faut le dire, messieurs, nous avons un peu négligé ce précieux héritage de la gaîté de nos pères. Qu'est devenue cette joie vive et franche qui charmait leurs loisirs et embellissait leurs fêtes? Nous sommes sérieux, rêveurs jusque dans nos plaisirs; la

froide étiquette préside à nos festins, et la triste raison s'y assied avec nous. J'en appelle à tous les âges, à tous les états : la chanson n'est-elle pas la source des plus douces jouissances? Enfans, on nous berce avec elle; vieillards, nous lui devons encore quelques illusions, et elle nous conduit gaîment au terme de la vie; pauvres, elle nous console de nos peines; riches, elle nous distrait de nos ennuis. Tour à tour naïve, tendre, morale et guerrière, elle fait éclore les idées les plus riantes et les sentimens les plus élevés; elle inspire l'amour, cimente l'amitié, frappe le ridicule, enflamme le courage; enfin, elle est à la fois l'interprète du cœur et l'organe de l'esprit.

Telle est la chanson dans les œuvres de M. Laujon. Son talent flexible et varié en saisit tous les caractères, en fait ressortir toutes les nuances. C'est à cette heureuse fécondité, c'est à ce tour d'esprit délicat que M. Laujon dut les bienfaits d'une cour spirituelle et galante. Il composa pour elle une foule de petits ouvrages remplis de grâce et de fraîcheur. On n'y voit point le poète courtisan qui mendie la faveur par de serviles adulations, mais l'homme de lettres qui sait plaire par le noble exercice de son talent. M. Laujon n'a donné que de justes éloges, et n'a reçu que d'honorables récompenses; enfin, messieurs, il a eu un talent bien rare, il s'est fait estimer de ceux qu'il s'était chargé de divertir. La pastorale de *Daphnis et Chloé* fixa sa destinée; elle lui valut la protection d'un des premiers personnages de l'État,

que l'Académie française s'honore d'avoir compté parmi ses membres. Il n'a manqué à M. Laujon qu'un bonheur dont je sens tout le prix, celui de siéger dans cette enceinte en même tems que son bienfaiteur.

Comblé de grâces et de faveurs, M. Laujon avait acquis une fortune assez considérable. La révolution le jeta dans un état voisin de l'indigence. Riche, il avait eu le vrai luxe d'un homme de lettres; il avait placé ses fonds dans sa bibliothèque : par malheur ses livres les plus précieux étaient couverts d'armoiries; il fut une époque où c'était un grand crime, et M. Laujon déposa par prudence ces dangereux ouvrages chez son ami M. Desprez; peu de tems après, étant menacé d'une vente forcée de tout son mobilier, M. Laujon court chez son ami, retire les livres et les replace dans sa bibliothèque pour ne pas frustrer ses créanciers.

On rapporte souvent des traits de probité qui surprennent peu les honnêtes gens: celui que je viens de citer n'est pas de ce nombre; il pourra étonner les hommes les plus délicats.

Le théâtre doit à M. Laujon des ouvrages agréables : *Églé* et *l'Amoureux de quinze ans* sont deux tableaux d'un dessin pur et gracieux; et cependant, lorsque l'auteur se livre à des compositions dramatiques, on voit que c'est encore la Muse de la chanson qui l'inspire : elle veut essayer un ton plus grave, des manières plus imposantes; mais elle se trahit à

la naïveté de son langage, à la délicatesse de ses formes, et l'œil le moins clairvoyant reconnaît Érato sous le masque de Thalie.

L'homme a beau varier ses compositions, l'écrivain a beau s'exercer dans les genres les plus différens, tout ce qui sort de sa plume porte le cachet de son talent naturel. C'est ainsi que Marivaux écrivant des comédies, faisait encore des romans, et que le Sage, écrivant des romans, faisait encore des comédies; car ce n'est pas seulement la facilité de combiner des scènes, et de développer une intrigue, qui constitue l'auteur comique, c'est l'art de saisir les caractères, d'observer les mœurs, et d'en présenter un tableau dramatique et fidèle. On a beaucoup disserté sur le but de la comédie : des philosophes du siècle dernier l'ont regardée comme la seule école de la sagesse; des critiques de nos jours, au contraire, la représentent comme fatale aux mœurs et à la religion. Mais les philosophes n'étaient pas tout à fait sages, les critiques ne sont pas tout à fait religieux. Ainsi, ne soyons ni trop séduits par les uns, ni trop effrayés par les autres, et continuons d'aller à la comédie, sans espoir, si l'on veut, d'être plus parfaits, mais sans crainte aussi de devenir plus vicieux.

Peut-être est-ce une erreur de prétendre que la comédie dirige les mœurs; elle les suit, elle en reçoit l'influence, et devient en quelque sorte l'histoire morale des nations. Elle est, pour la postérité, l'image vivante des générations qui ne sont plus. C'est, si je

puis m'exprimer ainsi, un écho qui se répète d'un siècle dans un autre, et qui se prolonge à travers la succession des âges. L'histoire nous rappelle, nous retrace le passé; la comédie nous y transporte : elle apprend à connaître, à juger les peuples; elle est, pour les moralistes, ce que les médailles sont pour les antiquaires.

Qui peint mieux les Athéniens que les comédies d'Aristophane? Un auteur qui parvint à la célébrité en immolant à la risée publique les grands hommes de son tems, vivait à coup sûr chez un peuple ombrageux, ingrat et jaloux. Si, chez une nation, la satire de tout mérite personnel est une des règles du théâtre, l'ostracisme doit être un des articles de la législation; et les hommes qui se plaisent à voir outrager Euripide parce qu'il est trop grand, sont les mêmes qui exilent Aristide parce qu'il est trop juste. Denys, tyran de Syracuse, s'étant adressé à Platon, afin d'avoir une idée positive du gouvernement et du peuple d'Athènes, le philosophe, pour toute réponse, lui envoya le théâtre d'Aristophane.

Peut-être la comédie latine n'offre-t-elle pas un champ aussi vaste à l'observateur. Les Romains, ayant imité les Grecs, n'ont point eu de théâtre national; encore les ouvrages de Plaute et de Térence sont-ils d'excellens sujets d'étude pour les historiens : on y retrouve une foule d'usages qu'eux seuls nous ont transmis, et rien ne nous fait mieux connaître la dissolution de la jeunesse de Rome, les séductions

des courtisanes, l'effronterie des parasites, et enfin tous les élémens dont se composait la société sous les maîtres du monde. Mais passons aux tems modernes, et hâtons-nous d'arriver à l'époque la plus mémorable de notre gloire dramatique, à l'apparition de Molière : son théâtre n'est-il pas le tableau le plus parfait des mœurs de son tems ? C'est un des privilèges de ce beau siècle ; tout en restera : de grands généraux, de grands écrivains en ont immortalisé la gloire. Molière en a immortalisé les ridicules et les vices : c'est lui qui, ouvrant au génie la plus vaste et la plus brillante carrière, a fait voir tout à la fois dans l'auteur comique, le peintre éloquent , le moraliste sévère et l'historien fidèle. Oui, messieurs, sous le pinceau de ce grand homme, la comédie s'est tout à fait associée à l'histoire ; il semble que les personnages de l'une soient des témoins qui restent pour déposer en faveur de l'autre devant la postérité. En effet, messieurs, transportons-nous par la pensée dans l'avenir le plus lointain ; supposons que de nombreuses générations se sont succédé, et que, par l'effet de ces grandes catastrophes qui bouleversent les empires, tout ce qui a été écrit sur les deux derniers siècles a disparu : histoire, chronique, inscriptions, médailles, tout s'est abîmé dans la nuit des tems, et les comédies seules ont survécu à cette destruction universelle. Eh bien, messieurs, j'ose l'affirmer, on devinerait, par elles, toutes les révolutions politiques et morales des deux siècles. Au premier

coup d'œil jeté sur les œuvres de Molière, qui peut méconnaître le siècle où il a vécu? Le tems où parut le *Misantrope* était, à coup sûr, celui de la politesse et de l'élégance; la cour où l'on s'exprimait avec cette pureté de langage, était l'asile de l'esprit et des grâces; le pays qui produisait de pareils chefs-d'œuvre était parvenu à un haut degré de gloire et de civilisation. La religion était en honneur; car les fripons se couvraient de son masque pour usurper l'estime publique : *Tartufe* nous l'apprend. Les lettres étaient en crédit; car le faux savoir même était un moyen de fortune : les *Femmes Savantes* en sont la preuve. La noblesse était considérée; car tout ce qui était riche aspirait à être noble : le *Bourgeois Gentilhomme* l'atteste. Mais, à mesure que les classes de la société se confondent, les mœurs publiques se pervertissent : bientôt la noblesse se prodigue; elle se décrédite. La bourgeoisie veut copier la cour; elle n'en imite que les ridicules et les vices, sans en emprunter l'éclat et les grâces : enfin, le noble se dégrade et le bourgeois ne s'anoblit pas. Voilà encore, messieurs, ce que nous dit Molière, et ce que nous confirme Dancourt, historien du second ordre, mais qui n'en est ni moins fidèle, ni moins véridique.

Tel était, messieurs, l'état de la société à la fin du dix-septième siècle. Le dix-huitième commence, et les mœurs se dépravent encore; mais ce n'est point ce désordre seul qui afflige les regards de l'observa-

leur : une plaie cruelle porte ses ravages jusque dans le cœur de l'État. Sans doute de grands malheurs ont nécessité de grands sacrifices; car la fortune publique est livrée à des parvenus grossiers : des laquais enrichis foulent aux pieds toutes les lois de l'honneur; l'honnêteté, la pudeur sont bravées; la vertu n'est plus qu'un vain mot!!! N'ai-je pas fait, messieurs, l'analyse de *Turcaret*? Dès lors, plus de contrainte, plus de frein, plus de masque: l'hypocrisie est le seul vice qu'on n'ait plus. Que dis-je? elle existe encore; mais ce n'est plus l'homme pervers, c'est le sage qui se déguise: on rougit des affections les plus douces, on est honteux des liens les plus sacrés, et le *Philosophe marié* met à cacher son bonheur, le soin que *Tartufe* prenait pour dissimuler ses vices. Quelle époque de corruption que celle où un homme d'honneur se croit perdu s'il laisse éclater son amour pour l'épouse qu'il a promis d'aimer! Et, remarquez-le bien, messieurs, ce n'est pas le travers, la manie de quelques individus, c'est le *Préjugé à la mode.* Qu'on me cite des pièces historiques, des mémoires particuliers qui caractérisent mieux les désordres de la Régence. En voulez-vous encore des témoins irrécusables? voyez ces jeunes débauchés qui semblent se parer du mépris public; voyez ce *Marquis de Moncade*, qui oublie sa dignité pour réparer sa fortune. De toute part éclatent des symptômes de décadence: la littérature dégénère avec les mœurs; les froides antithèses du bel-esprit remplacent les rapides

inspirations du génie; la manie de l'analyse succède à l'esprit d'observation; le précieux, au naturel; la manière, à la grâce: des esquisses agréables, des miniatures charmantes, des écrivains spirituels; mais plus de vastes conceptions, plus de grands tableaux, plus de grands hommes: j'en atteste Marivaux, Lanoue, Dorat, et leurs tristes imitateurs. D'un autre côté, on disserte, on déclame, on prêche au théâtre. Les comédies de Molière ont dû être écrites pour un peuple éclairé; celles de La Chaussée, de Diderot, de Voltaire, l'ont été pour un peuple raisonneur. Quel mouvement rapide dans la marche des idées! quels incroyables progrès dans la confusion des rangs! *Nanine* paraît sur la scène, et ce n'est plus un jeune seigneur perdu de mœurs, c'est un sage qui se mésallie. Moncade sait qu'il s'avilit, Dolban est persuadé qu'il s'honore; et ce qui était naguère l'oubli de la dignité, n'est plus maintenant que le *Préjugé vaincu*. Sous le siècle de Molière, la bourgeoisie cherche à s'élever; sous le siècle de Voltaire, c'est la noblesse qui aspire à descendre; l'un a fait de M. Jourdain *le bourgeois gentilhomme;* l'autre a fait du comte Dolban *le gentilhomme bourgeois*.

Lorsque tous les rangs se mêlent, lorsque toutes les distinctions s'effacent, on doit bientôt parler d'égalité, de loi naturelle: aussi, en suivant les comédies du tems, voyons-nous des imaginations exaltées rêver, dans un siècle corrompu, les perfections chimériques de l'âge d'or. Mais quel contraste entre les

nouveaux principes qu'on professe, et la manière dont on les annonce! On parle de modération avec orgueil, de sagesse avec arrogance; on met tout en doute, et l'on ne souffre pas la contradiction : la religion avait eu des sectateurs cruels, la tolérance a des apôtres fanatiques. Ce serait ici le lieu de parler d'une comédie qui dut causer un grand scandale : mais je ne la nommerai point, parce que, s'il est certain que cet ouvrage a signalé des sophistes dangereux, il n'est pas moins vrai que son titre a calomnié des sages.

Mais quand tout semble conspirer pour l'anéantissement des institutions, quand tous les bras sont en mouvement pour renverser l'édifice social, à quoi pensent les hommes chargés de le soutenir? Hélas! messieurs, les colonels font de la tapisserie, et les abbés chantent dans les boudoirs. Les grands seigneurs, les magistrats sont parodiés en plein théâtre : Figaro paraît; et ils permettent, ils souffrent qu'un valet réformateur ose leur donner des leçons! Que dis-je? ils sont eux-mêmes spectateurs, et battent des mains avec le public qui leur insulte! Dès long-tems l'horizon était obscurci; c'en est fait, le siècle finit au milieu des orages, et une nuit épaisse en couvre les derniers momens.

N'attendez pas, messieurs, que je soulève le voile qui les dérobe à vos yeux; ne croyez pas que je déroule devant vous cette longue liste de productions monstrueuses dans lesquelles le bon goût, la langue

et les mœurs furent également outragés. A Dieu ne plaise que je parle, dans le sanctuaire des lettres, du triomphe de la barbarie, et que je rappelle, devant les statues de Corneille et de Racine, l'époque déplorable où leurs chefs-d'œuvre furent mutilés par des mains sacriléges! Non, messieurs, je n'attristerai point vos souvenirs en leur offrant de pareils tableaux, et je me bornerai à énoncer cette opinion, que personne ne contestera sans doute: c'est que le théâtre de ces tems malheureux pourrait aussi en être l'histoire.

Je n'ai tracé qu'une esquisse rapide et légère, et cependant les évènemens s'y succèdent, les faits s'y enchaînent sans effort; on y voit la comédie suivre et recevoir l'influence du tems où elle a paru, et en devenir, si je puis m'exprimer ainsi, l'histoire dialoguée. On trouvera mon système plus spécieux que solide, on pourra l'attribuer à mon enthousiasme pour un art auquel je dois l'honneur de siéger parmi vous; mais je rappellerai l'hypothèse dans laquelle je me suis placé; et je répondrai d'ailleurs que l'histoire de certains peuples de l'antiquité repose sur des traditions bien plus incertaines et sur des conjectures bien moins vraisemblables.

Et cependant certains hommes osent soutenir que la carrière de la comédie est fermée! Ne semblent-ils pas nous dire: Il n'y a plus de vices, plus de ridicules? Non, messieurs, la comédie est éternelle; elle ne cessera d'exister que le jour où tous les hommes seront parfaits, et rien n'annonce encore qu'elle

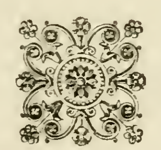
doive finir de sitôt. Si chaque siècle a ses mœurs, chaque siècle a sa comédie. Les abus, les préjugés, les caractères mêmes changent de formes avec des institutions nouvelles. L'auteur comique peut donc reproduire d'anciens personnages sous d'autres couleurs, et peindre une seconde fois des figures qui ne sont plus les mêmes.

Les comédies sont les portraits de famille d'une nation. Ceux du tems passé ne ressemblent pas à ceux du siècle présent; mais cette variété de physionomies, cette bigarrure d'ajustemens, n'en forment pas moins une galerie intéressante pour le curieux qui examine, et pour l'observateur qui compare.

Un nouveau siècle commence! Qu'une route nouvelle s'ouvre pour la comédie. Nous l'avons vue choisir ses personnages parmi les individus de conditions différentes qui tendent sans cesse à se confondre : ne peut-elle pas aujourd'hui se diriger vers le but opposé, et les hommes forcés de reprendre leur rang sont-ils moins dignes de ses pinceaux que les hommes tourmentés du désir de quitter leur place? Et, d'ailleurs, les êtres ridicules ou vicieux que Molière a traduits sur la scène, sont encore au milieu de nous. Ce sont, a dit Chamfort, des coupables dont il a donné le signalement au public, et qui se cachent dans la société sous un autre déguisement. Ah! si tu revivais parmi nous, divin Molière, tu les reconnaîtrais encore! Quel vaste champ, quelle abondante moisson pour ton génie! Ton œil perçant saurait bien

découvrir la fausseté sous les attributs de la franchise, la vanité sous l'extérieur de la bonhomie, et l'égoïsme sous le faste de la bienfaisance. Tu n'as signalé qu'un hypocrite de religion ; tu en apercevrais aujourd'hui bien d'autres : tu pourrais presque faire un Tartufe pour toutes les vertus ! Le monde où nous vivons ne t'offrirait plus le modèle de ton Alceste ; et peut-être jugerais-tu inutile de prouver à notre siècle que la vertu peut avoir ses excès : mais tu démasquerais ces prétendus misantropes qui refusent les emplois qu'on ne leur accorde pas, ces indépendans qui sollicitent sans cesse, et ces philosophes disgraciés, qui se retirent à deux lieues de Paris pour éviter la ville, le monde et la cour. Sans doute on t'opposerait de nouveaux obstacles : tu trouverais, comme jadis, des envieux sans pudeur, et des critiques sans bonne foi ; mais ton courage serait encore digne de ton génie. Tu distinguas l'imposteur de l'homme religieux ; tu saurais séparer le faux philosophe du véritable ami de la sagesse, le novateur factieux du citoyen qui travaille à d'utiles découvertes, le charlatan littéraire de l'écrivain qui dédaigne les succès d'un jour, et qui n'aspire qu'aux suffrages de la postérité. Tu saurais peindre le courtisan sans offenser la cour, l'ambitieux sans atteindre l'homme qui se dévoue au service de sa patrie, le flatteur sans outrager le sujet qui rend un hommage légitime à son prince. Et si, malgré tant d'efforts, tes travaux étaient méconnus ; si, malgré tant de génie, tes chefs-d'œuvre

étaient proscrits, tu te réfugierais au pied du trône, et tu y trouverais encore un grand monarque pour les protéger. Ah! sans doute le héros qui d'un bras victorieux rouvrit le temple des Muses, sourirait au plus cher favori de Thalie; le souverain qui associe tous les talens à la gloire de son règne, est l'appui de l'écrivain qui en accroît la splendeur; le législateur qui réforme son siècle, est le soutien du moraliste qui l'éclaire. Non, Molière, tu ne l'implorerais pas en vain ce monarque invincible: il entendrait tes plaintes jusque dans le tumulte des camps; et, du haut de son char de triomphe, il te tendrait une main protectrice! Alors ta voix éloquente célébrerait ses bienfaits: dans l'ivresse de ta reconnaissance, tu t'écrierais encore: « *Nous vivons sous un prince aussi juste que grand!* » La France entière le répéterait avec toi; tu serais l'interprète de tes contemporains, et tu devancerais l'opinion des siècles à venir.



LE

PACHA DE SURÊNE,

OU

L'AMITIÉ DES FEMMES,

COMÉDIE ANECDOTIQUE EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR MM. ÉTIENNE ET GAUGIRAN-NANTEUIL;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LOUVOIS, PAR LES COMÉDIENS DE L'ODÉON, LE 31 MAI 1802.

PERSONNAGES.

MADAME DORSAN, maîtresse de pension de demoiselles, à Surêne.

LAURE, âgée de 15 ans, ⎫
NATHALIE, âgée de 14 ans, ⎬ jeunes pensionnaires.
AGLAÉ, âgée de 13 ans, ⎭

MADEMOISELLE REMY.

FLICFLAC, maître de danse du pensionnat.

PERCEVAL, prétendu de Laure.

JÉROME, jardinier du pensionnat.

UNE JEUNE PENSIONNAIRE.

GROUPE DE JEUNES PENSIONNAIRES.

La scène est chez madame Dorsan, à Surêne.

LE
PACHA DE SURÈNE.

Le théâtre représente un grand salon doré. Au milieu, dans le fond, est une tribune dans laquelle est une chaise curule; un piano à droite, une table à gauche, sur laquelle on voit plusieurs volumes; beaucoup de chaises pour toutes les pensionnaires; une porte de chaque côté et trois au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DORSAN, assise à la tribune, MADEMOISELLE REMY, avec une jeune pensionnaire au piano, PLUSIEURS PENSIONNAIRES, AGLAÉ, NATHALIE et LAURE, qui se trouvent à côté de la table, AUTRES PENSIONNAIRES, LA PETITE QUI PARLE.

(Elles sont toutes occupées, les unes à dessiner, les autres à examiner des cartes de géographie, etc.)

MADEMOISELLE REMY, à la pensionnaire qui vient d'exécuter trois ou quatre mesures sur le piano.

Ce n'est pas ça, mademoiselle; vous n'avez pas saisi le mouvement; tenez, écoutez-moi.

(Elle se met au piano, et exécute quelques mesures.)

MADAME DORSAN.

Eh bien! mademoiselle Remy, êtes-vous contente d'Adèle?

3.

MADEMOISELLE REMY.

Pas mal, madame. Cependant le doigté n'a pas encore cette pureté, ce fini...

UNE PETITE PENSIONNAIRE, celle qui est à côté d'Aglaé.

Finissez donc, mademoiselle, laissez-moi tranquille. Madame Dorsan, faites donc finir mademoiselle Aglaé, qui s'amuse à effacer mes dessins.

AGLAÉ.

Ne l'écoutez pas, madame; demandez plutôt à Laure et à Nathalie.

LA PETITE PENSIONNAIRE.

Je le crois bien, vous vous entendez toujours toutes les trois.

MADAME DORSAN.

Silence donc, mesdemoiselles, silence! Comment, nous n'avons que trois heures d'exercices par jour, et vous ne pouvez pas vous contenir! Vous savez cependant quel est le but de votre éducation; on doit vous établir en sortant de chez moi, et si vous n'apprenez pas à dessiner, à chanter, à danser, à faire des vers et à jouer la comédie, comment voulez-vous devenir de bonnes femmes de ménage?

LA PETITE PENSIONNAIRE.

C'est qu'Aglaé est une contrariante.

LAURE.

Et vous une rapporteuse.

MADAME DORSAN.

Laure, vous dont l'éducation est finie, donnez à vos compagnes une idée de la perfection avec laquelle

on apprend à lire au pensionnat de Surêne. Prenez dans vos livres ; ouvrez le premier volume venu.... Paix donc! mesdemoiselles, on ne s'entend pas.

LAURE, lisant.

« De l'éducation des filles, par Fénelon, chapitre « quatre. Il n'existe pas d'établissemens plus funestes « que ceux où les filles sont élevées en commun ; au « lieu de les exercer aux devoirs de leur sexe, on les « forme à l'école de la frivolité. Les seuls instituteurs « des filles doivent être leurs mères... »

MADAME DORSAN, se levant et descendant de la tribune.

Arrêtez, Laure. Ah! mon Dieu! mon Dieu! que vous lisez mal! En vérité, je crois que huit jours d'absence vous ont fait oublier tout ce que vous saviez. Peut-on lire avec aussi peu de grâce!... Vous m'avez fait un mal... Posez ce volume, mademoiselle, je vous en supplie. (A part.) Voilà un livre bien impertinent! C'est cet ivrogne de Jérôme, mon jardinier, qui l'aura laissé entrer malgré ma défense. Mais justement le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JÉROME ; il est entre deux vins, et a un paquet sous le bras. Il entre par la porte de gauche, et vient se placer à la droite de madame Dorsan.

JÉRÔME.

Madame Dorsan, j'ai bien l'honneur de vous pré-

senter mes devoirs très humbles, ainsi qu'à toute la petite bande joyeuse.

MADAME DORSAN.

Jérôme, une fois pour toutes, je vous défends d'entrer ici à l'heure des exercices.

JÉRÔME.

Oui, madame, c'est la loi de la pension; mais ici il y a urgence, et vous savez que dans le cas d'urgence il n'y a pas de loi qui tienne. D'ailleurs, nous touchons au moment de la récréation. (La cloche sonne.) Tenez, voilà justement la cloche.

(Au premier coup de cloche, toutes les pensionnaires sortent en courant.)

MADEMOISELLE REMY, les suivant lentement.

Doucement donc, mesdemoiselles, n'allez donc pas si vite.

SCÈNE III.

MADAME DORSAN, JÉROME.

JÉRÔME

Brrrrr.... ne dirait-on pas que c'est un essaim de jeunes abeilles qui prend sa volée?

MADAME DORSAN.

Allons, Jérôme, vous voilà encore avec vos comparaisons.

JÉRÔME.

Oui, madame, ce sont des abeilles; mais je n'ai que ça à vous dire, prenez garde aux frelons.

MADAME DORSAN.

Voilà tout ce que...

JÉRÔME.

Non, madame; quand je dis que je n'ai que ça à vous dire, c'est que j'ai autre chose.

MADAME DORSAN.

Expliquez-vous.

JÉRÔME.

D'abord, madame, voilà les costumes pour cette tragédie turque de votre composition, que vos élèves doivent représenter le jour de votre fête.

MADAME DORSAN.

C'est bon, Jérôme, portez-les au magasin.

JÉRÔME.

Oui, madame, je vais les porter au magasin. Ensuite, vous m'avez défendu de laisser entrer des romans.

MADAME DORSAN.

Oui, vous exécutez fort bien mes ordres. Hier encore on en a trouvé de cachés sous l'oreiller d'une pensionnaire. Ces demoiselles lisent la nuit, et vous m'exposez à faire mettre le feu dans la maison.

JÉRÔME.

Voilà ce que c'est que le fruit défendu. Tenez, madame, voulez-vous que je vous dise une chose? c'est que, si vous les occupiez à coudre, les romans ne leur viendraient pas dans la tête.

MADAME DORSAN.

Coudre! fi donc!

JÉRÔME.

Croyez-moi, madame, on a beau être riche, on ne

sait pas dans quelle passe on peut se trouver un jour. Au reste, en parlant de romans, voilà un catologue qu'on m'a donné à un cabinet littéraire de lecture; voulez-vous voir s'il n'y a pas là-dedans quelque chose de suspect?

MADAME DORSAN, lisant.

« Trois années de la vie du chevalier de Faublas. » Ah! mon Dieu! quelle horreur!

JÉRÔME.

Est-ce que ça n'est pas bon?

MADAME DORSAN.

C'est un livre d'autant plus dangereux, que le vice y est caché sous des fleurs.

JÉRÔME.

Je vous entends; il y a de la petite drôlerie.

MADAME DORSAN.

Un livre immoral.

JÉRÔME.

Vous l'avez donc lu, madame?

MADAME DORSAN, lisant.

« Annales de la vertu. » A la bonne heure.

JÉRÔME.

Ah! pour celui-là, il est de notre district. A propos, j'oubliais; il y a bien pis qu'un roman qui demande à entrer.

MADAME DORSAN.

Qu'est-ce que c'est?

JÉRÔME.

C'est un homme, madame.

MADAME DORSAN.

Un homme?

JÉRÔME.

Oui, madame; il m'a dit qu'il s'appelait Perce... Percevin...

MADAME DORSAN.

Perceval?

JÉRÔME.

Oui, Perceval; qu'il était un des plus riches propriétaires de la Bourgogne, qu'il était le prétendu de mademoiselle Laure, qu'il venait la voir de la part de son oncle; que sais-je, moi? toutes les balivernes qu'on dit en pareil cas. Mais vous sentez bien, madame, que je suis sourd de cette oreille-là. Aussi lui ai-je répondu bien doucement: Quand vous viendriez de la part du diable, venez-vous de la part de madame? voyons.

MADAME DORSAN.

Vous avez fort bien fait, Jérôme. Mais je connais ce monsieur, je suis même prévenue de son arrivée: ainsi, faites entrer.

JÉRÔME.

Ma foi, il n'a pas attendu la permission, car le voilà lui-même. Il ne se gêne pas, ce monsieur-là.

MADAME DORSAN, à Jérôme qui sort.

Ne sortez pas, Jérôme, j'aurai besoin de vous.

JÉRÔME.

Je reste, madame, je reste.

(Il va poser son paquet sur une chaise.)

SCÈNE IV.

PERCEVAL, MADAME DORSAN, JÉROME.

PERCEVAL.

Madame, permettez-moi...

MADAME DORSAN.

C'est M. Perceval? Je vous attendais; l'oncle de Laure...

PERCEVAL.

Il m'aurait accompagné sans un malheureux accès de goutte.

JÉRÔME.

La goutte! je l'aime plus que je ne la crains.

MADAME DORSAN.

Monsieur, vous arrivez depuis peu de temps de la Bourgogne?

PERCEVAL.

Oui, madame, je viens de faire un assez long voyage. Par suite d'arrangemens de famille, M. Dorlis me destine à devenir l'époux de sa nièce; je n'ai pas encore le bonheur de la connaître, mais puisqu'elle vous a été confiée...

MADAME DORSAN.

Monsieur...

PERCEVAL.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que M. Dorlis m'a, pour ainsi dire, effrayé.

MADAME DORSAN.

Comment donc?

PERCEVAL.

Il m'a parlé d'un éloignement invincible pour le mariage.

MADAME DORSAN.

Et vous ne croyez pas à cette sorte d'antipathie?

PERCEVAL.

Non, madame, je connais un peu trop le monde, et surtout les femmes.

JÉRÔME, à part.

Je l'avais bien dit, moi, que c'était un luron.

PERCEVAL.

Je vous avoue même que, sans la bonne renommée dont jouit votre maison...

JÉRÔME.

Oh! pour cela, c'est vrai; la maison est honnête.

MADAME DORSAN.

Tenez, monsieur, il faut vous parler avec franchise. Laure n'a pas encore quinze ans; elle me fut confiée dès sa plus tendre enfance, avec deux orphelines à peu près du même âge. La conformité de leur situation, de leur caractère, une certaine sympathie, tout a concouru à réunir ces trois jeunes cœurs. Une éducation commune a dû resserrer encore ces liens intéressans: toujours ensemble, elles ont pris les mêmes goûts, les mêmes habitudes; elles partagent également et les plaisirs et les peines. Si Laure a commis une faute, Aglaé et Nathalie viennent s'en accuser;

si elle a fait une bonne action, c'est à ses deux compagnes qu'elle l'attribue. Comment pourrais-je blâmer leur union? Ce tableau pur et touchant, on le trouve si rarement dans le monde! c'est l'innocence et la candeur embellies par l'amitié.

JÉRÔME.

Sans comparaison, c'est comme qui dirait trois roses sur la même branche.

PERCEVAL.

Je vous entends, madame; c'est moi qui viens porter la désolation dans la petite famille.

MADAME DORSAN.

J'ai déja voulu les préparer à cette cruelle séparation, et je ne vous cacherai pas que les larmes..... Mais votre présence va dissiper ce léger nuage.

JÉRÔME.

Ainsi le soleil...

MADAME DORSAN.

Paix donc, Jérôme, paix donc!

JÉRÔME.

Je me tais, madame, je me tais.

PERCEVAL.

Voilà donc la cause de cette répugnance dont m'avait prévenu M. Dorlis. Je me rappelle, en effet, qu'il m'a parlé du petit trio.

MADAME DORSAN.

C'est qu'elles sont allées toutes trois chez lui..... Il est impossible de les séparer.

PERCEVAL.

Au reste, je m'estime fort heureux de n'avoir à combattre que l'amitié. Je vous avouerai que je craignais d'abord un sentiment plus tendre; mais pourrais-je parler à la charmante Laure? on m'a dit qu'elle avait pris sérieusement la résolution de ne pas me voir.

MADAME DORSAN.

Pur enfantillage.... Cependant elle a un peu de tête; mais je m'en vais la faire avertir, et nous la surprendrons, car elle ne sait pas que vous êtes ici.

JÉRÔME.

C'est ça, c'est ça; pas mal trouvé.

MADAME DORSAN.

Jérôme, au lieu de raisonner, appelez Laure.

JÉRÔME, appelant par la porte de droite qui reste ouverte.

Mam'selle Laure! mam'selle Laure! il y a là un monsieur qui vous demande.

MADAME DORSAN.

Tais-toi donc!

LAURE, du jardin.

Un monsieur!

JÉRÔME.

Oui, un monsieur qui vient pour vous épouser.

MADAME DORSAN.

Le maudit bavard!

JÉRÔME.

Voilà qu'elle se sauve comme si le diable l'emportait.

MADAME DORSAN.

Allons, Jérôme, sortez.

JÉRÔME.

Comment, madame, est-ce que j'ai tort?

MADAME DORSAN.

Très certainement.

JÉRÔME.

Ah! çà! fallait-il appeler, ou ne le fallait-il pas?

MADAME DORSAN.

Sans doute il le fallait; mais il ne fallait pas...

JÉRÔME.

Il fallait, il ne fallait pas... expliquez-vous donc, madame.

MADAME DORSAN.

Jérôme, une fois pour toutes, je vous ordonne de sortir.

JÉRÔME.

C'est bel et bon; mais vous ne m'empêcherez pas de dire que je suis ballotté comme un arbre en plein vent.

(Il sort par la porte de gauche.)

MADAME DORSAN.

Monsieur, ce maudit Jérôme a tout gâté; mais à quelque chose malheur est bon. Je crois, en effet, qu'il vaut mieux la préparer à votre visite. Ayez la bonté de passer chez moi, je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

PERCEVAL.

Allons, madame, je m'abandonne à vos soins.

MADAME DORSAN.

Jérôme!

JÉRÔME.

Encore?

MADAME DORSAN.

Conduisez monsieur dans mon appartement.

JÉRÔME.

On ne peut pas se passer de moi, c'est impossible. Monsieur, sans cérémonie, je passe devant, je vous montre le chemin.

(Il sort avec Perceval.)

SCÈNE V.

MADAME DORSAN.

Tous les jours on découvre de nouvelles bizarreries dans le cœur humain. Il y a six ans que j'ai formé ma pension, et je n'ai pas vu une seule de mes élèves qui ne brûlât de me quitter; voilà la première à qui le mariage fait peur : mais la voici... Laure, approchez, mademoiselle.

SCÈNE VI.

MADAME DORSAN, LAURE, entrant par la porte de droite du fond, et regardant de tous côtés; Aglaé et Nathalie la suivent de près, et écoutent la conversation.

MADAME DORSAN.

Eh bien! que regardez-vous? je suis seule.

LAURE.

Mais que m'avait donc dit...

MADAME DORSAN.

Cet imbécile de Jérôme, est-ce que vous le croyez? Écoutez-moi, mon enfant : j'ai encore reçu aujourd'hui des nouvelles de votre oncle; il persiste dans l'intention de vous marier.

LAURE.

J'étais bien sûre que vous alliez me donner du chagrin... Eh bien, répondez-lui que je persiste dans mon refus.

MADAME DORSAN.

Mais observez donc, ma chère Laure, que vous avez été privée de bonne heure de vos parens, qu'il ne vous reste plus qu'un oncle déja vieux, et qu'après sa mort vous serez sans appui dans le monde.

LAURE.

Je n'en manquerai jamais, madame.

MADAME DORSAN.

Et sur qui comptez-vous?

LAURE.

D'abord sur mes deux amies, et ensuite sur vous.

MADAME DORSAN.

Sans doute je vous aimerai toujours; mais d'un instant à l'autre vos deux amies peuvent se marier.

LAURE.

Se marier? ah! mon Dieu non : j'en réponds comme de moi. Nous avons fait serment de ne jamais nous quitter.

MADAME DORSAN.

Serment d'enfant.

LAURE.

D'enfant? eh bien! je vous prends par vos propres paroles: si je suis une enfant, mon oncle a tort de me marier; et si je ne le suis pas, je ne dois pas manquer à mon serment, car vous m'avez dit cent fois que c'était une chose sacrée, dont il n'était pas permis de se jouer.

MADAME DORSAN.

Allons, trève de plaisanterie, Laure; je vous parle sérieusement, préparez-vous à recevoir l'époux qui vous est destiné.

LAURE.

Non, madame, j'aime mieux mourir.

MADAME DORSAN.

Puisque cela est ainsi, mademoiselle, je vous signifie qu'à dater d'aujourd'hui vous n'êtes plus au nombre de mes pensionnaires, et que vous partirez sous deux jours pour la terre de monsieur votre oncle. (A part.) Le pouvoir y échoue, je vois bien qu'il faut employer l'adresse. (Haut.) Je vous afflige, Laure; ah! croyez qu'il m'en coûte, et ne voyez en moi que l'interprète d'un parent qui veut votre bonheur: allons, embrassez-moi, et réfléchissez.

(Elle sort.)

LAURE.

Sous deux jours! ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

SCÈNE VII.

AGLAÉ, LAURE, NATHALIE.

AGLAÉ.

Nous avons tout entendu, ma belle. Ah! mon Dieu! qu'elle est méchante!

NATHALIE.

Elle devient insupportable.

AGLAÉ.

Elle est d'une inconséquence! Enfin, il y a deux ans qu'elle ne cesse de nous dire que les hommes sont des volages, des trompeurs, et puis voilà que tout à coup elle veut t'en faire prendre un. En vérité, je ne conçois rien à la manière dont on nous élève.

NATHALIE.

Nous payons pourtant cent louis de pension par an.

LAURE.

Il faudra donc nous quitter!

AGLAÉ.

Oh! que non; tu peux te passer d'un mari: tu n'as qu'à demander ta fortune, et nous emmener avec toi.

NATHALIE.

C'est ça.

LAURE.

Mais je suis trop jeune, on ne voudra pas me la rendre.

NATHALIE.

Eh bien! il faut tout abandonner, et nous échapper sur le champ.

AGLAÉ.

Oui, partons.

LAURE.

Mais, où irons-nous?

NATHALIE.

Ma foi, je n'y ai pas pensé.

AGLAÉ.

Mon Dieu, que c'est cruel! Il faudrait pourtant trouver un moyen...

LAURE.

Songez que nous n'avons pas de temps à perdre, que c'est sous deux jours.

AGLAÉ, passant au milieu.

Écoutez, je demande que nous tenions conseil. Chacune va donner son avis. Allons, Nathalie, parlez.

NATHALIE, après avoir réfléchi.

Mais il y a un moyen bien simple; c'est de rester toujours dans le pensionnat de madame Dorsan.

LAURE.

Impossible, ma bonne; tu vois bien qu'elle veut déja me renvoyer.

AGLAÉ.

Mon Dieu! quelle proposition!

NATHALIE.

Mais...

AGLAÉ.

Rejeté, mademoiselle, rejeté.

LAURE.

S'il y avait encore des couvens.

AGLAÉ.

Toujours avec tes hypothèses, toi; mais il n'y en a plus de couvens[1], ça finit par là.

NATHALIE.

Voyons donc, toi, qui parles si bien.

AGLAÉ.

C'est très embarrassant... il faudrait pouvoir trouver un mari qui nous épousât toutes les trois.

LAURE ET NATHALIE.

Oh! ça ne se peut pas.

AGLAÉ.

Attendez... Oh! quelle idée... Oui, c'est cela... Mes amies, j'ai votre affaire.

LAURE.

Où donc?

AGLAÉ, courant prendre un volume à la table.

Dans ma Géographie. Attention! (Elle lit.) «Turquie. « Ce pays est gouverné par un souverain dont l'au« torité est absolue. Il peut, ainsi que les sujets de « son empire, avoir plusieurs femmes. Celles des « grands sont magnifiquement traitées; on prodigue « devant elles tous les trésors et les parfums de l'A« rabie. Elles vivent en commun, et ont une multi« tude d'esclaves soumis à leurs ordres. On va les « choisir dans toutes les parties du monde, et l'on ne « prend que les plus jolies.»

1. Ceci a été écrit en 1802; à présent il y en a.

LAURE.

Dans ce cas, il doit y avoir des Françaises.

AGLAÉ.

Eh bien! qu'en dites-vous, mes amies?

LAURE.

Je te devine; c'est charmant.

AGLAÉ.

Sans nous flatter, nous ne sommes pas mal, et...

NATHALIE.

Ah! çà, comment faire le voyage de Constantinople?

AGLAÉ.

Il n'y a qu'à écrire au Grand-Turc; je m'en charge.

LAURE.

Mais je vais partir sous deux jours, et la réponse n'arrivera pas pour ce tems-là... Faisons mieux; il y a un des premiers seigneurs de la Turquie qui est venu voir la France, et qui a loué une maison de campagne à deux pas d'ici... écrivons-lui.

NATHALIE.

Justement. Nous lui enverrons la lettre par notre maître de danse, M. Flicflac, qui va souvent chez lui.

AGLAÉ.

Dans tous les cas, mes amies, jurons-nous de ne jamais nous quitter.

NATHALIE, LAURE ET AGLAÉ, se donnant la main toutes trois.

Oui! oui, nous le jurons.

AGLAÉ.

Embrassez-moi, pour le bon expédient que j'ai trouvé.

(Elles s'embrassent.)

LAURE.

Justement, voilà M. Flicflac.

AGLAÉ.

Amusez-le; pendant ce tems-là je vais écrire au Pacha.

(Elle va à la table.)

SCÈNE VIII.

LAURE, NATHALIE, FLICFLAC, AGLAÉ.

NATHALIE.

Ah! bonjour, M. Flicflac.

(Laure et Nathalie lui font une profonde révérence.)

FLICFLAC.

Que vois-je? Qu'est-ce que c'est que cette révérence-là, mesdemoiselles? baissez donc le cou-ou. (Elles baissent la tête pour saluer.) Eh! non, mesdemoiselles, c'est le cou-oude-pied.

NATHALIE.

Expliquez-vous donc!

FLICFLAC.

Que diable! je pa-pa-arle clairement, je crois?

AGLAÉ, écrivant.

Il y paraît.

NATHALIE.

Vous nous faites toujours enrager, aussi.

FLICFLAC.

Ne prenez pas de li-libertés avec moi, mesdemoiselles, car je viens de faire do-donner une pénitence à vo-otre camarade Adélaïde.

LAURE.

Mon bon M. Flicflac, nous ne voulons pas prendre de leçon aujourd'hui.

FLICFLAC.

Ah! ah! petite espiègle, c'est donc pour cela que vous-ous n'étiez pas au ré-éfectoire? je suis so-sorti...

AGLAÉ, passant à la droite de Flicflac, et faisant signe à Laure et à Nathalie d'aller signer la lettre.

Allons, M. Flicflac, ce sont nos cachets que vous voulez; eh bien! les voilà, n'en parlons plus.

FLICFLAC.

Fi donc! mademoiselle. J'ai toujours pen-ensé qu'un maître qui recevait des ca-achets sans donner de leçon, vo-olait l'argent de ses écolières. Do-onnez, s'il vous plaît.

(Il prend les cachets, et Laure remet la lettre à Aglaé par derrière.)

AGLAÉ.

Ah! çà, M. Flicflac, allez-vous toujours chez le Pacha?

FLICFLAC.

Pa-arbleu! je le crois bien. C'est moi qui lui enseigne à pa-pa-arler français; je suis son maître de langue.

AGLAÉ.

Vous êtes si complaisant! voulez-vous lui remettre cette lettre?

FLICFLAC.

A qui? au Pa-pa-acha? que diable lui écrivez-vous?

LAURE.

C'est pour le consulter sur un mot de la langue turque, que nous apprenons.

FLICFLAC.

Ah! vous a-apprenez donc les langues mortes?.... C'est bon, je m'en charge.

LAURE.

Vous nous garderez bien le secret?

FLICFLAC.

Ah! çà! est-ce que vous me prenez pour une fem-femmelette?

NATHALIE.

Adieu, M. Flicflac.

AGLAÉ, à part, en s'en allant.

Mon Dieu! qu'il est bête!

LAURE, de même.

Il danse fort bien.

AGLAÉ.

C'est tout ce qu'il sait dire.

(Elles sortent.)

FLICFLAC, seul.

C'est bien le plus ma-alin petit trio que j'aie jamais connu.

SCÈNE IX.

MADAME DORSAN, FLICFLAC.

MADAME DORSAN.

Ah! vous voilà, mon cher Flicflac? où sont donc les trois inséparables? êtes-vous content de leurs progrès?

FLICFLAC.

Enchan-anté. Je viens de leur do-onner leçon, voilà les cachets. A propos, madame, vous m'avez défendu de me charger d'aucune lettre suspecte. En voici une qui me paraît avoir ce caractère.

MADAME DORSAN.

Voyons. « A monsieur, monsieur le Pacha de « Constantinople, à Surêne. » Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là?

FLICFLAC.

Li-isez.

MADAME DORSAN décachète la lettre, et lit.

« Monsieur le Pacha, nous venons de lire dans « la Géographie que vous pouvez épouser plusieurs « femmes. Nous sommes précisément trois dans votre « voisinage, jeunes, aimables et très jolies. Nous avons « juré de ne jamais nous séparer. La plus âgée de « nous n'a pas quinze ans. On dit que vous quittez « Surêne pour retourner dans votre pays. Si nous « vous convenons, tâchez de venir nous voir, ou du

« moins faites-nous le dire par M. Flicflac. Dans tous « les cas, nous partirons pour Constantinople après « que nous aurons fait notre première communion.

« Salut et fraternité[1].

« Monsieur le Pacha,

« Vos très humbles servantes,

« AGLAÉ, LAURE, NATHALIE. »

Grand Dieu! quelle folie! je ne peux m'empêcher d'en rire.

FLICFLAC.

C'est singulier, madame; vou-oulez-vous que je vous-ous apprenne une chose?

MADAME DORSAN.

Voyons, voyons.

FLICFLAC.

C'est que ces trois demoiselles ont écrit au Pa-pacha...

MADAME DORSAN.

Oh! la belle découverte! voilà qui est bien sorcier.

FLICFLAC.

Vous-ous ne m'entendez pas. Je vous dis qu'elles ont dé-éjà écrit avant cette lettre-là.

MADAME DORSAN.

Et comment le savez-vous?

FLICFLAC.

C'est que le Pa-pacha m'a pré-écisément dit hier qu'il voulait venir voir votre pen-pensionnat.

1. C'était la forme du salut adoptée alors; la France était en république.

MADAME DORSAN.

Se pourrait-il? Oh! mais non. Je crois plutôt que, visitant les plus beaux établissemens de la France, il aura voulu voir ma maison.

FLICFLAC.

Vous-ous ne croiriez pas une chose? c'est que je suis de votre avis.

MADAME DORSAN.

Voilà donc ce pauvre Perceval en rivalité avec un Pacha. Mais cette lettre me fait concevoir un projet singulier. Oui! je veux donner une bonne leçon à ces trois demoiselles.

SCÈNE X.

MADAME DORSAN, JÉROME, FLICFLAC.

JÉRÔME, *accourant.*

Madame, je viens vous dire que je n'y peux plus tenir. Vos demoiselles dévastent tout dans mon jardin. C'est comme une nuée de sauterelles.

MADAME DORSAN.

Laissez-moi, Jérôme, vous êtes insupportable.

FLICFLAC.

Vous avez raison, madame, il est sou-ou-verainement ennuyeux.

MADAME DORSAN.

Nous n'avons pas de temps à perdre pour l'exécu-

tion de mon projet. Flicflac, venez avec moi, vous pourrez nous être utile.

FLICFLAC.

Madame, tout ce que je puis vous dire, c'est que je-e me joins à vous de corps et d'esprit.

(Il donne la main à madame Dorsan, et ils sortent.)

SCÈNE XI.

JÉROME.

A présent, faites votre devoir, voyez comme on vous récompense. Je viens lui parler raison, elle ne m'écoute pas. Après tout, c'est son jardin, ce n'est pas le mien. Maintenant, qu'elles cassent, qu'elles brisent, qu'elles arrachent, je ne m'en mêle plus. (Il regarde par la porte de droite.) Ah! mon Dieu! n'en v'là-ti pas une qui est montée sur mon prunier de Reine-Claude; je vous le demande, des prunes qui ne seront pas mûres avant trois mois; mais toutes ces demoiselles aiment le fruit vert. Attends, attends, je vais abréger la récréation. Elles vont être bien attrapées. (Il va sonner la cloche.) On voit bien que c'est pour la classe que je sonne, personne ne vient.

(Il sonne encore plus fort. Les pensionnaires entrent lentement. Jérôme va se cacher dans la tribune.)

SCÈNE XII.

LAURE, AGLAÉ, NATHALIE, TOUTES LES PENSIONNAIRES, JÉROME, caché.

(Elles se placent comme à la première scène.)

LA PETITE PENSIONNAIRE.

Ah! mon Dieu! que la récréation a été courte aujourd'hui!

LAURE.

C'est que le temps passe vite, quand on s'amuse.

AGLAÉ, bas, à Nathalie.

Il me tarde bien de savoir ce que dira le Pacha.

JÉRÔME, toujours caché.

Chut!...

MADEMOISELLE REMY.

Voici Madame; en place.

(Elles se mettent à leur place sans s'asseoir.)

JÉRÔME, se montrant à la tribune.

Chut! silence!

AGLAÉ.

Tiens, c'est Jérôme.

(Elles éclatent toutes de rire.)

JÉRÔME.

Voulez-vous bien ne pas rire, mesdemoiselles? je mets en pénitence la première qui me manquera.

AGLAÉ.

Mesdemoiselles, écoutez le sermon du père Jérôme.

JÉRÔME.

Allons, mademoiselle Aglaé, voyons votre leçon d'astronomie. Combien y a-t-il de départemens dans la république française?

(Elles rient toutes.)

MADEMOISELLE REMY.

M. Jérôme, ce n'est pas ici votre place : allez-vous-en faire votre métier.

JÉRÔME.

J'y suis, à ma place, mademoiselle Remy; mon métier n'est-il pas de cultiver des fleurs, voyons?

SCÈNE XIII.

MADAME DORSAN, LAURE, AGLAÉ, NATHALIE, JÉROME, TOUTES LES PENSIONNAIRES.

MADAME DORSAN.

Bonnes nouvelles, mesdemoiselles, bonnes nouvelles, il n'y aura pas de classe ce soir. (Elles sautent toutes de joie.) Qu'est-ce que vous faites donc là, Jérôme?

JÉRÔME, descendant de la tribune.

Je voulais voir si je représenterais bien à la tribune tout comme un autre.

MADAME DORSAN.

Allez-vous-en plutôt tout disposer pour la réception du Pacha.

AGLAÉ, bas, à Laure.

Le Pacha! entends-tu, ma bonne?

LAURE, de même.

Il a reçu notre lettre.

JÉRÔME.

Qui? le Turc d'ici à côté? on dit qu'il a craint de violer la loi du prophète, et qu'il s'est fixé à Surêne pour n'être pas tenté de boire du vin.

MADAME DORSAN.

Il m'a fait demander la permission de venir voir ma maison.

JÉRÔME.

Bon! voilà des étrennes qui m'arrivent. Je cours à mon poste.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME DORSAN, LAURE, AGLAÉ, NATHALIE, TOUTES LES PENSIONNAIRES.

MADAME DORSAN.

Ah! çà! mesdemoiselles, voici l'occasion de vous signaler. Songez à déployer toutes les grâces, tous les talens. C'est un étranger de marque, et il faut qu'il emporte dans sa patrie une haute idée de la magnificence et de l'utilité de nos institutions.

LAURE.

Mais, pour paraître devant lui, il me semble que notre parure est bien négligée.

MADAME DORSAN.

Non, mes enfans, vous êtes fort bien.

NATHALIE, à Laure.

Comment me trouves-tu, ma bonne?

LAURE.

Très bien, très bien. Mais, je t'en prie, arrange-moi cette fleur; je crois qu'elle n'a pas assez de grâce.

MADAME DORSAN, à part.

Déjà de la coquetterie! tant mieux.

SCÈNE XV.

MADAME DORSAN, LAURE, AGLAÉ, NATHALIE, JÉROME, TOUTES LES PENSIONNAIRES.

JÉRÔME, accourant.

Madame, voilà le Pacha.

LAURE, à part.

Je sens mon cœur qui bat.

NATHALIE.

Je tremble.

AGLAÉ.

Que vous êtes enfans!

JÉRÔME.

Faut-il le faire entrer?

MADAME DORSAN.

Combien de fois faut-il donc vous le dire?

JÉRÔME.

Comment, madame, un Turc dans une maison comme celle-ci?

MADAME DORSAN.

Allez donc, Jérôme, allez donc.

JÉRÔME.

A présent ma responsabilité est à couvert; moi, je m'en lave les mains. Entrez, monsieur le Pacha.

(Les portes du fond s'ouvrent, et Perceval, escorté de plusieurs Turcs, entre au son d'une marche guerrière. Pendant la marche toutes les pensionnaires passent à droite.)

SCÈNE XVI.

MADAME DORSAN, LAURE, AGLAÉ, NATHALIE, JÉROME, TOUTES LES PENSIONNAIRES, PERCEVAL, en pacha, FLICFLAC, en eunuque, SUITE.

(Perceval se place à gauche avec sa suite. A la fin de la marche il salue à la turque, et s'assied sur des coussins que quatre hommes de sa suite ont portés.)

LAURE.

Oh! qu'il est joli!

JÉRÔME, montrant Flicflac.

Qu'est-ce que c'est donc que cet autre pacha?

PERCEVAL.

Vil esclave, c'est le premier eunuque de ma suite.

JÉRÔME.

Oh! dès qu'il est eunuque de votre suite, il peut rester sans danger.

AGLAÉ.

Mon Dieu! les beaux habits!

MADAME DORSAN, bas, à Perceval.

La plus grande est celle qui vous est destinée. Tâchez de prendre le langage oriental.

PERCEVAL, à madame Dorsan.

Puits de science! quand je t'aperçois au milieu de tes jeunes élèves, il me semble voir l'astre de l'orient répandant sur tout ce qui l'entoure une lumière vive et pure.

NATHALIE.

Oh! comme il parle bien.

MADAME DORSAN.

Je ne crois pas pouvoir mieux répondre aux bontés de Sa Hautesse, qu'en lui faisant voir la manière dont je forme mes élèves à la pratique de tous les arts utiles. Aglaé, dansez, mademoiselle.

LAURE, avec dépit.

C'est la plus jeune, et on la fait paraître la première; quelle injustice!

NATHALIE, bas, à Laure.

Ma bonne, comment nous reconnaîtra-t-il?

FLICFLAC, bas, à Laure et à Nathalie.

Je me suis mis en tu-ture, mais je veux garder l'inco-ognito.

LAURE.

Ne parlez donc pas.

(Aglaé danse un pas qui ne doit pas avoir plus de trente mesures.)

PERCEVAL.

Par Mahomet! elle a la grâce d'une odalisque et la légèreté d'une gazelle.

(Il donne une bague de diamans à Flicflac, qui la porte à Aglaé; l'orchestre joue un intermède.)

LAURE.

Que de diamans! c'est pour nous trois, n'est-ce pas?

AGLAÉ.

Doucement, mademoiselle, c'est pour moi seule qu'il l'a donnée.

JÉRÔME, à Flicflac.

Écoute donc, eunuque, dis-lui de ne pas oublier le jardinier.

MADAME DORSAN.

A vous, Nathalie, chantez.

LAURE, à part.

C'est affreux! vous verrez que je ne paraîtrai pas du tout.

(Nathalie chante.)

Air: Je suis encor dans mon printemps. (De l'opéra d'*Une Folie*.)

A peine dans notre printemps,
Aimables sœurs, jeunes amies,
Au sein des plaisirs innocens,
Par l'amitié soyons unies.
Pour vivre en paix dans ce séjour,
Fuyons l'Hymen, fuyons l'Amour. (*ter.*)

L'Amour, fatal à la beauté,
N'entraîne avec lui que des peines;
L'Hymen détruit la liberté,

Sous des fleurs il cache des chaînes.
Pour vivre en paix, etc.

PERCEVAL.

Allah! je crois entendre une houri charmant les ennuis du Prophète.

(Il remet un flacon d'essence de rose à Flicflac, qui le présente à Nathalie, en lui faisant une génuflexion.)

AGLAÉ.

Il ne dit donc rien, cet eunuque?

JÉRÔME.

Mademoiselle, ces gens-là ne parlent jamais devant les dames.

MADAME DORSAN.

J'espère qu'il suffit à Sa Hautesse de ces exercices pour juger...

LAURE, s'avançant avec dépit.

Comment! madame, vous ne me faites rien dire?

MADAME DORSAN, à part.

Elle est piquée, bon! (Haut.) Votre Excellence veut-elle bien encore..... (Perceval fait un signe d'approbation.) Eh bien! mademoiselle, récitez les vers de l'abbé Delille sur une matinée du printemps.

LAURE récite les vers suivans.

« Partout l'œil est charmé, la campagne est vivante;
« Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante,
« C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant,
« C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
« Du coursier dont sa main abandonnait l'allure,
« A l'aspect d'un passant, relève l'encolure;
« C'est le piéton modeste, un bâton à la main,

« A qui la rêverie abrège le chemin;
« C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
« C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
« Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
« Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
« C'est le lourd chariot dont la marche bruyante
« Fait crier le pavé sous sa charge pesante;
« Le char léger du fat, qui vole en un instant
« De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend ».

(Flicflac s'avance pour recevoir le présent, Perceval se lève sans lui rien donner.)

LAURE, passant à gauche.

O ciel! il s'en va.

MADAME DORSAN.

Je vais maintenant montrer en détail à Sa Hautesse le local agréable et commode que j'occupe.

JÉRÔME.

C'est à présent mon tour; il va voir le jardin.

(Perceval fait signe à sa suite, qui sort au son de la marche. Il donne la main à madame Dorsan; en sortant il regarde les trois amies, et jette le mouchoir à Laure, qui paraît fort mécontente d'un pareil présent.)

SCÈNE XVII.

NATHALIE, AGLAÉ, LAURE.

NATHALIE.

Eh bien! mes amies, qu'en dites-vous?

AGLAÉ.

Moi, je ne me plains pas. Mais cette pauvre Laure, il n'a pas seulement eu l'air de l'écouter.

LAURE.

Oui, mais en revanche il n'a pas cessé de me regarder.

AGLAÉ.

Oh! pour le coup, tu te trompes bien; c'est sur moi qu'il a eu toujours les yeux fixés.

NATHALIE.

Vous me permettrez de vous dire, mesdemoiselles, que vous êtes bien peu clairvoyantes; vous n'avez donc pas fait attention que, quand j'ai chanté...

LAURE.

Chanté! oh! ne parle pas de ça, ma bonne amie; jamais tu n'as eu si peu de voix.

AGLAÉ.

C'est bien vrai, ça m'a fait de la peine.

NATHALIE.

Toi qui te moques de moi, il est sûr que tu as joliment dansé.

LAURE.

Oh! horriblement.

AGLAÉ.

J'ai encore mieux dansé que tu n'as récité tes vers.

NATHALIE.

Au reste, les présens font foi. Comme il est joli le mien! quelle odeur!

AGLAÉ.

Et le mien, quel éclat!

NATHALIE.

Celui de Laure n'est pas merveilleux.

LAURE.

J'en conviens, mais aussi, avec quelle grâce il me l'a donné lui-même, tandis qu'il vous a froidement envoyé les vôtres.

AGLAÉ.

Allez, mademoiselle, vous êtes une coquette.

LAURE.

Et vous, une jalouse.

NATHALIE.

Et vous, une orgueilleuse.

AGLAÉ.

C'est bon, je m'en vais le dire au Pacha.

NATHALIE.

Mademoiselle a de l'humeur, laissons-la.

AGLAÉ.

Est-ce notre faute si le Pacha ne lui a donné qu'un mouchoir?

LAURE.

Allez donc, mesdemoiselles, allez donc, vous m'impatientez.

AGLAÉ, à Laure, en sortant, lui mettant sa bague sous le nez.

Quel éclat!

NATHALIE, de même.

Quelle odeur!

SCÈNE XVIII.

LAURE.

A-t-on jamais vu un amour-propre pareil! que je serais contente si je pouvais les humilier!... Mais depuis un instant, quel est donc le changement qui s'est opéré en moi? J'éprouve un saisissement, un trouble que je ne saurais définir. Mais voici le Pacha, je tremble.

SCÈNE XIX.

LAURE, PERCEVAL.

PERCEVAL.

Adorable Laure, j'échappe à la foule importune, et mon cœur me ramène en ces lieux.... Vous êtes seule; où sont vos deux amies?

LAURE.

Monsieur, je n'en sais rien.

PERCEVAL.

Serais-je assez malheureux pour qu'elles évitassent ma présence?

LAURE.

Elles ne me l'ont pas dit.

PERCEVAL.

Mais quel trouble semble vous agiter?

LAURE.

Allez, monsieur le Pacha, je suis d'une colère....

Vous êtes la cause que nous venons de bien nous disputer.

PERCEVAL.

Comment, vous, les trois amies! ce n'était pas là ce que m'annonçait votre lettre. Mais quel motif a pu causer cette désunion?

LAURE.

Mademoiselle Aglaé.

PERCEVAL.

Aglaé! ah! je ne puis le croire; elle a une physionomie vive, des grâces piquantes, un air de candeur et d'innocence auquel il est impossible de résister.

LAURE.

Oh! c'est une enfant.

PERCEVAL.

Oui, mais une enfant bien aimable.

LAURE, à part.

Il en est fou.

PERCEVAL.

Quant à Nathalie, elle réunit les qualités du cœur aux agrémens de l'esprit. Elle a l'air si bon! oh! c'est un ange de douceur.

LAURE.

Oui, c'est une bonne fille.

PERCEVAL.

Eh bien! il est facile de vous réconcilier. Tenez, moi, je m'en charge; nous allons partir pour Constantinople.

LAURE.

Ne comptez pas sur moi, monsieur le Pacha.

PERCEVAL.

O ciel! que m'apprenez-vous?

LAURE.

Vous pouvez partir avec mes deux amies, mais moi je ne suis pas d'humeur à être sacrifiée.

PERCEVAL.

Sacrifiée!

LAURE.

Aglaé est si belle! Nathalie est si bonne! Si vous m'emmeniez avec vous, ce ne serait que par complaisance.

PERCEVAL.

Eh! qui a pu vous dire?...

LAURE.

Ce sont ces deux demoiselles; elles prétendent que vous n'avez seulement pas fait attention à moi.

PERCEVAL.

Ah! charmante Laure! pouvez-vous le penser? Vous ne connaissez pas l'impression que vous avez faite sur moi.

LAURE.

Vous me trompez, maintenant.

PERCEVAL.

Vos deux compagnes viendront avec vous, mais vous régnerez sur elles comme vous régnez sur mon cœur.

LAURE, avec joie.

Je régnerai sur elles! (Se reprenant.) Mais non, nous sommes trop bonnes amies; je serais fâchée de leur faire de la peine. Tenez, tout bien combiné, je crois qu'il vaut mieux les laisser ici.

PERCEVAL, à part.

Elle est charmante. (Haut.) Quoi! vous consentez à vous attacher à mon sort! Mais ne serait-ce point mon rang, mes richesses?

LAURE.

Mon Dieu! non.

PERCEVAL.

C'en est fait, je ne puis résister à tant de grâces et d'ingénuité: vous venez de prononcer le bonheur du plus tendre et du plus fidèle des amans, et c'est à vos pieds que je jure de ne vivre que pour vous adorer.

SCÈNE XX.

NATHALIE, AGLAÉ, LAURE, PERCEVAL, MADAME DORSAN.

MADAME DORSAN, en entrant.

Mesdemoiselles, nous allons faire décider la question... Mais que vois-je?

LAURE.

Je suis perdue!

MADAME DORSAN.

Comment, mademoiselle, vous qui résistiez si opiniâtrément aux ordres de votre oncle...

NATHALIE.

Oh ! c'est affreux.

AGLAÉ.

Grondez-la bien.

PERCEVAL.

Madame, vous savez qui je suis, mes intentions vous sont connues, et je suis prêt à m'unir à Laure par les liens les plus sacrés.

AGLAÉ.

Vous savez nos conditions, monsieur le Pacha, vous nous emmènerez toutes les trois.

PERCEVAL.

C'est à mon astre à prononcer.

LAURE.

Mes amies, j'aurais sans doute bien du plaisir à vous avoir auprès de moi. (Bas à Perceval.) Ne les emmenez pas. (Haut.) Mais je dois obéir aux ordres du Pacha. (Bas.) Dites que non.

AGLAÉ.

C'est bon, mademoiselle, nous vous voyons bien; et votre serment ?

SCÈNE XXI.

NATHALIE, AGLAÉ, LAURE, PERCEVAL, MADAME DORSAN, JÉROME, tenant Flicflac par l'oreille; ils se placent à gauche.

JÉRÔME, courant.

Madame ! madame ! ce n'est pas des Turcs, ce n'est

pas des Turcs; madame, voilà ce coquin d'eunuque que j'ai surpris à boire mon vin.

FLICFLAC.

Lai-aissez-moi donc, vou-ous me faites mal.

JÉRÔME.

C'est Flicflac.

MADAME DORSAN, feignant la surprise.

Que signifie?

JÉRÔME.

Oui, que signifie?...

PERCEVAL.

Madame, je suis Français.

LAURE.

Ciel!

AGLAÉ.

Tant mieux.

NATHALIE.

C'est bien fait.

PERCEVAL.

Mademoiselle, reconnaissez en moi l'époux que M. Dorlis vous destinait.

LAURE.

Je respire.

PERCEVAL.

Je me nomme Perceval.

JÉRÔME.

Ah! ah! nous allons voir si l'on se joue impunément d'une maison...

PERCEVAL.

J'habite ordinairement le département de la Côte-d'Or, et je suis propriétaire du clos Vougeot.

JÉRÔME, *ôtant son chapeau.*

Du clos de Vougeot, monsieur? J'ai bien l'honneur de vous saluer, vous êtes un homme très respectable.

MADAME DORSAN.

Mesdemoiselles, ceci n'est point une plaisanterie, c'est une leçon dont il faut toujours vous souvenir. La véritable amitié ne tyrannise pas les cœurs; c'est un sentiment doux qui embellit l'existence, mais qui a toujours dans notre sexe deux ennemis cruels, l'amour-propre et la coquetterie.

AGLAÉ.

Pour ma part, c'est fini, je ne compte plus sur l'amitié des femmes.

FLICFLAC.

Messieurs et mesdames, savez-vous ce qui ré-ésulte de tout ceci? C'est que mademoiselle Laure épouse M. Perceval, et voilà tout.

JÉRÔME.

Tout cela est bel et bon; mais, Pacha pour Pacha, j'aime mieux le propriétaire du clos de Vougeot que le Pacha de Surêne.

VAUDEVILLE.

Air : Aimé de la belle Ninon.

AGLAÉ.

L'éclair qu'on voit naître et mourir,
Le souffle du zéphyr volage,
La fleur qu'un instant peut ternir,
Le ciel pur troublé par l'orage,
Voilà, suivant nos beaux-esprits,
Si fertiles en épigrammes,
En tous temps, comme en tous pays,
Ce que fut l'amitié des femmes.

FLICFLAC.

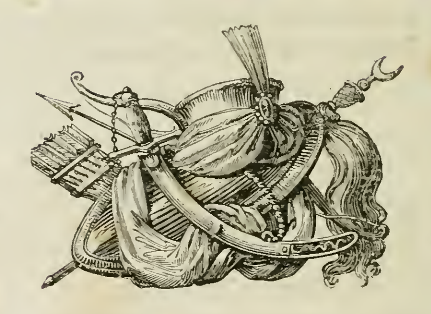
L'habit tu-turc ne me sied pas,
Il me gêne, m'emba-barrasse;
Co-comment faire des pas-pas,
Des entrechats-chats avec grâce?
De la so-sorte travesti;
J'épou-pouvanterais les dames :
Peut-on, quand on est fait ainsi,
Compter sur l'amitié des femmes?

JÉROME.

J'étais un luron dans mon temps,
Et j'ai fait plus d'une conquête;
Mais j'approche de cinquante ans,
Il faut songer à la retraite.
Je me console avec le vin,
Il ne me nuit pas près des dames,
Et je cherche à me mettre en train,
Pour garder l'amitié des femmes.

PERCEVAL.

Les auteurs réclament d'abord
La bienveillance du parterre;
Mesdames, ils osent encor
Vous offrir cette œuvre légère.
Ah! faites-les bien repentir
De quelques faibles épigrammes,
Et forcez-les, pour les punir,
De croire à l'amitié des femmes.



EXAMEN
DU PACHA DE SURÊNE*.

Cette pièce, dont le sujet a été pris dans une anecdote piquante, paraît, au premier coup d'œil, n'être qu'un enfantillage amusant; mais elle a un but moral de la plus haute importance, et elle est curieuse, moins par le tableau des mœurs qu'elle présente, que par la leçon qu'elle a donnée à la génération passée. L'éducation des filles n'a toutefois guère changé depuis vingt ans; mais elle est moins en discordance avec nos institutions politiques et civiles. On n'élève point aujourd'hui les demoiselles pour être de courageuses Lacédémoniennes, ou d'héroïques Romaines; toute fille qui sort d'un de nos pensionnats, ne sera point capable de dire : *Mon fils, rapporte-le, ou qu'il te rapporte;* elle ne passera point le *Tibre à la nage,* comme *Clélie*, à moins qu'il n'y ait une école de natation dans le pensionnat; elle pourra regarder ses enfans comme des bijoux, mais non comme l'entendait Cornélie, et elle sera trop bonne chrétienne pour se poignarder, ainsi que Lucrèce, s'il lui arrive de perdre l'honneur. Mais, lorsque la pièce

* A la première représentation, ce fut madame Molé-Dalainville qui remplit le rôle de *madame Dorsan;* M. Clozel, celui de *Perceval;* M. Picard jeune, celui de *Jérôme,* et M. Walville, celui de *Flicflac.*

fut jouée, on était au sortir d'un règne d'anarchie pendant lequel on s'était imaginé avoir essayé tour à tour de la république de Brutus, de celle de Lycurgue, de celle de Barnevelt, et de celle de Franklin, tandis qu'on n'avait eu que les proscriptions de Marius et de Sylla, les boucheries de Mazaniello, et les saturnales d'une fausse liberté. On sortait de cette période, où il n'avait été question que d'égalité, lorsqu'on n'avait eu que la démocratie corrompue d'Athènes, sous les successeurs de Périclès.

C'est assez dire que les mœurs nationales étaient opposées à ce farouche républicanisme, qu'on ne trouvait institué que par les décrets de la Convention ou les proclamations du Directoire, et qui n'était d'usage qu'à la tribune. Tous les gouvernemens éphémères, qui avaient passé, comme des ombres, sur les ruines de la monarchie, avaient succombé, par le seul fait des mœurs. On ne connaissait des républiques que l'ambition, l'intrigue et les dissensions, et on n'en avait ni la vertu, ni la simplicité, ni le dévoûment. Buonaparte, nouveau Cromwell, commençant à régner sous un nom modeste, exerçait un pouvoir sans bornes. Il n'y avait point encore d'institutions. Nos mœurs, dans le chaos général de la société ébranlée par tant de secousses, nos mœurs offraient le spectacle des contradictions les plus monstrueuses et en même tems les plus ridicules. Il fallait des citoyens, et on formait des artistes, il fallait des soldats, et on faisait des comédiens. La morale d'Épicure entrait pour base de l'enseignement public dans un état où l'on aurait eu besoin d'Aristides, de Catons et de Curtius. On initiait la jeunesse dans tous

les raffinemens d'une civilisation corrompue : on lui apprenait à être loquace, sophiste, raisonneuse, ambitieuse et voluptueuse ; enfin, on lui faisait envisager la culture des beaux-arts, comme le *maximum* de la perfectibilité morale ; et l'on voulait soutenir, avec un pareil système d'éducation, une république naissante, contre les vieilles et puissantes monarchies de l'Europe conjurée, une république de deux cents lieues de long, sur deux cents de large, et qui avait trente millions d'habitans ! On avait besoin de discipline, dans les familles comme dans les camps, et l'éducation portait à la mollesse et à la frivolité !

L'enseignement des filles était aussi contradictoire avec le but politique du gouvernement, que celui des garçons. On oubliait que ce sont les femmes qui décident du caractère et des opinions des hommes dans tous les siècles ; on méconnaissait l'influence du sexe faible sur le sexe fort ; et tandis que l'on précipitait celui-ci dans les combats, tandis que l'on cherchait à élever une génération militaire, on n'enseignait aux épouses futures des défenseurs de la patrie qu'à danser, peindre, chanter et déclamer. Les arts d'agrément, les talens frivoles étaient les principales choses qu'on apprenait aux filles dont les parens étaient placés dans les échelons inférieurs de la société, et l'on semblait vouloir démentir expressément Chrysale, ce vieillard des *Femmes Savantes*, lorsqu'il dit :

Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Qu'arriva-t-il de ce beau système d'éducation ? On eut, parmi les femmes, quelques peintres, quelques danseuses, quelques musiciennes ; mais le sexe entier perdit le goût de la vie domestique, oublia les tristes devoirs du ménage, et acquit beaucoup plus de goût pour le luxe et la dissipation. Il est vrai que la galanterie gagna et acquit un nouveau charme. Les deux sexes vécurent beaucoup plus ensemble ; et si les hommes furent encore esclaves des femmes, c'est en les méprisant ; ainsi, comme on voit, il y eut compensation.

C'est à cet état de choses que les auteurs du *Pacha de Surêne* ont fait allusion, lorsqu'ils font dire à la maîtresse de pension : « On doit vous établir en sor« tant de chez moi ; et si vous n'apprenez pas à dessi« ner, à chanter, à danser, à faire des vers et à jouer la « comédie, comment voulez-vous devenir de bonnes « femmes de ménage ? »

Toute la pièce est une satire en action, de l'éducation des filles de cette époque. Elle ne serait plus sentie aujourd'hui, parce que le même contraste n'existe plus entre le but politique de la société et les mœurs, entre les besoins de la génération et les institutions enseignantes. A quoi donc alors cette jolie pièce ferait-elle allusion, puisqu'il n'y a plus de contradiction, ni de ridicules à saisir sous ce rapport ? Elle corrigerait encore moins qu'elle ne le fit dans l'origine ; ce qui fit faire à Geoffroy les observations suivantes :

« Chose étrange ! on rit volontiers au théâtre de la ridicule préférence qu'on accorde dans l'éducation à des sciences frivoles, et personne ne s'en corrige, chacun revient faire chez soi la même chose dont on s'est mo-

qué au spectacle; ceux qui applaudissent le plus aux épigrammes contre la musique et la danse, n'en sont pas moins persuadés qu'il n'y a point de salut pour leurs enfans, s'ils ne deviennent des musiciens ou des danseurs. Le soir, on bat des mains à des traits malins sur les fournisseurs et les nouveaux riches; le lendemain on fait de très bonnes affaires à la bourse. Le *théâtre* a ses maximes, le monde ses usages. N'est-ce pas assez pour la raison et la vertu qu'on les applaudisse sur la scène? Quand les acteurs ont fini leurs rôles, les spectateurs s'en vont faire leur metier. »

Outre l'intention bien marquée de la part de messieurs Étienne et Nanteuil, de se moquer de l'éducation des pensionnats du tems, ils ont aussi cherché à en attaquer le principe même. Cela est évident d'après le fragment que madame Dorsan fait lire, dans la première scène d'un ouvrage de Fénelon, moins célèbre que *Télémaque*, mais peut-être aussi utile. Geoffroy a fait sur ce passage des réflexions si piquantes, qu'on nous saura gré de les rapporter ici.

« Le Traité de Fénélon sur l'Éducation des filles est un livre aujourd'hui fort étrange; l'illustre auteur de Télémaque ne nous paraît qu'un radoteur; son traité est aussi ridicule qu'un vieux roman, ou qu'une vieille mode. Le bonhomme écrivait toutes ces naïvetés dans un siècle barbare, où les femmes étaient encore épouses et mères, où elles avaient la simplicité de connaître pour elles une autre destinée que celle de plaire, d'autres occupations que l'amusement, d'autres devoirs que le plaisir : morale surannée, antiques préjugés, qui

se sont dispersés aux rayons de la philosophie ; le progrès des lumières a réformé tout cela. »

Ces sarcasmes sont virulens, et même emportés. Ils font reconnaître l'ennemi de la philosophie moderne, et malheureusement ils ne sont pas tout à fait dénués de vérité. Il n'est que trop vrai, même encore aujourd'hui, que l'on exige presque exclusivement des femmes qu'elles sachent plaire. Depuis qu'on a mis les vertus de leur sexe dans la balance financière, et qu'on en fait une équation algébrique ; depuis que la sagesse est peu pour elles, si elles sont *sans dot*, elles se sont vues forcées de chercher à parler aux sens, et de demander aux passions et à l'égoïsme ce qu'elles ne peuvent plus obtenir de l'estime et de la sensibilité. C'est là une des suites de la perte de leur empire. Dans les tems de la chevalerie, il leur en coûtait peu pour régner sur les cœurs ; elles n'étaient pas obligées de danser, de chanter, ni de dessiner, souvent même elles ne savaient pas lire. Il leur suffisait de savoir broder une écharpe, ou un étendard, et même elles captivaient un cœur pour toujours, à force de cruauté.

L'observation de Fénélon est foudroyante pour le système de l'éducation en commun. Il la proscrit formellement. Certes, l'opinion d'un sage aussi éclairé, d'un philosophe aussi humain, est d'un grand poids. J. J. Rousseau s'est prononcé, comme Fénélon, contre les réunions d'individus élevés ensemble, comme contre celles de toute autre espèce.

On pourrait certainement alléguer une multitude de bonnes raisons contre le système d'éducation en commun, et contre les réunions de la jeunesse des deux

sexes. Sans doute on ne peut se dissimuler que beaucoup d'hommes ont pris le germe du libertinage dans les colléges, comme beaucoup de femmes celui de la coquetterie, de la mondanité, dans les pensionnats. Sans doute la contagion physique et morale résulte souvent de la réunion, même dans la vie privée, de jeunes individus dont, par la communication, les passions se développent et s'accroissent plus tôt avec plus d'intensité, pendant que l'énergie de leurs âmes s'affaiblit. Sans doute l'individu, élevé seul et à part, acquiert plus de vigueur d'âme, de même que le chêne isolé étale un branchage plus touffu, et parvient à un plus grand volume. Toute culture particulière fait mieux profiter celui qui en est l'objet, quand elle est bonne.

Mais aussi l'on peut opposer l'impossibilité dans laquelle sont beaucoup de mères, d'élever elles-mêmes leurs filles; on peut objecter qu'une discipline sévère et une morale éprouvée, dans les instituteurs ou institutrices, peuvent atténuer efficacement les mauvais effets de la réunion des individus du jeune âge. On peut répondre aussi que l'unité d'enseignement est un grand avantage, parce qu'elle donne des notions et des principes communs à tous les individus, et qui concourent infailliblement à entretenir l'harmonie dans l'état de société. Des individus élevés isolément ne peuvent plus se mettre en rapport, faute d'une doctrine et d'une morale commune. De là, la division d'opinions et d'intérêts; de là, l'impossibilité d'entretenir l'harmonie dans le commerce de la vie; de là quelquefois la rudesse des procédés et les aversions farouches. Le premier besoin des hommes est de savoir vivre ensemble : s'ils sont

solitaires, ils ne pourront s'accorder. Dans l'ordre social, l'individu, avant tout, doit être social.

Si donc il naît de l'éducation publique de grands abus, c'est à la législation à les réformer; et leur existence ne suffit pas pour faire reconnaître un inconvénient radical dans l'existence des pensionnats.

On voit donc qu'il y a dans tout cela, comme dans autre chose, du pour et du contre, et que tout est relatif dans les systèmes d'éducation, comme dans bien d'autres choses.

Quant à l'instruction qu'on prodigue aux demoiselles, elle peut n'être pas si dangereuse que l'on croit. L'ignorance n'exclut pas les travers. Geoffroy lui-même, qui semblait être de l'avis de Fénélon, dit, à l'occasion de la conférence des trois jeunes pensionnaires, scène 7: « On voit de quelle ressource la Géographie est pour les filles; cette scène les met dans le goût des voyages et des aventures. J'observe cependant que les filles qui savent le moins de la Géographie, sont souvent celles qui font voir aux hommes le plus de pays. Les femmes en général n'ont pas besoin d'étudier le globe; la connaissance du monde leur suffit, et la moins savante fera perdre la carte au plus habile géographe. »

Sous le rapport de l'amusement, cette jolie petite comédie laisse peu à désirer; on y trouve ce mélange de gaîté, d'esprit et de causticité, qui a toujours dominé dans les ouvrages de théâtre de M. Étienne. Les caractères y ont chacun leur physionomie distincte, depuis la maîtresse de pension jusqu'au jardinier. Ce dernier nous paraît imité de celui de la pièce des *Visitandines* de M. Picard.

Le maître à danser est encore l'un des personnages comiques de la pièce. A l'occasion de la scène où les petites pensionnaires le chargent d'une mission pour le vrai Pacha, Geoffroy s'exprime ainsi : « Le maître à danser est choisi pour le Mercure de ce galant billet... C'était autrefois l'emploi particulier des maîtres de danse; ce ministère secret leur rapportait plus que les cabrioles et les rigaudons ; ceux d'aujourd'hui ont trop de morale et de principes pour se charger de pareilles commissions; et, pour dire la vérité, on n'a plus besoin de leur service ; les négociations galantes n'exigent plus tant de mystère. »

La réflexion qui termine ce passage est fine, et, si elle est fondée, on peut juger de l'état des mœurs en 1802, c'est à dire, il y a vingt-deux ans. En pourrait-on dire autant aujourd'hui? Nous ne hasarderons pas de le décider. Peut-être pourrait-on répondre également, sans choquer personne, oui ou non : c'est suivant les familles, et suivant les rangs. Comme une pension renferme des jeunes personnes de différentes classes, il arrive qu'ayant reçu la même éducation, lorsqu'elles en sortent, elles ne sont plus d'aucune classe, et sont obligées de refaire une nouvelle éducation, chacune dans la sphère où elles se trouvent introduites: c'est là l'inconvénient; mais il n'y a pas de comédie, si bonne qu'elle soit, qui puisse le faire disparaître.



LA PETITE ÉCOLE DES PÈRES,

COMÉDIE EN UN ACTE, ET EN PROSE,

PAR MM. ÉTIENNE ET GAUGIRAN-NANTEUIL;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE LOUVOIS, PAR LES COMÉDIENS DE L'ODÉON, LE 29 DÉCEMBRE 1802.

Il est bien d'être l'ami de ses enfans, mais
il faut savoir être leur père.
Scène dernière.

PERSONNAGES.

LORMEUIL, homme de quarante-cinq ans.
SAINT-LÉGER, son fils aîné.
HENRY, son fils cadet.
MERVILLE, espèce de complaisant.
GRIPPER, homme d'affaires.
ANGÉLIQUE DE MELFORT, jeune veuve, nièce de Lormeuil.
CIDALISE, coquette.
UN VALET.

La scène est à Paris, dans la maison de Lormeuil.

LA PETITE
ÉCOLE DES PÈRES.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRY.

Enfin, après quatre ans d'absence, me voilà de retour dans la maison de mon père, et je n'ai pu encore parvenir à le voir! J'ai retrouvé veuve madame de Melfort, ma cousine, et je puis librement aspirer à sa main. Elle ignore l'état actuel de ma fortune, car le banquier Gripper, chez lequel j'ai placé mes fonds, sous le simple nom de Henry, m'a promis de me garder le plus profond secret. Mais il est huit heures, et ma cousine n'est point encore ici; elle m'avait cependant dit hier de l'attendre avant le lever de mon père... J'entends du bruit; c'est elle, sans doute.

SCÈNE II.

HENRY, ANGÉLIQUE.

HENRY.

Ah! vous voilà, ma chère Angélique? Eh bien! que dois-je espérer?

ANGÉLIQUE.

Je vous le répète, il n'est pas encore temps de vous présenter aux yeux de votre père.

HENRY.

Eh quoi! depuis quatre ans d'une séparation cruelle, après tout ce que j'ai fait pour détruire les préventions injustes qu'il avait contre moi...

ANGÉLIQUE.

Vous savez la prédilection qu'il a pour son fils aîné; celui-ci a toujours été jaloux de vos bonnes qualités; et la crainte de lui déplaire, ou peut-être de l'humilier, rend M. Lormeuil injuste à votre égard.

HENRY.

Quant à moi, j'ai toujours aimé mon frère; mais il m'avait poussé à bout, et j'avoue que j'avais quelques torts à me reprocher dans la dispute que j'eus avec lui, et qui me força de quitter la maison paternelle.

ANGÉLIQUE.

Au reste, votre père devient de jour en jour plus

aveugle sur le compte de Saint-Léger. C'est par suite de cette faiblesse qu'il est venu se fixer à Paris, et qu'il s'est jeté dans le monde sans en avoir la moindre expérience : au lieu de retenir votre frère, il est de moitié dans toutes ses folies; enfin, les choses en sont venues au point qu'on a peine à distinguer le père d'avec le fils.

HENRY.

Que m'apprenez-vous! ma chère Angélique... Mais lui avez-vous parlé de moi?

ANGÉLIQUE.

Il savait votre arrivée avant que je ne lui en fisse part; et il se figure, je ne sais comment, que vous ne venez ici que pour réclamer la part qui vous revient dans l'héritage de votre mère.

HENRY.

Il me connaît bien mal; mais enfin, quand cela serait, mon frère ne jouit-il pas de son bien? mes droits ne sont-ils pas aussi légitimes que les siens?

ANGÉLIQUE.

Sans doute; mais votre réclamation viendrait bien mal à propos; car, s'il ne faut rien vous taire, la fortune immense de votre père se trouve bien délabrée. Eh! pourrait-il en être autrement? Des dépenses continuelles, point d'ordre, des gens d'affaires qui le trompent, de faux amis qui l'égarent, des complaisans qui l'endorment, des femmes qui le ruinent, et des valets qui l'achèvent.

HENRY.

Ciel! quel tableau me faites-vous là?

ANGÉLIQUE.

Celui de beaucoup de maisons de Paris, mon ami. Séduit par je ne sais quel système chimérique, M. Lormeuil a élevé votre frère dans de faux principes d'indépendance. Oubliant son âge, ses devoirs et son titre de père, il se donne tous les ridicules de la jeunesse; en un mot, il est tour à tour le confident et le rival de son fils.

HENRY.

Se pourrait-il?

ANGÉLIQUE.

Cependant, il est plus faible que coupable, et conséquemment plus à plaindre qu'à blâmer.

HENRY.

Je ne le vois que trop: j'ai été oublié ici par tout le monde, excepté par Angélique; mais son souvenir ne m'en est que plus cher.

ANGÉLIQUE.

Oui; mon cœur n'a jamais changé. Jadis retenue par un lien sacré, je suis aujourd'hui veuve et maîtresse de ma fortune : elle est médiocre, mais au moins elle vous appartient tout entière.

HENRY, lui baisant la main.

On m'a donc trompé quand on m'a parlé d'une personne qui demeure dans cette maison, d'un certain Merville.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que votre père me persécute depuis long-temps pour me le faire épouser; mais, quand même mon cœur ne vous eût point appartenu, je n'aurais pu le donner à un homme sans principes, sans mœurs, à un parasite avide, grand conteur de nouvelles, grand donneur de paroles, faisant des affaires ses plaisirs, et des plaisirs ses affaires, parlant toujours de sa fortune, et vivant aux dépens d'autrui; enfin, à un de ces nouveaux honnêtes gens qu'on rencontre partout et qui ne viennent de nulle part!

HENRY.

Je m'en rapporte à vous, ma chère cousine; plaidez ma cause auprès de mon père.

ANGÉLIQUE.

Fiez-vous à mon zèle; laissez-moi le préparer à votre visite... Ah! mon Dieu! je crois l'entendre; je vous le répète, il n'est pas encore temps de vous montrer. Retirez-vous, je vous ferai avertir.

HENRY.

Qu'il m'en coûte de m'éloigner de lui quand je voudrais me jeter dans ses bras! Mais dites-lui bien, ma chère Angélique, qu'il n'a pas cessé de m'être cher, et qu'un jour je lui prouverai si je suis un fils tendre et respectueux.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LORMEUIL.

LORMEUIL, un fleuret à la main.

Eh! eh! eh! eh! parez-moi celle-là! parez-moi celle-ci!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon oncle! comme vous voilà de bon matin dans des dispositions guerrières!

LORMEUIL.

Oui, je me sens en train; regarde, et dis-moi s'il y a un jeune homme capable de porter une botte avec cette vigueur..

ANGÉLIQUE.

Prenez garde; vous pourriez abuser de vos forces.

LORMEUIL.

Tais-toi donc : je suis toujours frais, dispos, de belle humeur, en bonne santé; enfin, j'ai vingt ans de plus que mon fils aîné, eh bien! l'on me prend partout pour son frère cadet.

ANGÉLIQUE.

Il est sûr que vous ne devez pas passer pour son père, d'après le ton familier qu'il prend avec vous.

LORMEUIL.

Te voilà encore avec tes préjugés de la vieille éducation..... Un père ne doit pas être le tyran de son fils.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais il ne doit pas être son esclave.

LORMEUIL.

Comment! comment! son esclave? Je suis son camarade, son confident; nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre, nous ne nous quittons pas plus qu'amant et maîtresse, et nous nous tutoyons comme deux frères. Nous allons ensemble au jeu, au bal, au concert, au spectacle; enfin, juge si nous sommes bons amis, nous nous battons tous les matins : c'est un plaisir. Eh! eh! eh!...

SCÈNE IV.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE, SAINT-LÉGER, sortant de son appartement avec un fleuret, et croisant celui de son père.

SAINT-LÉGER.

Ah! ah! bonjour, mon père! Comment te portes-tu?... Eh bien! toujours en querelle avec ma cousine?

LORMEUIL.

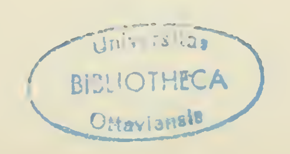
Oui, elle veut blâmer mon système d'éducation.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que je n'aime pas les systèmes.

LORMEUIL.

Mais le mien est fondé sur la nature; il repose sur trois principes bien simples : ne prendre jamais conseil que de sa conscience, ne faire que ce qui paraît juste, ne se laisser jamais abattre par l'adver-



sité. Ne voilà-t-il pas, mon fils, ce que je ne cesse de te répéter?

SAINT-LÉGER.

Oui, mon père; j'ai toujours suivi ces principes de point en point. Je ne suis rentré qu'à quatre heures; nous avons passé la soirée chez cette petite princesse étrangère; on a joué un jeu d'enfer!... Tu sais bien cette femme si jolie, de ce faiseur d'affaires, si fripon? Eh bien! je parie qu'elle a perdu plus d'argent, dans la nuit, que son mari n'en avait gagné dans le jour.

LORMEUIL.

Diable! c'est beaucoup dire!

ANGÉLIQUE, brodant.

Quelle conversation!

LORMEUIL.

Moi, j'étais chez cette dame...

SAINT-LÉGER.

Ah! je t'entends; tes amours...

LORMEUIL.

Il paraît qu'elle est fort riche : elle a une maison bien montée, un superbe équipage, un écrin magnifique... Je t'avoûrai même que j'ai sur elle des projets sérieux.

SAINT-LÉGER.

Bah! est-ce que tu voudrais te remarier?

LORMEUIL.

Ça te ferait de la peine, peut-être?

SAINT-LÉGER.

Moi? pas du tout, j'en serai enchanté, je danserai à ta noce, et tu pourras bien aussi danser à la mienne. Pour l'originalité du fait, nous devrions tous deux nous marier le même jour.

ANGÉLIQUE.

En vérité, il y aurait de quoi rire! Ah! que vous êtes fous!

LORMEUIL.

Ne parle pas, toi; car, au lieu de deux mariages, nous pourrions bien en faire trois... Merville...

ANGÉLIQUE.

C'est bon, mon oncle, ne faites pas attention à moi.

LORMEUIL.

Ah! çà, d'après ce que tu me dis, il paraît que tu as fait un choix?

SAINT-LÉGER.

Oui, depuis vingt-quatre heures que je ne t'ai vu, j'ai fait une passion qui ne finira qu'avec ma vie.

LORMEUIL.

C'est un peu fort.

SAINT-LÉGER.

Comment ne l'aimerais-je pas?..... c'est une petite maîtresse accomplie; je l'ai rencontrée dans la société. Figure-toi qu'elle a les plus grands yeux, le boudoir le plus élégant, la main la plus blanche, le carlin le plus petit, le laquais le plus haut, et la voiture la plus basse qui soient dans Paris.

LORMEUIL.

Il est charmant! Il est d'une gaîté! Il a de l'esprit comme un ange! Ah! çà, dis-moi, comment es-tu dans tes finances?

SAINT-LÉGER.

A merveille! je n'ai pas un sou.

LORMEUIL.

Il ne faut pas qu'un jeune homme soit sans argent; il me reste cent louis, partageons comme deux frères.

SAINT-LÉGER.

A charge de revanche : quand je me trouverai en fonds je t'en prêterai; mais, à propos, tu nous présentes ta belle dame aujourd'hui à déjeuner, veux-tu que j'aille chercher la mienne?

LORMEUIL.

Parbleu! volontiers.

SAINT-LÉGER.

Elle sera censée venir chez ma cousine, bien entendu; car elle est honnête, quoiqu'elle soit célèbre.

LORMEUIL.

Je brûle de connaître une femme si rare.

SAINT-LÉGER.

Ah! çà, mon père, je ne te dis pas adieu. Tiens, j'ai idée que tes cinquante louis me porteront bonheur. Je cours chercher ma belle, je passe à l'académie, et je ne reparaîtrai que suivi de Plutus et des Grâces.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Qu'on est heureux d'avoir un fils comme celui-là! Qu'ils viennent ici ces pères qui sont toujours sévères et grondeurs; ils rendent leurs enfans hypocrites; l'amitié, la douce confiance ont fait briller les heureuses qualités du mien: tu te le rappelles, à dix ans c'était un prodige.

ANGÉLIQUE.

Hélas! ces petits prodiges deviennent presque toujours de grands mauvais sujets. Il n'en est pas ainsi de votre second fils Henry.

LORMEUIL.

Ne m'en parle pas: élevé d'après les principes antiques de sa mère, c'était un pauvre sire, sans vivacité, sans génie; il ne tenait pas de moi.

ANGÉLIQUE.

J'en conviens, il ne savait pas tout à dix ans; mais à quinze son esprit s'est développé; maintenant il a tout appris, et Saint-Léger a tout oublié.

LORMEUIL.

Ah! çà, ne me dis pas de mal de mon fils, ou nous nous brouillerons.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, au contraire, que j'en fais l'éloge.

LORMEUIL.

Oui, de Henry.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas votre enfant comme l'autre?

LORMEUIL.

Sans doute.

ANGÉLIQUE.

Il est même étonnant que le sachant à Paris, vous ne lui ayez pas encore permis de rentrer dans la maison paternelle.

LORMEUIL.

Allons, est-ce que c'est ma faute à moi? pourquoi se prend-il de querelle avec son frère? Mon fils ne l'aime pas, ce seraient des disputes sans fin. D'ailleurs, Saint-Léger s'est prononcé: si son frère rentre il me quitte, et tu sens bien que je ne dois pas balancer.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes injuste!

LORMEUIL.

Tiens, je préfère l'aller voir.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes faible!

LORMEUIL.

Allons, qu'il vienne, et je le recevrai; mais tu me mets du noir dans l'âme. Eh! voilà Merville qui, j'espère, va m'égayer un peu.

ANGÉLIQUE, à part.

Faisons vite avertir Henry que son père consent

à le voir. (Haut.) Je vous laisse avec monsieur; vous attendez du monde, et je vais surveiller les préparatifs du déjeuner.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MERVILLE, LORMEUIL.

LORMEUIL.

Vous voilà donc, mon ami; que diable êtes-vous devenu depuis trois jours?

MERVILLE.

Ah! mon cher, ne m'en parlez pas! je suis accablé, abîmé; j'ai eu les occupations les plus pressantes, les plus sérieuses : un bal à ouvrir, un duel à arranger, une actrice à faire débuter, un journaliste à séduire, un mariage à faire, un divorce à prévenir [1], une anecdocte secrète à publier, un seigneur danois à présenter, et un cheval anglais à faire courir. Vous en douteriez-vous? tout cela a été pour moi l'ouvrage de vingt-quatre heures.

LORMEUIL.

Comme il est répandu! Quel homme précieux!

MERVILLE.

Je ne vous ai pas négligé, je me suis occupé de vos affaires et de vos plaisirs. Les affaires vont mal.

1. La loi du divorce, décrétée par la Convention nationale, subsistait encore alors. Elle a été supprimée, comme on sait, par le code civil.

LORMEUIL.

Tant pis!

MERVILLE.

Mais les plaisirs vont bien.

LORMEUIL.

Tant mieux!

MERVILLE.

Je sors de chez votre banquier, il n'a plus de fonds à votre disposition.

LORMEUIL.

Ah! diable!

MERVILLE.

Mais cette femme si riche, si aimable, est déterminée à vous épouser.

LORMEUIL.

Ah! bon!

MERVILLE.

A une heure vous serez obligé d'assister à une assemblée de vos créanciers.

LORMEUIL.

C'est cruel!

MERVILLE.

A deux heures, nous avons une partie charmante, organisée pour Bagatelle [1].

LORMEUIL.

C'est divin!

1. Maison de plaisance dans le bois de Boulogne, et qui avait appartenu à la famille royale. A cette époque, elle avait été vendue comme propriété nationale. Depuis la rentrée de nos princes, elle leur est revenue. Originairement elle a été destinée à un rendez-vous de chasse.

MERVILLE.

Votre hôtel est bien grevé d'hypothèques, et peut-être sera-t-il vendu par autorité de justice.

LORMEUIL.

Vous m'affligez!

MERVILLE.

Votre nom se répand de plus en plus; on a beaucoup parlé de vous hier chez un ministre; il m'a chargé de vous inviter à souper.

LORMEUIL.

Vous m'enchantez! D'après cela, il paraît que mes affaires ne vont pas si mal.

MERVILLE.

Mon Dieu non! ce n'est qu'un moment de gêne, et tout s'arrangera.

LORMEUIL.

Dans tous les cas, la terre de Saint-Léger, dont mon fils a hérité, vaut cinquante mille écus, et il se fera un plaisir...

MERVILLE.

Oui, oui, sans doute, ne vous inquiétez de rien, et songez que mon crédit, ma fortune, mes protections, tout ce que j'ai, vous appartient.

LORMEUIL.

En effet, vous devez être riche, vous, car vous ne dépensez rien, vous mangez toujours chez les autres.

MERVILLE.

Hélas! c'est un sacrifice continuel que je fais à l'amitié.

LORMEUIL.

Vous savez que Cidalise déjeune avec nous?

MERVILLE.

Oui, je suis même étonné qu'elle ne soit pas encore ici, elle montait en voiture quand j'ai quitté son hôtel; elle arrive dans un équipage à quatre chevaux; elle est couverte de diamans, de dentelles magnifiques. Je crois l'entendre, je vous laisse avec elle, et vais, de mon côté, tâcher d'intéresser la belle Angélique en ma faveur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LORMEUIL, SAINT-LÉGER, CIDALISE, en désordre.

SAINT-LÉGER.

Remettez-vous, madame, de grâce!... Un fauteuil? un flaçon?

CIDALISE.

Ah! Dieu! quelle horrible aventure!

LORMEUIL.

Vous me faites frémir, bel ange; que vous est-il donc arrivé?

SAINT-LÉGER.

En passant dans la rue Vivienne, madame a été attaquée par une troupe...

LORMEUIL.

De voleurs?

SAINT-LÉGER.

Non, de créanciers! ah! la vile canaille!

CIDALISE.

Figurez-vous, monsieur, que, depuis deux ou trois ans, je dois quelques milliers de livres à mes marchands, et que ces drôles-là ont l'impertinence de les réclamer, comme si je ne leur devais que depuis huit jours.

LORMEUIL.

Voilà d'impudens faquins!

CIDALISE.

Dix fois je les ai fait jeter à la porte; mais ces misérables ne se sont-ils pas avisés de former une coalition contre moi? Sachant que je sortais aujourd'hui, ils se sont attroupés, sont allés m'attendre au détour d'une rue, ont fait arrêter mon cocher, m'ont forcée de descendre, et, sans autre forme de procès, le maquignon s'est emparé de mes chevaux, le sellier de ma voiture, le bijoutier de mes diamans, le marchand de modes, de mon voile de dentelles; enfin, ces coquins-là m'ont volé tout ce qui leur appartenait.

LORMEUIL.

C'est épouvantable!

CIDALISE.

Voyez, voyez, comme ils m'ont dépouillée!

SAINT-LÉGER.

Il est encore fort heureux que votre couturière ne se soit pas trouvée de la coalition.

LORMEUIL.

Madame, voilà un évènement capable de vous immortaliser.

SAINT-LÉGER.

Je voulais bien défendre madame contre ses créanciers; mais je tremblais qu'il ne s'en trouvât quelqu'un des miens dans la mêlée. Eh! voici le déjeuner.

SCÈNE VIII.

LORMEUIL, SAINT-LÉGER, CIDALISE, MERVILLE, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Ma nièce, je te présente...

SAINT-LÉGER.

Ma cousine, j'ai l'honneur de vous présenter...

LORMEUIL.

Ma future épouse.

SAINT-LÉGER.

Tu veux plaisanter, mon père; c'est la mienne.

LORMEUIL.

Doucement, doucement, monsieur mon fils.

CIDALISE.

Comment! vous êtes son père?

LORMEUIL.

Sans doute.

CIDALISE.

Comment! vous êtes son fils?

SAINT-LÉGER.

Mais, oui.

CIDALISE.

Ah! la rencontre est unique; aventure sur aventure.

LORMEUIL.

C'est donc là la dame dont tu me parlais ce matin?

SAINT-LÉGER.

Oui; c'est donc la belle que tu voulais épouser?

LORMEUIL.

Elle-même.

SAINT-LÉGER.

Il ne te manquait plus que d'être mon rival.

MERVILLE.

Ah çà! le déjeuner se refroidit, mettons-nous à table.

CIDALISE.

Madame, je brûlais depuis long-temps de faire votre connaissance. (Bas à Lormeuil.) Elle a bien l'air d'une provinciale.

ANGÉLIQUE.

Il suffit que vous soyez présentée par mon oncle...

MERVILLE.

Permettez-moi, belle dame, de vous offrir une tasse de thé.

SAINT-LÉGER.

Tu sais bien tes cinquante louis, mon père? eh bien! ils sont perdus; ç'a été l'affaire d'une minute.

LORMEUIL.

Cependant, tu ne devais reparaître, disais-tu, que suivi de Plutus et des Grâces.

SAINT-LÉGER.

Je n'ai rempli que la moitié de ma promesse.

CIDALISE.

Ah! j'en suis désolée; car je me proposais de recourir à vous dans le petit embarras où je me trouve.

LORMEUIL.

Comment donc! mais vous devriez avoir de l'argent, madame, vous ne payez pas vos créanciers.

CIDALISE.

Et le cher Merville, qui ne dit rien; il aime à obliger ses amis?

MERVILLE.

Ah! mon Dieu! que ne vous êtes-vous adressée à moi.... quinze jours plus tôt... j'aurais pu vous être utile.

SCÈNE IX.

LORMEUIL, SAINT-LÉGER, CIDALISE, MERVILLE, ANGÉLIQUE, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

M. Gripper.

LORMEUIL.

Il arrive bien à propos. Faites entrer.

(Le valet sort.)

CIDALISE.

Qu'est-ce?...

LORMEUIL.

C'est l'homme qu'il nous faut à tous : un juif de ma connaissance...

SCÈNE X.

LORMEUIL, SAINT-LÉGER, CIDALISE, MERVILLE, ANGÉLIQUE, GRIPPER. (Il est à l'incroyable[1].)

LORMEUIL.

Ah! bon jour mon cher Gripper!

GRIPPER.

Serviteur, M. Lormeuil.

CIDALISE.

Comment! c'est un juif, ça!

LORMEUIL.

Sans doute; c'est un juif à la mode, il fait l'agiot.

GRIPPER.

Vous voilà tous bien tranquilles, ici; vous devez cependant vous douter du motif de ma visite.

LORMEUIL.

Vous venez m'offrir de l'argent... A quel taux?

GRIPPER.

Mon ami, vos effets n'ont plus de cours sur la place.

LORMEUIL.

Comment?

GRIPPER.

Vous êtes entièrement ruiné.

TOUS.

O ciel!

GRIPPER.

Je vous ai prêté, tout le temps qu'il y a eu des

1. Mise élégante du tems.

nantissemens solides ; mais vos biens sont saisis, et c'est tout en gémissant sur votre malheureux sort, que je viens de me rendre adjudicataire de votre maison.

LORMEUIL.

Hélas ! se pourrait-il ?

MERVILLE, buvant.

Mon ami, je vous plains.

CIDALISE.

C'est affreux !

GRIPPER.

Ne vous désolez pas, mon ami : nous tâcherons de vous distraire. Voulez-vous venir dîner demain avec moi ?

LORMEUIL.

Monsieur, n'ajoutez pas à mon malheur par cette froide raillerie.

CIDALISE.

Ah ! Dieu ! que c'est cruel ! (Bas à Saint-Léger.) Vous avez là votre carick, allons faire un tour au bois de Boulogne.

MERVILLE.

M. Gripper, vos propos sont très déplacés.

GRIPPER.

Ma foi, écoutez donc ! à Paris, les affaires comme les affaires, et les plaisirs comme les plaisirs : on fait saisir un homme, ça n'empêche pas de dîner avec lui.

LORMEUIL.

Un moment, monsieur ; mes affaires ne sont peut-

être pas aussi désespérées que vous le croyez... Mon fils, voici le moment de me prouver si tu m'aimes.

SAINT-LÉGER.

Ah! sans doute, je t'aime!

LORMEUIL.

C'est toi qui, en grande partie, as dissipé ma fortune, il faut m'aider à la réparer. La terre de Saint-Léger que t'a léguée ta tante...

SAINT-LÉGER.

Comment! la terre de Saint-Léger?... Tu comptes là-dessus?... J'en suis désespéré; mais il y a longtemps qu'elle est mangée.

ANGÉLIQUE.

Je l'avais bien prévu!

LORMEUIL.

Eh quoi, monsieur! vous avez osé vendre sans me consulter?

SAINT-LÉGER.

Oui, je sens que j'ai eu tort; mais cependant, permettez-moi de vous rappeler vos principes : « Ne « consultez jamais que votre conscience... »

LORMEUIL.

Mais comment avez-vous pu?...

SAINT-LÉGER.

« Ne faites jamais que ce qui vous paraît juste... » J'avais besoin d'argent, il m'a paru juste de m'en procurer...

LORMEUIL.

Monsieur, j'admire votre sang froid, lorsque je suis ruiné.

SAINT-LÉGER.

Mais, mon père, vous m'avez dit qu'il ne fallait pas se laisser abattre par l'adversité, et...

LORMEUIL.

Me voilà bien puni!... Sortez.

CIDALISE.

Allons, au lieu de vous attrister, venez avec nous, nous tâcherons de vous consoler.

GRIPPER.

Je vous offre ma voiture. Au reste, je ne suis pas corsaire; et, pour preuve de mon amitié, je vous donne jusqu'à demain pour vider le local.

CIDALISE.

Vous verrez que tous les créanciers de Paris se sont donné le mot. Les miens m'ont fait sortir de ma voiture, les vôtres vous font sortir de votre maison... Cela devient très alarmant pour les honnêtes gens.

SAINT-LÉGER.

Mon père...

LORMEUIL.

Laissez-moi, monsieur.

CIDALISE, à Saint-Léger.

Ne vous désolez pas, c'est un petit moment d'humeur qui se passera. (A Lormeuil.) Adieu, mon cher ami, imitez-moi, prenez votre parti en brave; mais songez

donc que dans ce pays-ci on n'est jamais plus près de la fortune que quand on est ruiné.

(Elle sort ainsi que Saint-Léger et Gripper.)

SCÈNE XI.

MERVILLE, LORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Lui, pour qui j'ai tout sacrifié!

MERVILLE, se levant de table

Ah! les ingrats! Quelle femme légère! quel homme endurci! quel fils étourdi!

LORMEUIL.

Il ne me reste que vous!

MERVILLE.

Sans doute, je vous ferai connaître si je suis votre ami; votre infortune ne durera pas, je vous en réponds, et... la délicatesse m'empêche d'en dire davantage... Adieu! (A part.) Allons vite retirer les effets que j'ai dans la maison.

LORMEUIL.

Adieu, mon cher ami!

MERVILLE.

Vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE.

LORMEUIL.

Voilà un ami véritable!

ANGÉLIQUE.

Il est un peu plus hypocrite que les autres, et voilà tout.

LORMEUIL.

Non, il m'aime, et je suis sûr qu'il va tout mettre en usage... Mais c'est la conduite de mon fils qui m'afflige.

ANGÉLIQUE.

Vous devez sentir maintenant qu'on ne se dessaisit pas sans danger de l'autorité paternelle... Mais ce n'est pas le moment de vous adresser des reproches. Vous savez que mon patrimoine me reste; en attendant que vos affaires s'arrangent, retirons-nous à la campagne; je vous offre tous les secours, toutes les consolations qui sont en mon pouvoir.

LORMEUIL.

Ah! ma bonne amie, je reconnais ton bon cœur; mais je suis au désespoir : c'est à présent que je dois craindre, plus que jamais, la présence de mon fils Henry. Que lui dirai-je quand il me redemandera la fortune de sa mère?

ANGÉLIQUE.

Vous devez mieux augurer de sa tendresse : il a été

élevé à l'école du malheur, et je suis sûre qu'il compatira au vôtre.

LORMEUIL.

Tout mon espoir est dans Merville; je suis persuadé qu'il ne se donnera pas de repos que le mien ne soit assuré!

SCÈNE XIII.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE, UN VALET.

LE VALET.

Un inconnu vient de remettre cette lettre chez votre portier.

LORMEUIL.

Encore quelque nouveau malheur; je tremble de l'ouvrir!... O ciel! dois-je en croire mes yeux!

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

LORMEUIL, *lisant.*

« M. de Lormeuil est invité à demeurer tranquille:
« ses principaux créanciers sont satisfaits, et d'ici à
« vingt-quatre heures on aura obtenu main-levée de
« la saisie de ses biens; son hôtel seul est vendu,
« mais on est en négociation pour le racheter. On
« n'exige d'autre preuve de reconnaissance, de la part
« de M. de Lormeuil, que de ne pas chercher à con-
« naître l'auteur de cette lettre. »

Serait-ce une ironie? Voudrait-on insulter à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Mais quels sont ces papiers qui sont tombés de la lettre ?

LORMEUIL.

Des billets de caisse ! En voilà pour une somme considérable.

ANGÉLIQUE.

Quel peut être le mortel généreux ?...

LORMEUIL.

Je n'en saurais douter, c'est Merville.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous croyez ?...

LORMEUIL.

Rappelle-toi son émotion quand il m'a quitté, les paroles qu'il a prononcées en sortant : « Votre « infortune ne durera pas ; ma délicatesse m'empêche « de poursuivre ; avant peu vous aurez de mes nou- « velles. »

ANGÉLIQUE.

En effet, je me souviens...

LORMEUIL.

Oui, c'est lui, j'en suis certain. D'abord, c'est l'homme le plus obligeant de Paris ; cela t'étonne, je le vois...

ANGÉLIQUE.

De pareils traits sont si rares qu'on a lieu de s'en étonner.

LORMEUIL.

Ah ! trop généreux ami, comment pourrai-je ja-

mais m'acquitter envers toi?... Ma chère Angélique, il faut que tu m'aides à payer la dette sacrée de la reconnaissance : depuis long-temps Merville t'aime, sois enfin sensible à ses vœux, et que ta main devienne le digne prix de son dévoûment.

ANGÉLIQUE.

Je vous entends, mon oncle; je n'aime pas M. de Merville, et je vous avoue même qu'il m'avait inspiré jusqu'ici plus que de l'indifférence; mais je dois tout à votre libérateur, et si, en effet, c'est Merville qui est auteur de cette belle action...

LORMEUIL.

Eh! qui veux-tu que ce soit?

ANGÉLIQUE.

Je suis prête à surmonter mon penchant, et à unir ma destinée à la sienne.

LORMEUIL.

Ah! tu me combles de joie! Ce cher Merville, comme il sera content! je brûle de le voir pour lui annoncer son bonheur.

ANGÉLIQUE.

Arrêtez! j'aperçois votre fils Henry.

LORMEUIL.

Henry?

ANGÉLIQUE.

Accordez-lui quelques instans; et, s'il m'est permis de vous demander une grâce, je vous prie de l'accueillir comme un fils tendre et soumis.

LORMEUIL.

Allons, qu'il vienne.

SCÈNE XIV.

LORMEUIL, ANGÉLIQUE, HENRY.

HENRY, se jetant aux pieds de son père.

Mon père!

LORMEUIL.

Bonjour, mon fils.

HENRY.

Ah! mon père! que les jours que j'ai passés loin de vous m'ont semblé longs, et qu'il me tardait de vous offrir le tribut de mon respect!

LORMEUIL.

C'est bon, mon cher ami, je suis bien aise de te revoir.

ANGÉLIQUE, à part.

L'adversité rend donc les hommes plus justes!

LORMEUIL.

Mais, monsieur, ne venez-vous pas pour réclamer.....

HENRY.

Ce qui m'appartient.....

LORMEUIL.

Une portion dans l'héritage de votre mère?

HENRY.

Non, mon père, une place dans votre cœur!

LORMEUIL.

Ah! mon ami, que j'ai été injuste! j'ai eu bien des torts envers toi!

HENRY.

Je ne m'en suis jamais aperçu; et, d'ailleurs, ils sont tous réparés, puisque vous me rendez votre amitié.

LORMEUIL.

Apprends le double bonheur qui m'arrive aujourd'hui : j'étais totalement ruiné, et le ciel me rend en même temps ma fortune et mon fils... Tu connaîtras le mortel généreux, auteur de tant de bienfaits, et tu applaudiras toi-même au choix que j'ai fait de lui pour être l'époux d'Angélique.

HENRY.

Grand Dieu!

LORMEUIL.

Mais, je cours à sa recherche; j'ai donné les premiers momens à la tendresse, il est bien juste que j'en consacre quelques-uns à la reconnaissance. Au revoir, mon cher Henry. Adieu, ma chère Agélique.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

HENRY, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah Dieu! si mes soupçons pouvaient se confirmer!

HENRY, à part.

Mettons sa fidélité à l'épreuve. (Haut.) Que viens-je d'apprendre, ma cousine?

ANGÉLIQUE.

La vérité.

HENRY.

Comment! il se pourrait?...

ANGÉLIQUE.

Écoutez-moi, Henry, et vous me jugerez ensuite. Les malheurs que j'avais prévus ce matin étaient plus prochains que je ne le croyais; la ruine de votre père était déja complète; abandonné de ses amis, de son fils même, tout à coup ses biens sont rachetés par un inconnu, et votre père exige que je lui donne ma main..... Dites-moi, vous-même, si je puis la refuser?

HENRY.

Non, sans doute, non, tout vous fait un devoir de la lui accorder.

ANGÉLIQUE, à part.

C'en est fait, il ne m'aime plus.

HENRY.

Et je vous conseille de l'épouser dès aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Henry, je ne me serais pas attendue à un pareil discours de votre part.

HENRY.

Mais votre résolution n'était-elle pas prise? et de-

vez-vous me blâmer parce que j'approuve ce que vous voulez faire?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, vous ne connaissez pas encore mes vrais sentimens : sans doute, je désirais témoigner ma reconnaissance à celui qui sauva votre père; mais je tremblais de voir en lui mon époux. Vous voulez que je me sacrifie; eh bien! je serai la femme de Merville.

HENRY.

De Merville? mais qui vous a dit que ce fût lui?

ANGÉLIQUE, à part.

Ah! je commence à me rassurer. (Haut.) Votre père dit en avoir la certitude.

HENRY.

Mon père se trompe : cet homme est incapable d'une pareille action, si j'en juge par le portrait que vous m'en avez fait ce matin.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raison. Cependant, toutes les apparences sont en sa faveur; et quel autre que lui?...

HENRY.

Je ne sais, mais je pense que celui qui fut utile à mon père, ne se fera jamais connaître.

SCÈNE XVI.

LORMEUIL, HENRY, ANGÉLIQUE, MERVILLE.

LORMEUIL.

Le voilà! le voilà! je le connais à la fin mon bienfaiteur. Angélique, mon fils, tombez à ses genoux.

MERVILLE.

Non, je vous en prie, ne vous dérangez pas.

LORMEUIL.

Nous vous devons tout.

MERVILLE.

Eh! non, vous ne me devez rien.

LORMEUIL.

Mais, mon fils, vous demeurez bien froid, quand vous devriez être aux pieds de monsieur.

MERVILLE.

A mes pieds! ah! c'en est trop; je vous en dispense, jeune homme.

HENRY, à part.

L'impudent!

LORMEUIL.

Quel excès de délicatesse! Où croyez-vous que je l'ai trouvé? emportant ses meubles : il voulait changer de maison, pour se soustraire tout à fait à notre reconnaissance.

MERVILLE.

En effet, je voulais me soustraire... (A part.) Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

LORMEUIL.

Allons, mon ami, ne niez plus; votre embarras vous trahit!..... Et voici, j'espère, une bonne raison pour vous engager à parler : ma nièce est décidée à vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute, j'épouserai le bienfaiteur de mon oncle; mais il faut des preuves...

LORMEUIL.

Des preuves? mais nous en avons mille.

HENRY, à part.

Ah! quel supplice.

SCÈNE XVII.

LORMEUIL, HENRY, ANGÉLIQUE, MERVILLE, GRIPPER.

GRIPPER.

Ah! mon cher, vous savez, je ne suis pas allé au bois de Boulogne.

HENRY, à part.

Ah ciel! Gripper! comment me cacher à sa vue!

GRIPPER.

On m'attendait à votre porte; vos affaires sont arrangées; on vient même de racheter votre maison. Parbleu! vous avez de bons amis.

LORMEUIL, serrant la main de Merville.

Ah! oui, de vrais amis.

GRIPPER.

Savez-vous qu'on vous a rendu là un grand service?

LORMEUIL, de même.

Ah! oui, un service signalé.

MERVILLE.

En vérité, je suis confus...

GRIPPER.

Mais, dites-moi donc un peu, qu'est-ce que c'est que ce M. Henry?

LORMEUIL.

Henry? c'est mon fils, le voilà.

GRIPPER.

Votre fils! mais c'est le jeune homme qui m'a été adressé par mon correspondant de la Martinique.

LORMEUIL.

Eh bien?

HENRY.

De grâce, finissez.

GRIPPER.

Il avait placé cinq cent mille francs chez moi...

HENRY.

Arrêtez, monsieur, je vous prie.

GRIPPER.

Et c'est avec cette somme que vos affaires ont été arrangées.

LORMEUIL.

Grand Dieu! se pourrait-il? (Se jetant dans ses bras.) Ah! mon fils!

ANGÉLIQUE.

Mon cher Henry!

MERVILLE.

O modèle de piété filiale!

LORMEUIL.

Mais, dis-moi, pourquoi me cachais-tu?...

HENRY.

Je vous devais tout, mon père, et je ne voulais pas que vous dussiez rien à votre fils.

MERVILLE.

Ah! les beaux sentimens!

LORMEUIL.

Mais vous, monsieur, qui vous laissiez remercier là tranquillement...

MERVILLE.

Ma foi, écoutez donc, le public est si méchant, il nous prête tant de mauvaises actions, que quand il nous en attribue une bonne, il faut bien se garder de le détromper... Au reste, je ne veux pas que personne ait les prémices de cette nouvelle; et je sors pour aller la raconter à tout le monde.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LORMEUIL, HENRY, ANGÉLIQUE, GRIPPER.

LORMEUIL.

Ma chère Angélique, tu avais promis ta main à mon bienfaiteur?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon oncle, je vous entends : trop heureuse d'acquitter en même temps la dette de la reconnaissance et celle de l'amour!

SCÈNE XIX.

LORMEUIL, HENRY, ANGÉLIQUE, GRIPPER, SAINT-LÉGER, CIDALISE.

SAINT-LÉGER.

Eh bien! que vient donc de m'apprendre Merville? Tu es arrivé, mon frère; tu as fait fortune; je ne t'en veux plus, embrassons-nous.

LORMEUIL.

Oui, monsieur; il m'aide à réparer vos extravagances, et à payer tous mes créanciers.

CIDALISE.

Oh! que j'aurais besoin d'un frère comme celui-là!

SAINT-LÉGER.

Tu as bien fait de gagner beaucoup d'argent en Amérique; car nous en avons furieusement dépensé en Europe.

LORMEUIL.

Vous, monsieur, songez à mettre un terme à vos folies; prenez désormais votre frère pour modèle. Puisse la leçon d'aujourd'hui n'être pas perdue! Il est bon d'être l'ami de ses enfans; mais il faut savoir être leur père.

EXAMEN
DE LA PETITE ÉCOLE DES PÈRES.

Geoffroy, au sujet de cette pièce, s'exprimait ainsi en 1802 :

« Ce n'est ni une farce, ni un traité de morale, ni un roman de bienfaisance ; c'est une petite pièce qui peint les mœurs, et qui instruit en amusant ; on n'y voit point de tuteurs tyrans, point d'amans déguisés, point d'aventures, et s'il y a des folies, ce sont des folies de conduite, telles qu'en commettent souvent ceux qui passent pour sages ; ce sont les personnages qui sont fous, et non pas les auteurs.

« Si nous sommes mal élevés, ce n'est pas faute d'écoles ; car, indépendamment des écoles centrales, spéciales, primaires et secondaires, sans compter les lycées, les prytanées, les pensionnats, les cours publics et particuliers, on peut regarder les musées, les athénées, et surtout les théâtres, comme des espèces de collèges pour tous les gens du monde ; c'est là que plusieurs commencent leur éducation littéraire et morale ; et ces écoles dramatiques sont d'autant plus commodes, que, pour en profiter, il n'est pas même nécessaire de savoir lire.

« C'est ici qu'on peut observer la révolution des mœurs, beaucoup plus complète et plus étonnante que

celle du gouvernement, qui n'en est que l'effet et la suite naturelle. Un amusement regardé jadis comme frivole, profane et dangereux; un amusement sévèrement défendu dans les écoles, et qui paraissait alors très propre à ruiner tous les fruits d'une sage institution, est maintenant la base de l'éducation à la mode. On se réunit au spectacle, comme on se rassemblait au sermon; les enfans, les jeunes gens des deux sexes vont aujourd'hui s'instruire où l'on croyait autrefois qu'ils ne pouvaient que se corrompre; et ces mêmes comédiens qu'un préjugé, peut-être injuste, éloignait de la société, en sont devenus les précepteurs et les prédicateurs.

« Des usages si différens tiennent à des systèmes diamétralement opposés: on regardait alors comme nuisible à l'ordre social, tout ce qui tend à enflammer l'imagination, à exalter les passions; on croyait que la volupté, le luxe et les plaisirs ne pouvaient qu'affaiblir les esprits, énerver les âmes: nous avons réformé tout cela; à la place de ces anciennes maximes, nous avons mis la morale de l'Opéra. Si, par un chemin de fleurs, nous pouvons atteindre au but où nos prédécesseurs n'arrivaient qu'à travers les ronces et les épines, si nous parvenons à résoudre le problème d'une nation florissante et tranquille, sans mœurs et sans principes, tant mieux pour nous; nous aurons en outre le plaisir de donner un démenti à la docte antiquité; nous pourrons traiter de radoteurs tous ces graves barbons qui prêchaient l'austérité, la frugalité; mais il n'est pas encore prouvé que notre philosophie riante soit la meilleure; c'est un essai que nous faisons, et il ne faut pas triompher avant la victoire. »

Ces réflexions, aussi piquantes que justes et sévères, seraient dignes de Montesquieu et de J. J. Rousseau : elles ont été dictées à Geoffroy par le génie observateur et pénétrant dont il était doué, quand la partialité ne l'aveuglait pas. Ce ne sont point là des lieux communs de déclamation d'un censeur chagrin ; ce ne sont point non plus de ces fades adulations comme on en prodigue tant à la génération actuelle. L'ère de la flagornerie populaire dure depuis trop long-tems. Les peuples ont leurs flatteurs, comme les rois ont les leurs, et qui sont tout aussi perfides et peut-être plus lâches encore. Écoutez ces brillans apologistes du tems présent : « Jamais les « mœurs n'ont été si bonnes ; nous sommes les plus hon-« nêtes gens du monde ; et, au contraire, les anciennes « mœurs étaient dépravées ; nos pères étaient tous des « scélérats. » Ils se prévalent arrogamment du témoignage de l'historien de Paris qui, en faisant le tableau moral du siècle qui a précédé le règne de saint Louis, dit :

« Il serait difficile de trouver dans les annales des nations un état social plus désordonné, des opinions plus fausses, des malheurs plus grands, plus soutenus, des crimes plus graves et des mœurs plus corrompues que chez les habitans de la Gaule pendant cette période. Les onzième et douzième siècles, qu'on a nommés *siècles de plomb*, seraient plus exactement caractérisés, si on les qualifiait de *siècles de ténèbres, de boue et de sang.* »

On croirait, d'après ce passage, que tous les hommes d'alors étaient des fripons et des assassins, et toutes les femmes des prostituées ; et qu'est-ce qui a donné lieu à cette grande accusation contre un siècle réputé barbare ? Les déprédations des seigneurs, les prévarica-

tions des magistrats, les excès des brigands féodaux, les débauches des moines et du clergé, la cupidité des gens du fisc, etc., etc.; du reste, pas un mot des mœurs des familles; on n'en parle que peu ou point dans cette Histoire de Paris où l'on impute à une nation les crimes de ceux qui l'opprimaient, ou les vices de la populace. Les faits rares et peu connus, rapportés par les chroniques du tems, y sont regardés comme très multipliés. La corruption de la minorité y est attribuée à la partie saine, et, parce que cette corruption était grossière, l'historien atrabilaire la regarde comme universelle!

Mais en effet, ces siècles appelés barbares pouvaient-ils avoir de la morale, puisque les spectacles et les beaux arts leur étaient inconnus? Personne alors ne savait danser, et on n'aurait pas trouvé un violon ni un piano dans toute l'Europe. A cette époque d'ignorance, les études étaient si peu avancées, que les jeunes gens, au sortir du collège, auraient été bien en peine de pouvoir faire une tragédie, dont les meilleurs morceaux mêmes n'auraient été que les dépouilles de Virgile, de Sénèque, de Lucain, de Térence et de Plaute. Ils n'eussent pu faire, comme aujourd'hui, des comédies sans avoir étudié les mœurs, la société et les hommes.

Oui, notre siècle est bien supérieur même à ceux de l'antiquité, attendu que nous avons beaucoup plus d'industrie manufacturière et commerçante que tous les siècles passés. Or, d'où vient l'industrie? de l'amour de l'argent. Qu'est-ce que l'amour de l'argent? c'est la marque d'une grande civilisation; mais plus on est civilisé, mieux on vaut; donc, nous sommes plus moraux que nos pères, car nous sommes bien plus industrieux

qu'eux : la conséquence est claire. Il est vrai que nous avons plus de mollesse, que nous avons moins de conduite dans la vie privée, moins de bonne foi; que nous aimons beaucoup plus le plaisir; mais nous ne sommes pas serfs comme eux. Au moins, si nous sommes esclaves de nos passions et de nos vices, nous ne sommes point attachés à la glèbe.

Ce qui dérange un peu cette philosophie, et gâte les éloges de nos optimistes, c'est que les crimes sont si fréquens par le tems qui court, qu'on n'y fait plus d'attention, et que personne ne songe à en recueillir la mémoire. C'était un grave évènement autrefois qu'un parricide, un inceste, un assassinat entre mari et femme; et on le mettait encore, il y a cent ans, dans les causes célèbres pour la rareté du fait. Un grand crime était le sujet des conversations de province pendant six mois au moins; les vieillards le contaient à leur postérité; les bonnes femmes le contaient toute leur vie à tout le monde. Aujourd'hui on en est beaucoup moins touché que des incendies, des ravages causés par la grêle, les débordemens des rivières, et des morsures de loups enragés. Nos cours d'assises ne désemparent, ni ne désemplissent; nous allons nous y amuser du scandale de certaines affaires; et on voit même des personnes qui poussent la compassion jusqu'à s'intéresser à un criminel, quand il est vêtu avec élégance. Du reste, nous nous soucions fort peu que les prisons regorgent de malfaiteurs entassés avec des joueurs, et des frénétiques coupables de ces délits uniques qui ne sont pas ceux des voleurs, mais qui ne sont pas moins fréquens.

A la vérité, c'est dans les maisons opulentes qu'il

faut aller observer les mœurs, et nous ne voyons pas que les propriétaires soient de très mauvais sujets, que les gens riches commettent beaucoup de crimes. C'est là la partie aimable du genre humain; c'en est la seule qui mérite attention. Toutes ces classes ont bonne table, beaux meubles, jouissent de tous les plaisirs et de toutes les commodités de la vie; un excellent ton règne dans leur société. Regardez partout; on construit des maisons agréables, rien ne manque à ceux qui ont beaucoup d'argent. Où est donc alors la corruption? Doit-on blâmer tant de gens qui ne sont ambitieux que parce qu'ils veulent vivre riches et tranquilles? Le premier besoin du siècle doit être de faire fortune, le second de jouir. On ne doit voir que du matériel dans la société et arriver le plus vite possible.

Avons-nous, malgré tout cela, résolu le problème de Geoffroy, et sommes-nous aujourd'hui une nation florissante et tranquille? Nous paraissons tels; mais il faut avouer aussi que nous ne sommes pas positivement, comme en 1802, *sans mœurs et sans principes*. A cette époque, les mœurs se ressentaient profondément de l'éruption du volcan révolutionnaire. Le désordre était partout; dans les fortunes comme dans les doctrines; dans les familles comme dans l'État : toutes les institutions avaient été renversées et détruites; on ne marchait que sur des ruines; la licence était au comble; l'anarchie présidait à l'éducation ; le scandale était public; toutes les notabilités civiles, religieuses et morales étaient anéanties; tout était à recréer.

Geoffroy eut donc raison dans les réflexions que nous rapportons. Il semble même que ses paroles fussent pro-

phétiques; nous triomphions en effet avant la victoire. Bientôt le despotisme, devenu fort par la corruption des mœurs, se substitua à tout, et, conduisant le vaisseau de l'État dans de nouveaux écueils, après lui en avoir fait éviter d'autres, nous amena les malheurs inouis que ces derniers tems ont vus s'accomplir, et ou la décadence des mœurs a eu plus de part qu'on ne pense.

A la vérité, depuis 1802 l'ordre social avait été reconstitué. Les autels relevés et la religion rétablie, l'enseignement confié à des mains habiles, et régularisé, les rangs rétablis autant que l'utilité sociale et l'esprit du siècle pouvaient le permettre, avaient fait disparaître les traces d'une révolution dévastatrice : mais l'esprit de la nation, égaré dans un autre sens, n'avait point profité de ces améliorations, et ce n'est enfin que lorsque l'on s'est éloigné tout à fait des principes de cette même révolution dont les avantages matériels seuls pouvaient lui survivre, que l'on a pu voir un état de choses qui présente les apparences de la tranquillité et de la prospérité; nous disons les apparences, parce que les vices n'éclatent plus autant au dehors, car le fond est peut-être plus corrompu. Mais nous ne voulons pas être ici des prophètes de malheur, et nous espérons que l'avenir ne sera plus troublé.

Quel que soit l'état moral où nous soyons parvenus, toujours est-il vrai que la *Petite École des Pères* est une pièce qui peint les mœurs du tems où elle fut jouée. Elle a, en outre, un mérite littéraire qui l'a empêchée de vieillir autant que d'autres pièces de mœurs.

« Il faut savoir gré aux auteurs, a dit Geoffroy, de

l'intention morale qu'ils mettent dans leurs petits drames; c'est ce qui établit une grande différence entre eux et les compositeurs de farces sans but et sans motif, qu'on peut appeler les bateleurs de l'art dramatique. Dans le *Pacha de Surêne,* ils ont attaqué l'excessive importance que l'on donne aux arts frivoles dans l'éducation des filles. Les *Deux Mères* sont une critique fine et agréable de la coupable négligence de certaines femmes, à qui l'amour des plaisirs fait oublier qu'elles sont mères. Nos deux jeunes moralistes, qui ne sont rien moins que pédans, prêchent aujourd'hui ces pères aussi lâches qu'insensés, qui abdiquent l'empire que leur a donné la nature, et se dégradent eux-mêmes jusqu'à devenir les camarades, les compagnons de débauche de leurs fils, sous prétexte qu'un père doit être l'ami de ses enfans. La maxime est bonne et vraie; mais un père devient le plus grand ennemi de son fils, quand il cesse d'être son mentor et son guide; ou, pour tout dire en un mot, quand il cesse d'être son père. Ce n'est pas en partageant ses plaisirs, c'est en les dirigeant qu'il se montre son véritable ami: j'oserais presque dire que la faiblesse, l'aveugle indulgence des pères est bien plus funeste à leurs enfans qu'un excès même de sévérité; et, ce que les pères d'aujourd'hui ne croiront pas, c'est que l'austérité, la dureté même, est plus propre à les faire aimer, qu'une molle condescendance, qui les expose au mépris, et ne produit jamais que des fils ingrats et dénaturés..

. . . .

« Le dénoûment est heureux, le dialogue est gai, plein d'esprit et de mots heureux; le fond est bon; il était

même susceptible d'être plus étendu; la morale de la pièce est en action et non pas en sentences; on y trouve de l'instruction, et point de sermons. »

Si nous ne suivions que notre penchant, nous prodiguerions les éloges à cette charmante pièce, que nous regardons comme une des meilleures petites comédies qui aient été faites depuis Molière. Non, ce grand homme ne l'eût point désavouée, et nous dirons plus: on y trouve tout à la fois le génie de son école et de celle de Beaumarchais; c'est à dire qu'elle réunit la vigueur, l'originalité du pinceau dans les caractères, et la vérité des traits, la vivacité des saillies dans le dialogue. Rondeur de comique, style spirituel, gaîté, finesse, tout s'y trouve.

Le caractère de Lormeuil est une conception heureuse, et représente à lui seul tout l'esprit de notre siècle; celui de Saint-Léger ne lui est pas inférieur; et cette singulière position du père et du fils, qui vivent sur le pied d'égalité, offre le résultat le plus frappant de ces doctrines d'une fausse philosophie qui n'a détruit les habitudes patriarchales, que pour jeter la confusion dans les mœurs. On a cru que l'égalité des âges pourrait s'établir comme l'égalité des droits; et l'on n'a pas vu que les nations les plus libres ont toujours fortifié particulièrement la puissance paternelle, et assuré la subordination dans les familles.

La fable de la pièce est évidemment calquée sur le conte de Marmontel, où l'on voit une mère donner une préférence exclusive à celui de ses fils qu'elle a gâté. Rien n'est plus commun, par malheur, que ces préférences insensées, non seulement des pères pour un de leurs fils

ou une de leurs filles, mais des beaux-pères pour un de leurs gendres, qui, souvent, n'est qu'un sot ou une âme basse.

Si nous voulions faire remarquer tout ce qu'il y a d'heureux et de piquant dans la *Petite École des Pères*, nous ne finirions pas : les bonnes saillies y sont si nombreuses, qu'on ne sait où choisir. Une des plus piquantes est sans doute celle de Cidalise lorsque après avoir raconté comme elle a été dépouillée par ses créanciers, elle s'écrie : « Ces coquins-là m'ont volé tout ce « qui leur appartenait. »

Rien n'est plus plaisant que cet endroit où Saint-Léger oppose aux reproches de son père les trois grandes maximes qu'il tient de lui, et qui composent tout son code de morale mondaine dénuée de base religieuse : « Il ne faut suivre d'autre guide que la con« science ; il ne faut jamais rien faire que de juste, et ne « point se laisser abattre par l'adversité. » Que de gens au monde croient que tous les devoirs sociaux sont renfermés dans de pareils apophthegmes !

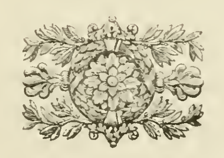
L'adresse avec laquelle l'aventurier Merville se tire d'affaire, après avoir reçu des complimens de sa prétendue générosité, est aussi à remarquer, lorsqu'il dit : « La méchanceté du siècle nous prête tant de mauvaises « actions dont nous sommes innocens ! Il faut bien qu'on « nous attribue aussi quelques bonnes œuvres que nous « n'avons point faites ! »

Nous trouverions quelques taches toutefois au milieu de tant de jolies choses. Lorsque le fils Saint-Léger fait le portrait de Cidalise, il s'exprime ainsi : « Elle a les « yeux les plus beaux, le boudoir le plus élégant, la

« main la plus blanche, le carlin le plus petit, le la-« quais le plus haut, et la voiture la plus basse. » Ce n'est pas là, comme l'a observé Geoffroy, le ton de la bonne comédie, c'est une prodigalité d'antithèses satiriques qui ne peuvent être pardonnées que dans une bouffonnerie ; mais cette tache si légère est l'unique de l'ouvrage, et, comme l'a dit encore Geoffroy : « Dans une « petite pièce en un acte, on juge avec moins de sévérité « cette coquetterie du dialogue, surtout dans la peinture « d'une coquette. »

Nous sommes surpris que cette pièce ne paraisse plus au théâtre, où elle mériterait d'être jouée aussi souvent que bien d'autres, même de Destouches, de Lesage, ou de Marivaux ; nous imaginons qu'on ne la verrait pas avec moins de plaisir, que *Crispin rival de son maître*, l'*Obstacle imprévu*, le *Legs*, et autres pièces de l'ancien théâtre qui n'ont pas, à beaucoup près, une aussi grande utilité morale.

P. LEPEINTRE.



UNE HEURE
DE MARIAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANTS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE-FEYDEAU, LE 20 MARS 1804.

PERSONNAGES.

M. DE MARCÉ, oncle de Germeuil.
GERMEUIL, mari d'Élise.
SAINT-ANGE, ami de Constance.
CONSTANCE, amie d'Élise.
ÉLISE, femme de Germeuil.

La scene se passe à la campagne, à quinze lieues de Paris, chez M. de Marcé.

UNE HEURE
DE MARIAGE.

Le théâtre représente un salon orné de tableaux de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, GERMEUIL, ÉLISE.

ÉLISE.

Comment ! personne !

CONSTANCE.

C'est singulier ! nous descendons de voiture, et nous ne voyons pas une âme !... Nous arrivons jusque dans ce salon, et il ne se présente pas même un domestique pour nous recevoir !

GERMEUIL.

En effet... cette solitude est d'un bien triste présage. Mon pauvre oncle était si mal ! tous ses gens sont sans doute occupés à lui rendre des soins.... Pardon... Je monte dans sa chambre, et je vous rejoins à l'instant, pour vous donner de ses nouvelles.

SCÈNE II.

CONSTANCE, ÉLISE.

CONSTANCE.

Ton mari croit son oncle bien mal; moi, je suis sûre qu'il jouit d'une excellente santé. Dans mon enfance, quand il venait à la maison, il était déja malade imaginaire. Il passe les trois quarts de sa vie à faire des testamens, et à suivre des ordonnances de médecin. Cela est au point qu'il a logé son notaire au premier et son docteur à l'entresol, afin de les avoir toujours sous sa main.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu! que cette maison est triste!

CONSTANCE.

Mais regarde donc ces grands tableaux : de quel siècle sont ces figures grotesques?

ÉLISE.

Ce sont probablement les aïeux de mon oncle.... de bons marchands, de bons cultivateurs. Prends bien garde, Constance, ne va pas plaisanter là-dessus; tu sais ce que mon mari nous a dit du caractère de M. de Marcé; c'est un homme qui respecte la vieillesse, qui prêche toujours la décence, les bonnes mœurs, la fidélité conjugale.

CONSTANCE.

Oui, je le sais : le cher homme tient aux vieilles

opinions... Allons, ma bonne amie, sois donc un peu plus gaie.

ÉLISE.

Eh! le puis-je? Tu connais ma situation; M. de Marcé ignore que je suis mariée secrètement avec son neveu. Il le presse tous les jours de t'épouser... C'est la condition qu'il met au don de sa fortune.

CONSTANCE.

Oh! il faudra bien qu'il change de sentiment : il veut m'enrichir parce que mon père était son meilleur ami. C'est à merveille! Je suis très reconnaissante du bien qu'il veut me faire : mais peut-il me forcer à le recevoir?

ÉLISE.

Oh! ma bonne Constance, je n'oublierai jamais ton généreux sacrifice.

CONSTANCE.

Va, ma chère Élise, le sacrifice n'a pas été bien pénible. Quand même le cœur de Germeuil n'eût pas été engagé ailleurs... je t'avoûrai que le mien...

ÉLISE.

Serait-il possible qu'une inclination?...

CONSTANCE.

Ah! mon Dieu! oui; je te l'avais caché jusqu'à ce jour... Il y a deux ans que je rencontrai chez ma tante un jeune homme charmant; sa gaîté, son enjoûment me le firent distinguer d'abord; tu sais que je suis un peu folle de mon naturel : nous nous amusions des ridicules des hommes, de la coquetterie

des femmes; enfin nous passions le temps le plus innocemment du monde: mais un beau jour, juge de ma surprise!...

COUPLETS.

Il m'en souvient, long-temps ce jour
Sera présent à ma pensée:
Il osa me parler d'amour;
D'abord je dus être offensée.
Ne paraissez jamais ici,
Lui dis-je alors d'un ton sévère:
Ma bouche, hélas! parlait ainsi,
Mes yeux disaient tout le contraire.

Eh bien! dit-il, si mon ardeur
Peut vous causer la moindre peine,
Sans murmurer, mon triste cœur
Saura bientôt briser sa chaîne:
Je n'aime plus dès aujourd'hui.
Mais il n'était pas bien sincère:
Sa bouche, hélas! parlait ainsi,
Ses yeux disaient tout le contraire.

Nos yeux peignaient si bien l'amour!
Nos faibles cœurs dirent de même.
Femmes, craignez le premier jour
Où votre amant dit: je vous aime;
Et pour répondre à ses aveux,
Si vous prenez le ton sévère,
Faites en sorte que vos yeux
Ne disent pas tout le contraire.

Eh bien! ma chère amie, malgré les aveux les

plus tendres, croirais-tu que quelque temps après il partit?

SCÈNE III.

CONSTANCE, GERMEUIL, ÉLISE.

ÉLISE.

Eh bien! mon ami?

CONSTANCE.

Quelle nouvelle?

GERMEUIL.

C'en est fait!

ÉLISE.

Ah! mon Dieu!

GERMEUIL.

Nous sommes perdus!

CONSTANCE.

Votre oncle est mort?

GERMEUIL.

Pas du tout. Il est parti pour la chasse dès quatre heures du matin; c'est ce que vient de me dire le jardinier.

ÉLISE.

Ah! tu me rassures. Que signifie donc cet air triste?

CONSTANCE.

Mon cher Germeuil, il y a dans tout ceci un mystère... En me faisant partir de Lyon avec votre femme, vous me promîtes de m'expliquer le motif de notre voyage, aussitôt que nous serions arrivés chez votre

oncle. Nous y voici, je vous somme de votre parole.

GERMEUIL.

Vous allez bien m'en vouloir, Constance?

CONSTANCE.

Eh! pourquoi? Ne suis-je pas votre amie?

GERMEUIL.

J'avoue que ma conduite doit vous paraître bien extraordinaire... Mais écoutez-moi, je vais vous mettre au fait... Vous savez que je suis sans fortune, et que mon oncle me menace de me déshériter si je ne vous épouse pas.

CONSTANCE.

Oui, je sais tout : Élise était secrètement votre femme, je ne pouvais pas être la vôtre..... Eh bien! qu'avez-vous de plus à m'apprendre?

GERMEUIL.

Le voici : il y a trois jours qu'un courrier dépêché par mon oncle m'apporta la lettre que je vais vous lire.

CONSTANCE.

Voyons.

GERMEUIL, lisant.

« Mon cher neveu, je sens approcher mes derniers « momens, et je vous écris de mon lit de douleur. Je « vous ordonne d'épouser Constance, et de me la « présenter avant que je ne quitte pour jamais cette « vie. Vous savez que son père, après m'avoir rendu « les plus grands services dans mon commerce, a « éprouvé des malheurs, et m'a chargé, à sa mort,

« de veiller à l'établissement de sa fille. Je vous at-« tends sous trois jours avec votre femme. Dans tous « les cas, faites-moi part de votre résolution, par le « retour de mon courrier... Mais songez bien que le « notaire est mandé, et que les termes de votre lettre « dicteront ceux de mon testament.

« Je suis, en attendant le plaisir de vous voir, « votre bon oncle, MARCÉ.

« *P. S.* Si par hasard j'étais mort, ne concevez « aucune inquiétude, j'ai songé à tout, et vous ne « serez pas mal reçu. »

CONSTANCE.

Quel original! Eh bien! que lui avez-vous répondu?

GERMEUIL.

Je lui ai répondu que je vous avais épousée hier.

CONSTANCE.

Moi?

ÉLISE.

Est-il possible!

GERMEUIL.

Et conformément à ses ordres, nous partirons aujourd'hui pour son château.

CONSTANCE.

En vérité, vous avez fait là un joli chef-d'œuvre!

GERMEUIL.

J'en conviens.

ÉLISE.

Oh! mon ami, quelle étourderie!

GERMEUIL.

Croyant mon oncle à l'agonie, je voulais vous présenter à lui comme ma femme.

CONSTANCE.

Au moins deviez-vous me mettre dans la confidence avant de partir.

GERMEUIL.

Faut-il vous l'avouer? Je craignais d'éprouver un refus.

CONSTANCE.

Mais quel rôle destinez-vous à votre femme?

GERMEUIL.

Celui d'une amie qui vous est tendrement attachée, et qui ne vous quitte jamais; c'est sous ce titre que je l'ai annoncée à mon oncle... Par ce moyen j'espérais.... ou plutôt je n'espérais rien.... Je suis le plus malheureux des hommes; et maintenant nous n'avons plus d'autre ressource que de remonter en voiture et de retourner à Lyon le plus tôt possible.

CONSTANCE.

Vous pouvez vous flatter d'avoir une bien mauvaise tête, M. Germeuil, et, en vérité, je rends grâce au ciel de ce que je ne suis pas réellement votre femme.

GERMEUIL.

Enfin! que voulez-vous donc que je fasse?

ÉLISE.

Il faut nous jeter aux pieds de M. de Marcé, et lui tout avouer.

CONSTANCE.

Autre imprudence. Quand vous irez embrasser ses genoux, et lui dire d'un ton lamentable : mon cher oncle, je vous ai trompé, je vous supplie..... je vous demande pardon... Qu'en résultera-t-il? C'est un homme brusque, colère, qui ne revient jamais de ses opinions, et vous devez tout craindre de son ressentiment.

GERMEUIL.

Mais...

CONSTANCE.

Laissez-moi donc finir. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre assez de sang froid pour prendre un parti sage.... Moi, je suis plus calme, je vois mieux les choses, et, si vous voulez me donner plein pouvoir, je me charge de la négociation.

GERMEUIL.

J'y consens de bon cœur.

ÉLISE.

Excellente amie!

CONSTANCE.

D'abord c'est un point convenu, je suis votre femme par *interim*; votre oncle est un bon campagnard sans façon; je commence par lui déplaire.

GERMEUIL.

Cela sera bien difficile.

CONSTANCE.

Pas du tout. Je vais paraître étourdie, coquette, évaporée... Ne vous embarrassez pas de mon person-

nage, j'y mettrai du naturel. Quant à toi, ma bonne amie, charge-toi du rôle contraire; fais ta cour à M. de Marcé, et, quand il sera bien en colère contre moi, peut-être pourrons-nous risquer un aveu.

GERMEUIL.

Vous êtes charmante!

CONSTANCE.

Ah! çà, mon cher époux, j'espère que vous aurez des égards pour votre femme; Élise, pas de jalousie: songez bien, Germeuil, que vous n'avez que le titre de mari... Ne soyez pas bourru, grondeur, mais ne vous montrez pas trop empressé, trop galant; car on pourrait bien deviner que je ne suis pas votre femme.

ÉLISE.

Prenons bien garde de nous trahir.

TRIO.

GERMEUIL, ÉLISE, CONSTANCE.

Mes chers amis, n'oublions rien,
Occupons-nous de notre ouvrage;
Et que chacun remplisse bien
Pour aujourd'hui son personnage.

CONSTANCE.

Dans ce château je me déplais,
Et les jardins et les bosquets,
Tout me fatigue à la campagne;
Loin de la ville je me meurs,
J'ai des caprices, des vapeurs.

ÉLISE.

Dans ce château moi je me plais,

Et les jardins et les bosquets,
Tout est charmant à la campagne.

GERMEUIL.

Fort bien! l'une aime la campagne,
Et pour l'autre elle est sans attraits.
Moi d'un nouvel époux je montre la tendresse,
Et toujours près de vous, oui toujours je m'empresse.
Si je demande un baiser,
Gardez-vous de le refuser.

ÉLISE, à Germeuil.

N'oubliez pas, je vous en prie,
Que vous jouez la comédie.

GERMEUIL.

Ne faut-il pas que chacun prenne bien
Le ton, l'esprit du personnage...

TOUS.

Mes chers amis, n'oublions rien,
Occupons-nous de notre ouvrage,
Et que chacun remplisse bien
Pour aujourd'hui son personnage.

CONSTANCE.

Rien, en ces lieux, n'est de mon goût.

ÉLISE.

Tout, en ces lieux, est de mon goût.

CONSTANCE.

Dans mon humeur je blâme tout.

ÉLISE.

De mon côté j'approuve tout.

CONSTANCE.

Je suis coquette.

ÉLISE.

Et moi discrète.

CONSTANCE.

Insupportable.

ÉLISE.

Moi très aimable.

CONSTANCE.

Aux champs la tristesse me suit.

ÉLISE.

Moi, tout m'enchante et me ravit.

GERMEUIL.

Fort bien, dans ce projet tout me ravit.
Ah! quel bonheur s'il réussit!

(On entend des coups de fouet.)

Mon oncle arrive de la chasse, passez dans cet appartement; pendant ce temps-là, moi je vais le préparer à vous recevoir.

CONSTANCE.

Du courage, et tout ira bien.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

GERMEUIL, MARCÉ.

MARCÉ.

Où sont-ils?... où sont-ils, ces chers enfans?

GERMEUIL, courant dans ses bras.

Mon cher oncle.

MARCÉ.

Bon jour, Germeuil; eh bien! où donc est ta femme?

GERMEUIL.

Mon oncle, elle est à réparer le désordre de sa toilette. Nous ne faisons que descendre de voiture, et elle ne veut pas se présenter...

MARCÉ.

Comment! comment! des cérémonies?... Oh! je vois bien qu'on ne me connaît pas. Est-ce qu'elle se croit encore à la ville?... Je déteste les façons, je veux qu'on soit sans gêne, qu'on marche rondement.

GERMEUIL.

Élise, l'amie dont je vous ai parlé dans ma lettre, est aussi venue.

MARCÉ.

Tant mieux, tant mieux; vos amis sont les miens, et ils seront toujours bien reçus: d'ailleurs, je connais les parens de cette jeune personne; ce sont de braves gens que j'estime. Moi, de mon côté, je vous amène le nouveau propriétaire du château voisin; nous nous sommes rencontrés à la chasse, tu seras bien aise de faire sa connaissance. Il n'a que vingt-cinq ans; mais c'est un sage, un philosophe: oh! c'est un garçon charmant! Il est d'une colère affreuse contre les hommes, et surtout contre les femmes... Les belles choses qu'il m'a dites! Tout en chassant,

tout en moralisant, nous avons fait plus de dix lieues.

GERMEUIL.

Ainsi, mon oncle, vous vous portez...

MARCÉ.

Ah! mal, mal, mal... Je sens que je m'en vais.... tout doucement, mon cher neveu: je suis d'une faiblesse, j'ai le corps si fatigué...

GERMEUIL.

Après avoir fait dix lieues, cela n'est pas étonnant.

MARCÉ.

Oh! non, non, ces dix lieues-là n'y font rien, je peux les faire aisément; c'est une suite de ma mauvaise santé.

GERMEUIL.

Je le vois, vous n'avez plus d'appétit.

MARCÉ.

Pardonnez-moi. Ce n'est pas l'appétit qui me manque: je mange bien, je bois bien, je dors bien; mais du reste je me porte fort mal... Au surplus, je rends grâce à ma dernière maladie, car sans elle tu ne serais peut-être pas encore marié.

GERMEUIL.

Mais... mon oncle...

MARCÉ.

Ah! libertin, la vie de garçon est si agréable!

GERMEUIL.

Eh bien! je vous jure que depuis long-temps je ne la fais plus.

MARCÉ.

Non. Tu as toujours aimé le beau monde, toi; tu donnes dans les colifichets; je veux profiter de ce voyage pour te convertir, et c'est à mon nouvel ami que j'en abandonne le soin. Ah! si tu l'entendais raisonner sur le néant des grandeurs humaines, sur l'instabilité... Mais, parbleu! le voici lui-même fort à propos, car je ne me rappelle pas bien tous ces grands diables de termes.

SCÈNE V.

SAINT-ANGE, MARCÉ, GERMEUIL.

SAINT-ANGE.

Je n'ai jamais pu rejoindre ce maudit lièvre; il m'a fait faire un chemin...

MARCÉ.

Ah! vous voilà, cher ami... J'ai l'honneur de vous présenter mon neveu.

GERMEUIL.

Que vois-je? Eh! je ne me trompe pas, c'est Saint-Ange.

SAINT-ANGE.

Comment! c'est toi, Germeuil?

MARCÉ.

Vous vous connaissez donc?

SAINT-ANGE.

Beaucoup. Nous étions officiers dans le même régiment.

MARCÉ.

Ah ! parbleu ! je suis enchanté de cette rencontre.

GERMEUIL.

Mon oncle, est-ce que ce serait là par hasard le philosophe dont vous me parliez tout à l'heure ?

MARCÉ.

Lui-même.

GERMEUIL.

Lui ! mais c'était le plus mauvais sujet du régiment.

SAINT-ANGE.

Eh bien ! vous voyez, monsieur, vous voyez ; avais-je tort de me récrier contre l'injustice des hommes ? C'est cependant un ancien ami qui me traite de mauvais sujet pour quelques petites erreurs de jeunesse que j'expie tous les jours.

GERMEUIL.

Es-tu fou ?... Comment ! toi ! l'homme le plus léger, le plus indiscret...

MARCÉ.

Allons, paix ! monsieur, paix ! respectez la vertu, entendez-vous ?

GERMEUIL.

Depuis huit mois que je ne t'ai vu, tu es donc bien changé ?

SAINT-ANGE.

Ah ! mon ami, j'ai vécu un siècle depuis ce temps-là... J'ai eu tant, tant de chagrins.... et puis ce sont les peines du cœur. Ah ! les peines du cœur m'ont tué.

MARCÉ.

Ce pauvre garçon !

SAINT-ANGE.

A propos des peines du cœur, es-tu toujours jaloux ?

MARCÉ.

Taisez-vous donc, il est marié.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Tu es marié !... Ah ! mon ami, que je te plains, et que je plains ta femme surtout !

MARCÉ.

Comment, monsieur ! est-ce que le mariage ?...

SAINT-ANGE.

Le mariage !... Ah ! c'est une belle chose que le mariage : nous autres moralistes nous le considérons comme la base fondamentale... Ce n'est pas ma faute à moi, si je ne me suis pas marié. Figurez-vous, monsieur, qu'après avoir été trahi par toutes les femmes, j'ai enfin le bonheur d'en trouver une qui m'aime, ou du moins qui avait l'air de m'aimer ; mais voyez la fatalité ! elle avait un père.

GERMEUIL.

Ah ! ciel !

SAINT-ANGE.

Ce père l'avait promise à un autre, et, contre le gré de toute la famille, je suis éconduit poliment ; mais n'importe, je ne me rebute pas. J'obtiens un rendez-vous de ma chère maîtresse, j'escalade un mur, j'arrive dans un bosquet, je la trouve, et là,

sous la voûte céleste, au milieu de la nuit, nous nous jurons un éternel amour. Le lendemain je reçus l'ordre de m'embarquer à Toulon; je parcours l'Italie, l'Espagne; partout je ne trouve que corruption, perversité, et mes voyages m'ôtent le peu d'illusions qui me restaient encore. J'avais écrit cent fois à la souveraine de mes pensées; pas un mot de réponse : à mon retour je vole à sa demeure. J'apprends que son père est mort, que depuis ce temps un jeune homme venait souvent la voir, et qu'un beau jour ils ont disparu. C'est alors que, maudissant les femmes, je me suis réfugié dans ce vallon, où je m'amuse à écrire mes aventures pour l'instruction de la postérité, et où le hasard m'a fait rencontrer un sage dans la société duquel j'espère m'élever à cette hauteur de principes, à cette morale sublime, seuls charmes de l'existence et dons précieux de la philosophie.

MARCÉ.

Monsieur, certainement je..... je suis votre très humble serviteur.

GERMEUIL, à part.

Il est fou. (Haut.) Comment! tu n'as pas pris plus d'informations sur le compte de ta maîtresse?.... Il fallait faire des recherches.

SAINT-ANGE.

A quoi bon?... Je m'attendais à la trouver infidèle... J'aime encore mieux conserver un doute favorable que d'acquérir une conviction désespérante; d'ailleurs, je vous l'avoûrai, je crois au fatalisme, moi, et

il est dans ma destinée d'être trompé par toutes les femmes.

MARCÉ.

Il est sûr que la jeunesse actuelle est bien dégénérée.

SAINT-ANGE.

Ah ! ne m'en parlez pas ! Nos jeunes gens ont un ton... des manières... Il n'y a plus de mœurs, monsieur, plus de mœurs : c'est épouvantable !

MARCÉ.

Je suis enchanté de vous entendre parler ainsi. Voyez-vous, je suis de la vieille roche... je pense absolument comme vous, excepté sur le chapitre des femmes pourtant... parce que les femmes ont un certain je ne sais quoi..... qui fait que je..... Enfin vous m'entendez.

SAINT-ANGE.

Les villageoises... Ah! je suis bien de votre avis; voilà les femmes que j'aime : c'est là qu'on trouve la sagesse, la vertu, la fraîcheur...

MARCÉ.

C'est ça, c'est ça... la vertu et la fraîcheur... Mais ma nièce ne vient pas, et je brûle de l'embrasser..... Je compte sur elle pour vous réconcilier avec son sexe; ainsi, mes amis, je vous laisse renouveler connaissance, et je vous rejoindrai bientôt. (A part, en sortant.) Il est charmant, ce jeune homme.... Quelle sagesse! quelle profondeur!... En vérité, c'est un prodige!.... c'est un prodige!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-ANGE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Maintenant, si cela est possible, regarde-moi sans rire.

SAINT-ANGE.

Non, je ne plaisante point.

GERMEUIL.

Allons, est-ce encore un nouveau genre de folie que tu as adopté?

SAINT-ANGE.

Je parle sérieusement : j'ai dit au monde un éternel adieu... je me suis relégué dans un ermitage.

GERMEUIL.

Dans un ermitage!

SAINT-ANGE.

Il faut que tu viennes le voir... Il est fort modeste, mais assez agréable : il y a un parc d'une centaine d'arpens, d'assez belles eaux, une orangerie, un jardin anglais. Ne t'attends pas à des plaisirs bruyans, à un grand monde; je ne reçois société que trois fois par semaine. Nous faisons de la musique, nous jouons la comédie, nous chassons; du reste, point de choses inutiles, point de luxe, je me contente du strict nécessaire.

GERMEUIL.

Parbleu! voilà un nécessaire qui est très fort de mon goût; je ne puis trop admirer l'effort prodigieux que tu as fait pour renoncer aux vanités de ce bas monde... Tu as sans doute une belle bibliothèque?

SAINT-ANGE.

Non, mon ami, je n'ai pas de livres, je me suis défait de ceux qui étaient dans le château; c'étaient des romans, des ouvrages inutiles, immoraux.

GERMEUIL.

Et tu les as changés?...

SAINT-ANGE.

Contre une partie de vin de Champagne délicieux.

GERMEUIL.

En vérité, le troc est nouveau.

SAINT-ANGE.

Que veux-tu, mon ami? J'ai des principes: le bon vin ne fait jamais de mal, et on ne peut pas en dire autant de tous les livres. Je veux te communiquer mes Mémoires. C'est un excellent ouvrage; je vais les faire imprimer. Ah! mon ami, quel sujet de réflexions pour la jeunesse! j'y ai semé de la sensibilité.

GERMEUIL.

Je te conseille d'y mettre ton nom; car, à coup sûr, on ne t'en croirait pas l'auteur.

SAINT-ANGE.

Il y a surtout un certain chapitre intitulé *de la*

Fidélité des Femmes! c'est le plus court de l'ouvrage, mais c'est le mieux pensé.

GERMEUIL.

Comment! toi, jadis le preux chevalier du beau sexe?

SAINT-ANGE.

Mon ami, ne m'en parle plus, je t'en conjure.

DUO.

GERMEUIL.

Ah! conviens, en dépit de ta mauvaise humeur,
Qu'une femme jolie est un être enchanteur.

SAINT-ANGE.

Oui, l'on peut rencontrer plus d'une femme belle;
Mais la fidélité, mon cher, existe-t-elle?
Toi, que je cherche vainement,
Femme sensible, cœur fidèle,
Entends mes vœux, ma voix t'appelle.
Où te trouver, être charmant?

GERMEUIL.

Aux femmes consacrer sa vie,
Et les aimer avec ardeur,
C'est la bonne philosophie;
Elle seule mène au bonheur.

SAINT-ANGE.

Elles ont fait tout mon malheur.

GERMEUIL.

Elles ont fait tout mon bonheur.

SAINT-ANGE.

Toi, que je cherche vainement,
Femme sensible, cœur fidèle!
Où te trouver, être charmant?
 Entends ma voix qui t'appelle.

GERMEUIL.

On ne cherche point vainement
Femme sensible autant que belle;
On peut trouver assurément,
On peut trouver un cœur fidèle.

SAINT-ANGE.

J'aime mieux voir de mon hameau
Les filles fraîches et jolies,
Au son aigu d'un chalumeau,
Danser et faire des folies.

GERMEUIL, avec affectation.

J'aime aussi voir de mon hameau, etc.

SAINT-ANGE.

Un ruban, ou bien un bouquet,
Du village c'est la parure;
Les cœurs, sans art et sans apprêt,
Sont simples comme la nature.
Non, rien n'est plus intéressant,
 Mon ami, c'est charmant.

SCÈNE VII.

SAINT-ANGE, GERMEUIL, ÉLISE.

SAINT-ANGE.

Ah! mon ami, la jolie femme que voilà!... Est-ce la tienne?

GERMEUIL.

Si c'est la mienne?..... Non,..... c'est une de ses amies.

SAINT-ANGE.

Sais-tu qu'elle est bien?... Présente-moi... présente-moi donc.

GERMEUIL.

Ma... Mademoiselle.

SAINT-ANGE.

C'est une demoiselle?... tant mieux.

GERMEUIL.

J'ai l'honneur de vous présenter M. de Saint-Ange, un philosophe qui se fait gloire de détester toutes les femmes.

SAINT-ANGE.

Ah! quelle horreur!... Ne le croyez pas, mademoiselle; moi, détester les femmes!..... Je n'ai jamais prononcé un pareil blasphème.

ÉLISE.

En voyant monsieur, on croirait difficilement qu'il pût avoir à s'en plaindre.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Diable! elle a de l'esprit.

GERMEUIL, bas à Élise.

Il faut s'en méfier, c'est un fou.... un indiscret.

SAINT-ANGE.

Croyez que lorsqu'on est aussi belle, aussi intéressante....

GERMEUIL, à part.

Comme il prend feu! (A Élise.) S'il se doutait de notre secret, nous serions perdus.

SAINT-ANGE.

Qu'est-ce qu'il vous dit là, mademoiselle? Je gage qu'il cherche encore à me calomnier.

ÉLISE.

Monsieur...

GERMEUIL, à Élise.

Prends bien garde.

SAINT-ANGE, à Germeuil.

Mon ami, quelle figure enchanteresse! quelle aimable pudeur!

GERMEUIL.

Oui, oui... elle n'est pas mal. (A part.) Oh! heureusement voici mon oncle.

SCÈNE VIII.

SAINT-ANGE, MARCÉ, CONSTANCE, GERMEUIL, ÉLISE.

MARCÉ.

Venez, ma petite nièce, venez mettre à la raison un jeune téméraire qui a l'audace d'insulter au beau sexe.

CONSTANCE.

Très certainement, mon cher oncle, il a tort, et je veux lui prouver....

MARCÉ.

Tenez, le voici lui-même.

SAINT-ANGE, à part.

Constance!

CONSTANCE.

Ciel!

QUINQUE.

SAINT-ANGE.

Quoi! mon ami, c'est là ta femme?

CONSTANCE.

Quel trouble s'élève en mon âme!

GERMEUIL.

Eh! oui, sans doute, c'est ma femme.

ÉLISE ET MARCÉ.

Eh! oui, sans doute, c'est sa femme.

SAINT-ANGE.

Ah! que mon cœur est agité!
La perfide ose ici paraître,
Et dans ce jour me fait connaître
Son abandon, sa fausseté.

CONSTANCE.

Ah! que mon cœur est agité!
En le voyant ici paraître!
Il va me mal juger peut-être,
Et m'accuser de fausseté.

GERMEUIL ET ÉLISE.

Ah! que mon cœur est agité!
Elle se trouble, hélas! peut-être;
Va-t-elle ici faire connaître,
Pour mon malheur, la vérité?

MARCÉ.

Mes chers amis, en vérité,
C'est pour mon cœur un jour de fête;
Qu'à rire ici chacun s'apprête,
Livrons-nous tous à la gaîté.
(A Saint-Ange.)
Comment trouvez-vous ma Constance?
N'est-il pas vrai qu'elle est fort bien?
Eh bien! vous ne répondez rien?

SAINT-ANGE, avec colère.

Elle est charmante; ah! Dieu! quelle souffrance.

MARCÉ.

Faites-lui donc un compliment.
Allons, soyez un peu galant.

SAINT-ANGE.

(A part.)
Madame, en vérité, je suis ravi. J'enrage.

MARCÉ, ÉLISE, GERMEUIL.

Fort bien, fort bien, courage!

MARCÉ.

Le voilà déjà tout changé.

SAINT-ANGE, *a part.*

Oh! la plus coupable des femmes!

MARCÉ.

Hein!... La plus aimable des femmes!

GERMEUIL, ÉLISE.

Et Constance l'a corrigé
De sa haine contre les dames.

SAINT-ANGE.

Moi! je les hais
Plus que jamais.

ÉLISE, GERMEUIL, MARCÉ.

Je crois vraiment qu'il déraisonne?

CONSTANCE.

Hélas! hélas! il me soupçonne.

MARCÉ.

Ce n'est pas bien en vérité,
Pardon, je vous l'ai dit, mesdames,
Il n'aime pas du tout les femmes;
Et c'est un ours, en vérité.

ÉLISE, GERMEUIL.

Ah! que son cœur est agité;
Mais quel courroux soudain l'enflamme?
Que parle-t-il de fausseté?
Qui peut ici troubler son âme?

SAINT-ANGE.

Ah! que mon cœur est agité.

Trahir ainsi, trahir sa flamme!
Son abandon, sa fausseté,
Et sa présence, et sa beauté,
Tout vient ici troubler mon âme.

CONSTANCE.

Ah! que mon cœur est agité!
Il doit, hélas! être irrité,
Et m'accuser de fausseté.
Tout vient ici troubler mon âme.

MARCÉ.

Je parie, ma nièce, que vous ne devinez pas le motif de sa grande colère; c'est à mourir de rire : il s'était pris d'un fol amour pour une petite coquette, et parce qu'il a des soupçons...

SAINT-ANGE.

Des soupçons!..... Dites donc des preuves irrécusables.

CONSTANCE.

Peut-être vous trompez-vous; souvent l'apparence...

SAINT-ANGE, à part.

Voilà le comble de la perfidie.

MARCÉ.

Vous avez reçu de ses nouvelles?

SAINT-ANGE.

Oui, et des plus récentes encore

MARCÉ.

Elle vous est infidèle? eh bien! morbleu! il ne faut pas se désoler pour ça; oubliez-la, et aimez-en une autre. Voilà comme je me vengerais à votre âge.

CONSTANCE.

Ah! mon oncle, quel conseil donnez-vous à monsieur!

SAINT-ANGE, avec dépit.

Il est excellent, madame, et j'en profiterai.

MARCÉ.

A merveille; et vous, ma nièce, comment vous trouvez-vous du mariage, hein? Ah! dame, c'est drôle, n'est-ce pas, un lendemain de noce? J'espère qu'avant un an je serai grand oncle; écoutez donc, M. Germeuil, je m'en prendrai à vous au moins.

CONSTANCE.

Mon oncle...

MARCÉ.

Elle rougit cette pauvre petite... tant mieux... tant mieux... C'est une bonne habitude, ma chère nièce, ne la perdez pas. (A Germeuil.) Que tu es heureux, fripon!

SAINT-ANGE.

Le joli rôle que je joue là.

MARCÉ.

J'aime à voir des jeunes mariés, moi... ça me ragaillardit.... Écoutez, mes amis: je vous ai fait préparer une chaumière dans le fond du parc, elle est isolée de tous les autres corps de logis..... et n'est composée que d'une seule pièce..... Ce sera là votre appartement.

ÉLISE, à Germeuil.

Ah! mon Dieu, entends-tu?

CONSTANCE.

Mon oncle, je n'aime point à me séparer de mon amie.

MARCÉ.

Oh! je n'entends pas raison là-dessus. Voici la chambre de mademoiselle... vous aurez tout le temps de la voir pendant le jour.

CONSTANCE.

Mon oncle, c'est que...

MARCÉ.

Il faut que de nouveaux époux soient entièrement libres, n'est-il pas vrai, monsieur de Saint-Ange?

SAINT-ANGE.

Oui, oui, monsieur.

MARCÉ.

Mais vous regardez ma nièce d'un œil terrible..... on croirait vraiment que vous lui en voulez.

CONSTANCE.

Monsieur n'a aucun motif...

SAINT-ANGE, *avec dépit.*

Non, madame, non; je n'en ai aucun; je vous ai au contraire beaucoup d'obligation.

MARCÉ.

Allons, voilà qu'il commence à s'adoucir. Je veux vous voir avant peu les meilleurs amis du monde. A propos, vous n'avez pas vu mon parc, mes plantations, mes prairies artificielles..... venez, ma petite nièce, nous irons, par la même occasion, à la chaumière dont je vous ai parlé..... C'est un petit temple

que j'ai pris soin d'élever à l'hymen, et j'espère bien... Vous ne venez pas, monsieur de Saint-Ange?

SAINT-ANGE.

Pardon, dans un instant j'irai vous rejoindre.

CONSTANCE, à part.

Si je pouvais le détromper!

MARCÉ.

Mademoiselle, voici votre appartement, si vous voulez en prendre connaissance... Ne vous gênez pas surtout. (A Saint-Ange.) Eh bien! venez donc, M. de Saint-Ange.

SAINT-ANGE.

Je vous suis.

MARCÉ.

Laissons-le, ma nièce, laissons-le; il ne se plaît que loin du monde, et il ne faut pas troubler sa solitude.

(Il s'en va avec Élise et Constance.)

SCÈNE IX.

SAINT-ANGE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Eh bien! qu'as-tu donc, mon cher Saint-Ange, tu parais consterné?

SAINT-ANGE, lui serrant la main.

Adieu, mon ami, adieu.

GERMEUIL.

Qu'est-ce que tu fais là? Nous voilà seuls mainte-

nant, personne ne peut nous entendre..... Allons, laisse le ton pathétique.

SAINT-ANGE.

Encore une fois, adieu.

GERMEUIL.

Comment, adieu! Est-ce que tu nous quittes?

SAINT-ANGE.

A l'instant même.

GERMEUIL.

Et pourquoi ce départ si brusque?

SAINT-ANGE.

Je dois t'en cacher les raisons... Qu'il te suffise de savoir qu'il est des sacrifices que l'on doit faire à l'amitié.

GERMEUIL.

Allons, parle..... Je veux absolument que tu me dises...

SAINT-ANGE, *prenant un ton solennel.*

Tu l'exiges... mon ami... Eh bien! il faut te satisfaire.

GERMEUIL.

Tu me fais trembler!

SAINT-ANGE.

Apprends donc que la perfide que j'ai tant aimée... qui m'a trahi...

GERMEUIL.

Eh bien! cette perfide?

SAINT-ANGE.

Est ta femme.

GERMEUIL.

Ma femme? (A part.) Parbleu! la méprise n'est pas mauvaise.

SAINT-ANGE.

Oui, ta propre femme : tu m'avoûras que c'est bien le cas de devenir misantrope... Il y va de ta tranquillité; ainsi adieu, pour la dernière fois, adieu...

GERMEUIL.

Quoi! mon ami, ce n'est que cela? Reste, reste, te dis-je, ça ne me fera pas la moindre peine.

SAINT-ANGE.

Comment! toi, autrefois si jaloux...

GERMEUIL.

Oui, jaloux de ma maîtresse; mais de ma femme, ah!

SAINT-ANGE.

Plaisantes-tu?

GERMEUIL.

Non, ne te gêne pas, te dis-je; me prends-tu pour un mari ridicule? Reste, mon ami, reste, je t'en supplie.

SAINT-ANGE, avec dépit.

Oui, je resterai, je resterai; mais c'est pour lui prouver qu'elle m'est tout à fait indifférente... Si je partais, elle pourrait croire que ce serait par dépit, par désespoir... Oh! non, non... Je veux lui prouver... (A Germeuil.) Mon ami, c'est arrêté, je reste, je reste, je suivrai le conseil de ton oncle... Ah! quelle idée sublime! Mon ami, je ne l'aime plus... la charmante Élise l'a tout à fait bannie de mon souvenir.

GERMEUIL.

Ah! ah!

SAINT-ANGE.

J'en suis amoureux!

GERMEUIL.

D'Élise?

SAINT-ANGE.

Amoureux à en perdre la tête..... je l'adore..... je l'idolâtre.....

GERMEUIL.

Quoi! si promptement?

SAINT-ANGE.

Que veux-tu? c'est un coup de sympathie. Ah! çà, je compte sur toi pour me seconder auprès d'elle.

GERMEUIL.

Sur moi?

SAINT-ANGE.

Tu parais avoir sa confiance; parle-lui de ma fortune, de ma naissance, de mon caractère..... Vante-moi... Dis que je suis tendre, fidèle, discret...

GERMEUIL.

Non... je ne dirai pas cela, je suis trop véridique... D'ailleurs tu es mon ami, Saint-Ange, et je ne souffrirai pas que tu formes une pareille inclination.

SAINT-ANGE.

Eh! pourquoi donc?

GERMEUIL.

D'abord Élise n'est pas riche.

SAINT-ANGE.

Tant mieux... Je le suis, moi; j'enrichirai celle que j'aime... Connais-tu une jouissance plus douce?

GERMEUIL.

Et puis elle n'est pas ce qui s'appelle jolie...

SAINT-ANGE.

Ah! mon ami, ne dis donc pas cela, tu fais tort à ton goût... elle est aussi bien que ta femme, pour le moins..... Elle a une physionomie! un teint! des yeux!... ah! quels yeux!...

GERMEUIL.

Je ne dis pas qu'elle soit mal, mais c'est son caractère.

SAINT-ANGE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Elle est coquette.

SAINT-ANGE.

Quelle femme ne l'est pas?

GERMEUIL.

Capricieuse.

SAINT-ANGE.

Elle est capricieuse?..... Ah! mon ami, tu me décides... J'adore une femme capricieuse, elle est tour à tour légère, vive, indolente, étourdie, raisonnable..... On trouve en elle les qualités de dix autres femmes, et au sein même de la fidélité, on peut jouir des charmes de l'inconstance... Elle est capri-

cieuse!..... ah! mon cher Germeuil, c'est un trésor pour un amant!

GERMEUIL.

Tu n'aimes que les villageoises, et Élise est de Paris.

SAINT-ANGE.

Un instant! il n'est pas de règle sans exception; d'ailleurs, je gage qu'elle a long-temps habité la campagne... Il y a dans tous ses traits une candeur, une naïveté qui sentent le village.

GERMEUIL, à part.

Oh! le bourreau!... (Haut.) Allons, définitivement elle ne saurait te convenir, et je ne souffrirai pas...

SAINT-ANGE.

Ah! doucement, M. Germeuil; songez que vous m'avez déjà enlevé une maîtresse, et que cette fois-ci..... En vérité, je t'admire, tu n'es pas jaloux de ta femme, et tu prends feu quand il s'agit d'une autre.

GERMEUIL, à part.

Mais je suis bien bon de m'alarmer de la sorte; ne connais-je pas ma femme!... (Haut.) Mon ami, fais ce que tu voudras; mais je t'assure que tu prendras une peine inutile; Élise est d'une froideur, d'une indifférence; elle ne pourra pas te souffrir, elle n'aime que les gens raisonnables : adieu, mon cher Saint-Ange, adieu.

(Il s'en va.)

SCÈNE X.

SAINT-ANGE.

Ah! Élise ne pourra me souffrir! nous verrons..... nous verrons, M. Germeuil. Vous me défendez de l'aimer, c'est une raison de plus pour m'y déterminer. Je ris déjà de la colère de Constance..... quand elle verra que je prends mon parti si gaîment... Au reste, elle l'a voulu, je n'ai pas le moindre reproche à me faire, à quoi bon m'affliger?

AIR.

O vous! qui sans espoir pleurez une infidèle,
Amans infortunés, prenez-moi pour modèle.
Point de courroux, point de dépit,
Que ma méthode soit la vôtre;
Si ma maîtresse me trahit,
Le lendemain j'en trouve une autre.
Irai-je en chevalier gaulois,
La lance au poing, courir les champs, courir les bois?
Nouveau Roland, frappant et d'estoc et de taille,
Aux arbres des forêts livrerai-je bataille?
Irai-je en galant troubadour
Soupirer la tendre romance,
Et vrai martyr de ma constance,
Sous un arbre mourir d'amour?
Vraiment je n'en ai point l'envie;
Ah! non, non, c'est une folie.

Point de courroux, etc.

Ah! voilà la charmante Élise; allons, je l'aime, c'est une chose décidée: voilà le moment de lui faire ma déclaration.

SCÈNE XI.

SAINT-ANGE, ÉLISE.

ÉLISE.

Pardon, monsieur, je croyais que Germeuil...

SAINT-ANGE.

Il vient de sortir, mademoiselle; mais restez, de grâce...

ÉLISE.

Je crains...

SAINT-ANGE.

Vous craignez de vous trouver avec moi?

ÉLISE.

Monsieur, vous aimez à être seul.

SAINT-ANGE.

Oui, j'en conviens, j'aime la solitude, mais elle a mille fois plus de charmes pour moi quand vous l'embellissez.

ÉLISE.

Comment donc, monsieur? mais je crois que vous devenez galant?

SAINT-ANGE.

Cela vous étonne?...

ÉLISE.

N'avez-vous pas juré une haine éternelle à mon sexe?

SAINT-ANGE.

Ayez donc meilleure opinion de moi... Oui, je hais les femmes frivoles, infidèles; mais j'apprécie, j'idolâtre la vertu modeste, l'ingénuité touchante; et en vous voyant paraître...

ÉLISE.

En vérité, monsieur, quand vous me feriez la cour...

SAINT-ANGE.

Quel dommage que ces traits enchanteurs cachent une âme froide et indifférente!

ÉLISE.

Eh! mais, monsieur, qui vous a dit cela?

SAINT-ANGE.

Ah! je le sais.

ÉLISE.

Je vous assure que vous êtes mal informé.

SAINT-ANGE.

Quoi! il se pourrait?... vous seriez susceptible d'un tendre attachement?

ÉLISE.

Sans doute.

SAINT-ANGE.

D'un amour sans bornes?

ÉLISE.

Eh! pourquoi donc pas, monsieur?

SAINT-ANGE.

Votre cœur ne serait point insensible?

ÉLISE.

Hélas! je ne l'éprouve que trop en ces lieux.

SAINT-ANGE, à part.

Elle se trouble, elle soupire, c'en est fait, je ne puis plus me contraindre. (Haut.) Charmante Élise!... pardonnez à la témérité de cet aveu, mais je vous aime, je vous adore!... Je suis jeune, j'ai vingt mille livres de rente; je peux disposer de ma main, de ma fortune, et je viens les mettre à vos pieds. On dit que vous n'aimez que les gens raisonnables... Je suis la raison même; acceptez-vous? Ah! songez qu'un refus me mettrait au supplice... Je n'y survivrais pas, mademoiselle, je n'y survivrais pas.

ÉLISE.

Quoi! monsieur, est-il bien possible?

SAINT-ANGE.

Vous consentez? Ah! je suis le plus heureux des hommes!

DUO.

Répétez-moi, je vous en prie,
Ce doux aveu, ce mot charmant
Qui font le bonheur de ma vie.

ÉLISE.

Ah! quel est mon étonnement!

SAINT-ANGE.

Répétez-moi, je vous en prie, etc.

ÉLISE.

Mais je n'ai pas encor parlé.

SAINT-ANGE.

Vos beaux yeux m'ont tout révélé.

ÉLISE.

Je vous proteste...

SAINT-ANGE.

O doux moment!

ÉLISE.

Je vous atteste....

SAINT-ANGE.

Ah! c'est charmant.
Répétez-moi, je vous en prie, etc.
Toujours ainsi vous m'aimerez?

ÉLISE, avec ironie.

Toujours ainsi!

SAINT-ANGE.

Et jamais vous ne changerez?
Mêmes aveux, même tendresse?

ÉLISE.

Mêmes aveux, même tendresse.

SAINT-ANGE.

Et vous tiendrez votre promesse?

ÉLISE.

Et je tiendrai cette promesse.

SAINT-ANGE.

ENSEMBLE.

Ah! c'en est fait, je suis heureux,
L'amour répond à tous mes vœux,
Il protégea mon tendre hommage,
Et ma victoire est son ouvrage.

ÉLISE.

A peu de frais il est heureux,
Il me croit sensible à ses vœux,
A l'amour même il rend hommage;
Ah! c'est vraiment un badinage.

SCÈNE XII.

SAINT-ANGE, GERMEUIL, ÉLISE.

GERMEUIL.

Ah! ah! Saint-Ange et ma femme en tête à tête!

SAINT-ANGE.

Te voilà, Germeuil, eh bien! c'est fini.

GERMEUIL.

Comment, c'est fini?

SAINT-ANGE.

Oui, mon cher, je l'aime, elle m'aime, nous nous aimons.

GERMEUIL.

Elle t'aime! qui te l'a dit?

SAINT-ANGE.

Son trouble, son émotion.... En vérité j'en perds la tête. (A part.) Ah! perfide Constance!... Je vais la trouver pour lui montrer que je suis de sang-froid. (A Élise.) Adieu, mademoiselle, vos bontés ont excité

en moi un transport, une ivresse!... (A Germeuil.) Mon ami, pendant que je suis absent, achève de la déterminer en ma faveur... Je te réponds qu'elle est bien disposée, et que tu auras fort peu de chose à faire... Pardon, charmante Élise, je m'éloigne, mais c'est pour penser à vous.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

GERMEUIL, ÉLISE.

GERMEUIL.

Eh bien, madame?

ÉLISE.

Quoi, mon ami?

GERMEUIL.

Je vous admire! Vous avez fort bien encouragé ce jeune audacieux.

ÉLISE.

Vous pourriez croire?...

GERMEUIL.

Il est si flatteur pour une femme de s'entendre dire qu'on l'aime.

ÉLISE

Mais, mon ami, que vouliez-vous que je répondisse? A peine m'a-t-il laissé le temps de lui dire un mot.

GERMEUIL.

Eh! madame, une femme se fait toujours bien res-

pecter quand elle le veut.... Mais M. de Saint-Ange est un joli homme; un jeune fou... et voilà plus...

ÉLISE.

Ah! Germeuil, Germeuil! Devais-je m'attendre?...

GERMEUIL.

Pardon, ma chère Élise, pardon, je t'afflige, mais je suis dans une situation... Les contrariétés que j'éprouve... l'amour que j'ai pour toi... De grâce, oublie ce petit moment de vivacité.

ÉLISE.

Que vos soupçons me rendent malheureuse!

GERMEUIL.

Oui, je conviens que je suis un extravagant, j'ai les plus grands torts à me reprocher; mais pardonne-les-moi, je t'en supplie.

ÉLISE.

Vous ne vous doutez pas de la peine...

GERMEUIL.

Tu veux me mettre au désespoir, ma chère amie... Encore une fois, pardon. Allons, embrasse-moi, Élise, embrasse-moi.

(Il l'embrasse tendrement.)

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, MARCÉ, ÉLISE.

MARCÉ.

Eh bien! eh bien! que vois-je! mes yeux ne me trompent-ils point?

GERMEUIL.

Ciel! mon oncle.

ÉLISE.

Nous sommes perdus.

MARCÉ.

Fort bien, monsieur mon neveu!..... Ne vous dérangez pas. Après trois jours de mariage, n'avez-vous pas de honte?

GERMEUIL.

Mon oncle, ne croyez pas...

MARCÉ.

Paix! Que direz-vous pour vous excuser? Sans respect pour les mœurs, pour la décence...

GERMEUIL.

Je vous jure...

MARCÉ.

Silence!... Et vous, mademoiselle, est-ce ainsi que vous reconnaissez l'amitié que ma nièce a pour vous? Désunir un ménage!... ce procédé m'indigne.

ÉLISE.

A quoi suis-je exposée!

GERMEUIL.

Mon oncle, laissez-moi vous expliquer.

MARCÉ.

Point d'explication. (A part.) Décemment cette jeune personne ne peut rester ici. Par un prétexte... C'est fort embarrassant;... m'y voilà... m'y voilà. (Haut.) Mademoiselle, je suis très reconnaissant de la bonté que vous avez eue d'accompagner ma nièce jusque chez

moi, mais vous avez des parens qui vous aiment..... qui vous aiment tendrement; ils doivent être impatiens de vous revoir..... Eh bien! mademoiselle. (A part.) Elle ne répond pas. (Haut.) Ils ne pourraient jamais supporter votre absence, ces bons parens; aussi vais-je donner des ordres pour qu'on vous reconduise sur le champ chez eux.

ÉLISE.

O ciel!

GERMEUIL.

Je ne souffrirai pas...

MARCÉ.

Eh bien! ne va-t-il pas faire le petit mutin? En vérité, je te conseille, tu seras bien reçu!

GERMEUIL, à part.

Quelle situation!

MARCÉ.

Soyez tranquille, mademoiselle, on aura pour vous tous les soins, tous les égards... Vous serez dans une excellente chaise de poste, avec une personne de confiance; ainsi, rassurez-vous.

ÉLISE, à Germeuil.

Grand Dieu! que devenir?

GERMEUIL, à part.

Rassure-toi, je te suivrai.

MARCÉ.

Ah! rassure-toi, je te suivrai! voyez quel ton familier... Oh! l'infâme!...

GERMEUIL, à part.

Je souffre le martyre.

MARCÉ.

C'est qu'en vérité, je crois qu'il veut prendre un ton !... Mais je n'en reviens pas; après trois jours de mariage... avec une petite femme si gentille, quelle horreur! Quelle abomination! quel scandale!.... Par ici, mademoiselle, par ici, je vais donner des ordres pour les préparatifs de votre départ. Ah! rassure-toi, je te suivrai!

(Il s'en va.)

SCÈNE XV.

GERMEUIL.

Quel parti prendre?... Il va faire partir ma femme... Il faut que ce Saint-Ange soit arrivé ici pour notre malheur!..... En vérité il semble que tout m'abandonne.

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, GERMEUIL.

CONSTANCE.

Ah! mon cher Germeuil, je vous trouve enfin; vous me voyez dans un chagrin...

GERMEUIL.

Je suis dans un désespoir...

CONSTANCE.

Vous ne savez pas à quoi je me suis exposée en

consentant à passer pour votre femme; avez-vous remarqué le trouble, l'émotion de ce jeune homme?

GERMEUIL.

Hélas! nous sommes perdus.

CONSTANCE.

Comment! notre secret est-il découvert?

GERMEUIL.

Non pas. Mais figurez-vous que ce maudit Saint-Ange veut à toute force épouser ma femme.

CONSTANCE.

Est-il possible!

GERMEUIL.

Oui, il en est éperdument amoureux, il fait mille extravagances.

CONSTANCE.

Le traître! le perfide!... manquer à ses sermens.

GERMEUIL.

Mais, Constance, écoutez-moi.

CONSTANCE.

Sa conduite est affreuse.

GERMEUIL.

Allons, tout le monde perd la tête ici... Mais songez donc...

CONSTANCE.

Je conviens que l'apparence était contre moi; mais il fallait qu'il eût bien peu d'amour, puisqu'il a pu se résoudre si promptement.

GERMEUIL.

Ah! nous voilà entre bonnes mains... Mais, où est

ma femme?.... Pourrai-je la revoir?.... N'est-elle pas déja partie. O ciel! hâtons-nous de suivre ses traces.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

CONSTANCE.

Ah! que je l'avais mal jugé!... J'avais cru voir dans son trouble, dans son émotion, une nouvelle preuve de sa tendresse... Mais non.... il ne lui fallait qu'un prétexte, et il l'a trouvé... Quand je me rappelle ses sermens!... Mais, hélas!...

SCÈNE XVIII*.

SAINT-ANGE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Le voici..... Gardons-nous bien de le détromper; voyons un peu, avant, comment il essaiera de justifier sa conduite.

SAINT-ANGE, à part.

Allons, de la fermeté... du sang froid... Je ne l'aime plus... ainsi.... Qu'elle est jolie! Comment, avec une figure aussi douce, peut-on cacher un cœur aussi faux?

CONSTANCE.

Ah! ah! c'est vous, monsieur?

* Toute cette scène doit être jouée avec un dépit mêlé de douleur.

SAINT-ANGE.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Vous vous éloignez déjà du nouvel objet de vos amours?

SAINT-ANGE.

Point du tout, madame, car je croyais le trouver ici.

CONSTANCE.

A merveille. Il paraît que vous l'aimez beaucoup?

SAINT-ANGE.

Éperdument, madame.

CONSTANCE.

Voilà une flamme bien subite.

SAINT-ANGE.

Oui, mais bien sincère.

CONSTANCE.

Vous vous mariez, m'a-t-on dit?

SAINT-ANGE.

On dit vrai, madame, je me marie.

CONSTANCE.

Bientôt?

SAINT-ANGE.

Pas aussi promptement que je le désire.

CONSTANCE.

Et c'est un mariage?...

SAINT-ANGE.

D'inclination, madame, d'inclination.

CONSTANCE.

Puissiez-vous trouver dans un lien si doux tout le bonheur que vous méritez!

SAINT-ANGE.

Je vous suis obligé; mais puisque vous me voulez tant de bien, permettez-moi de vous demander une grâce.

CONSTANCE.

Une grâce, monsieur? parlez.

SAINT-ANGE.

Vous connaissez celle que j'aime.

CONSTANCE.

Elle est ma meilleure amie.

SAINT-ANGE.

C'est à ce titre que j'ose vous prier de lui parler de moi... dites-lui bien que je n'aspire qu'à la rendre heureuse.

CONSTANCE.

Je n'y manquerai pas, monsieur.

SAINT-ANGE.

Dites-lui, surtout, et vous le savez mieux que personne, que ce cœur est susceptible du plus tendre attachement; que, si elle venait à me tromper un jour, elle me ferait un mal, un mal!... qu'elle empoisonnerait tout le bonheur de ma vie.

CONSTANCE.

Oui, monsieur, je lui répéterai tout cela; je lui dirai surtout comme vous êtes fidèle, combien il

vous en coûte pour rompre vos premiers liens, et avec quelle peine vous en formez de nouveaux.

SAINT-ANGE.

Mais, madame, vous n'avez pas l'air bien pénétré de ce que vous dites là!

CONSTANCE.

Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez-moi... Vous n'avez plus rien à lui faire dire?

SAINT-ANGE.

Non, madame, vous êtes libre d'ajouter ce que vous suggérera la bonne opinion que vous devez avoir de moi.

CONSTANCE.

Eh bien! monsieur, j'ajouterai que vous êtes l'homme du monde le plus léger, le plus inconstant, le plus injuste; que vous ne craignez pas de déchirer un cœur que vous avez rendu sensible, et que vous vous faites un jeu de tous vos sermens.

SAINT-ANGE.

Voilà un reproche auquel j'étais loin de m'attendre... Eh! qui les a violés ces sermens, si ce n'est vous?

CONSTANCE.

Moi! monsieur?

SAINT-ANGE.

Mais la chose est assez claire, je crois.

CONSTANCE.

Elle ne l'est pas du tout, monsieur.

SAINT-ANGE.

Quoi! lorsque j'arrive, lorsque je vous trouve

mariée, vous osez me dire que vous n'êtes point infidèle?

CONSTANCE.

Oui, sans doute, j'ose le dire.

SAINT-ANGE.

Allons donc, madame, vous me feriez croire..... Vous êtes la femme de Germeuil, cependant.

CONSTANCE.

Et si ce n'était pas?

SAINT-ANGE.

Si vous ne l'étiez pas?..... O ciel! quel soupçon! Mais non... vous m'abusez encore... vous voulez essayer l'empire que vous avez conservé sur mon faible cœur.

CONSTANCE, *avec la plus grande agitation.*

Eh bien! en deux mots..... Élise est la femme de Germeuil... je ne suis pas mariée, et c'est pour assurer la fortune de ces bons amis, que je me suis prêtée à jouer un instant le personnage de nièce de M. de Marcé.

SAINT-ANGE.

Quoi! il se pourrait?...

CONSTANCE.

Je devais paraître folle, étourdie, mais votre présence a déconcerté mon plan.

SAINT-ANGE, *aux genoux de Constance.*

Ah! Constance! vous êtes une femme adorable! vous êtes un ange! je tombe à vos genoux. Pardon-

nez un moment d'erreur; c'était le dépit, le désespoir de vous avoir perdue.

CONSTANCE.

Ah! Saint-Ange! de quel poids vous soulagez mon cœur!

SCÈNE XIX.

SAINT-ANGE, MARCÉ, CONSTANCE.

MARCÉ.

Oh! oh! encore? Fort bien... partie carrée!

SAINT-ANGE.

Monsieur de Marcé!

CONSTANCE.

O ciel!

MARCÉ.

Le mari d'un côté, la femme de l'autre.

SAINT-ANGE.

Je vais reprendre mon rôle.

MARCÉ.

Dites-moi donc, monsieur le philosophe, est-ce une thèse ou bien un cours de morale que vous répétez là? Et vous, ma chère nièce, il paraît que vous vous formez à son école... Dans une maison honnête, devant le portrait de feu votre tante, dont l'honneur n'a pas failli une seconde pendant près de soixante-cinq années!

CONSTANCE.

Ah! mon oncle; quel bruit vous faites pour si peu de chose!

MARCÉ.

Comment, pour si peu de chose! lorsque je trouve monsieur à vos pieds?

CONSTANCE.

Eh bien! qu'y a-t-il de si étonnant qu'un homme soit aux pieds d'une jolie femme? Vous n'avez donc jamais rien vu, mon cher oncle?

MARCÉ.

Ah! bon Dieu! bon Dieu! quel langage! Mais vous avez un mari, madame..... Si j'allais lui apprendre...

CONSTANCE.

A Germeuil?... Allez, monsieur, allez tout lui dire; vous ne lui apprendrez rien de nouveau..... Liberté tout entière, voilà notre devise. Il ne me gêne pas, je ne le trouble point, et nous sommes toujours d'accord.

MARCÉ.

Voyez l'ingénuité du vice... Ah! quels principes!... quelle dépravation!

SAINT-ANGE.

J'en suis indigné!

MARCÉ.

Le joli petit ménage!... Qu'est-ce que j'ai fait là!... Le feu est aux quatre coins de ma maison.

CONSTANCE.

Ne vous mettez donc pas en colère, mon cher oncle, vous allez vous rendre malade.

MARCÉ.

Madame, voulez-vous rire à mes dépens?

SAINT-ANGE.

En effet, il est affreux...

CONSTANCE.

Allons, paix, mon cher Saint-Ange, vous ne savez ce que vous dites.... Adieu, mon cher oncle.... Sans rancune. Vous ne connaissez pas les usages reçus dans la bonne compagnie; je me charge de vous mettre au fait, et j'espère qu'avant peu nous serons les meilleurs amis du monde... Sans adieu, M. Saint-Ange..... Je vous attends..... Ne tardez pas à me rejoindre.

(Elle sort.)

SCÈNE XX.

SAINT-ANGE, MARCÉ.

MARCÉ.

J'étouffe! j'étouffe! Il y a de quoi me faire mourir!

SAINT-ANGE.

Moi, je suis confondu.

MARCÉ.

Depuis deux jours qu'ils sont mariés!... Qu'est-ce que ce sera donc dans un an? Quelle légèreté!

SAINT-ANGE.

Quelle conduite!

MARCÉ.

Et vous, monsieur, avec votre haine pour les femmes!

SAINT-ANGE.

Que voulez, monsieur? j'ai été séduit... Les plus grands hommes ont leurs momens de faiblesse... Mais je rougis de la mienne, et je vous jure que je ne conserve pour celle qui est votre nièce, aucun sentiment qui soit réprouvé par l'honneur.

MARCÉ.

A d'autres, maintenant, je ne me fie plus... Vous ne rougissez pas!... Une femme mariée!...

SAINT-ANGE.

Pour vous prouver que je ne songe plus à madame Germeuil, dès aujourd'hui j'épouse son amie.

MARCÉ.

Son amie!

SAINT-ANGE.

Oui, la personne qui l'accompagne.

MARCÉ.

Vous l'épousez?

SAINT-ANGE.

Dès aujourd'hui, vous dis-je.

MARCÉ.

Voilà bien la jeunesse!... Diable! un instant, n'allez pas faire d'étourderie. La connaissez-vous bien, cette jeune personne?

SAINT-ANGE.

A merveille.

MARCÉ.

J'ai deux petits mots à vous dire sur son compte.

SAINT-ANGE.

A quoi bon?... toutes mes réflexions sont faites.

MARCÉ.

Je ne souffrirai point que vous soyez trompé par cette femme.

SAINT-ANGE.

N'ayez là-dessus aucune inquiétude.

MARCÉ.

Mais, quand je vous dirai que je l'ai trouvée ici...

SAINT-ANGE.

Erreur !

MARCÉ.

Je l'ai vue de mes propres yeux.

SAINT-ANGE.

Prévention !

MARCÉ.

Il faut absolument que vous sachiez...

SAINT-ANGE.

Je sais tout.

MARCÉ.

Ah ! quel homme entêté!..... je vous dis que vous serez.....

SAINT-ANGE.

Ça m'est égal, je prends tout sur moi.

MARCÉ, à part.

Puisque cela lui fait plaisir, il ne faut pas disputer des goûts. (Haut.) Eh bien ! soit, épousez donc l'amie de ma nièce... Dans le fait, c'est le vrai moyen d'arranger tout sans bruit... J'ai un notaire dans ma maison ; allez le trouver de ma part, faites dresser un contrat, mariez-vous, mais surtout ne rentrez pas chez moi ; partez à l'instant avec votre femme.

SAINT-ANGE.

Que nous partions ?

MARCÉ.

Oui, je suis bien fâché de le dire, mais la tranquillité de ma maison... la vòtre... la décence, l'honneur exigent que vous n'y restiez pas... Enfin, je ne veux pas en dire davantage, mais vous devez m'entendre.

SAINT-ANGE.

Eh bien! soit, monsieur, nous partirons.

MARCÉ.

Je viens de faire atteler des chevaux de poste à ma chaise, elle est prête à vous recevoir; allons, encore une fois, hâtez-vous.

SAINT-ANGE.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!...

MARCÉ.

Vous me remercierez une autre fois... partez...

SAINT-ANGE.

Monsieur de Marcé, vous êtes un homme charmant, adorable!... Avant de partir, souffrez que je vous embrasse... que je vous presse contre mon sein... Jamais on ne fut plus agréablement congédié.

MARCÉ.

Un instant... prenez donc garde, vous m'étouffez... Allons, dépêchez-vous, et que le diable vous emporte avec vos embrassades et vos complimens.

(Saint-Ange s'en va.)

SCÈNE XXI.

MARCÉ.

Malgré tout ce qui m'arrive... je ne saurais m'empêcher de rire de la confiance de ce pauvre diable... Il croit avoir trouvé là un trésor de fidélité, tandis qu'il y a un instant... dans ce salon... C'est une chose digne de remarque : les hommes qui crient le plus contre les femmes sont toujours les premiers attrapés... Je n'ai rien à me reprocher, j'ai fait ce que je devais pour les bonnes mœurs... Au reste, c'est une bonne leçon... ça m'apprendra à ne pas marier les gens avant de savoir s'ils se conviennent... Mais voici mon fripon de neveu.

SCÈNE XXII.

MARCÉ, GERMEUIL.

Ah! mon oncle, qu'avez-vous fait d'Élise? Qu'est-elle devenue?... Où est-elle?

MARCÉ.

Comment! libertin que vous êtes, vous osez encore m'en parler? Mais j'ai mis bon ordre à vos dérèglemens... vous ne la verrez plus...

GERMEUIL.

O ciel! serait-elle partie?

MARCÉ, à part.

Il faut lui ôter tout espoir. (Haut.) Au moment où je vous parle, elle est à courir la poste sur la route de Lyon.

GERMEUIL.

Grand Dieu! qu'avez-vous fait?

MARCÉ.

Rassurez-vous, elle est en bonne compagnie, M. de Saint-Ange est avec elle.

GERMEUIL.

Comment, Saint-Ange est parti avec ma femme? Ah! mon oncle, vous avez fait enlever ma femme!

MARCÉ.

Ta femme! que diable me chantes-tu là?

GERMEUIL.

Oui, mon oncle, ma femme; Saint-Ange en est amoureux.

MARCÉ.

Et comment le sais-tu?

GERMEUIL.

Il me l'a dit lui-même... Apprenez...

SCÈNE XXIII.

SAINT-ANGE, CONSTANCE, ÉLISE, MARCÉ, GERMEUIL.

SAINT-ANGE.

Monsieur, avant de monter en voiture, je suis bien aise de vous présenter ma femme.

GERMEUIL.

Qu'entends-je?

SAINT-ANGE, à Constance.

Allons, madame de Saint-Ange, remerciez M. de Marcé des bontés qu'il a eues pour vous.

MARCÉ.

Madame de Saint-Ange! que diable cela veut-il dire?

SAINT-ANGE.

Oui, monsieur, c'est ma femme; ne m'avez-vous pas dit de la conduire chez votre notaire?

GERMEUIL.

Quoi! mon oncle, vous les avez mariés? Ah! vous me rendez la vie... je tombe à vos pieds.

MARCÉ.

Allons, voilà l'autre qui me remercie d'avoir marié sa femme! En vérité, je crois qu'ils extravaguent tous. Qu'est-ce que tout cela signifie?

SAINT-ANGE.

Eh bien! monsieur, c'est moi qui dirai la vérité tout entière. Apprenez donc que Constance s'est prêtée à passer pour votre nièce, mais qu'elle ne l'est pas.

MARCÉ.

Comment donc!

CONSTANCE.

Non, monsieur.

SAINT-ANGE.

La véritable, c'est Élise.

MARCÉ.

Ah! ah!

ÉLISE, à part.

Je tremble.

SAINT-ANGE.

Avez-vous pu vous méprendre sur mes principes? M'avez-vous cru capable de séduire la femme de mon ami? Moi, moi, philosophe... Non, monsieur... non... vous ne l'avez pas cru.

MARCÉ.

Que diable me chantez-vous là?..... Ainsi donc, M. Germeuil...

SAINT-ANGE.

Ah! il a tort, très grand tort; mais la jeunesse a ses travers, l'humanité ses faiblesses, l'inexpérience ses erreurs. Les hommes seraient bien à plaindre, si la sagesse n'était pas indulgente... et si le pardon des injures...

MARCÉ.

Allons donc, laissez, monsieur le philosophe.

SAINT-ANGE.

Et d'ailleurs, songez que nous avons respecté les bonnes mœurs.

CONSTANCE.

La décence.

GERMEUIL.

La fidélité conjugale.

ÉLISE.

Mon cher oncle!

MARCÉ.

Vous m'avez tous trompé... je suis d'une colère!... Mais pourtant, je l'avouerai, me voilà soulagé d'un grand poids, car au moins je suis sûr qu'il ne s'est pas passé de scandale dans ma maison. (A Élise et à Constance.) Allons, embrassez-moi, et soyez heureux.

CHOEUR FINAL.

Cet heureux jour comble { vos / nos } vœux.
Plus de soucis, plus de tristesse,
Livrons-nous tous à l'allégresse,
Et célébrons d'aussi doux nœuds.



EXAMEN

D'UNE HEURE DE MARIAGE.

OPINION DE GEOFFROY.

« L'AUTEUR d'*Une Heure de mariage* a beaucoup d'esprit, de gaîté, de finesse : son dialogue est vif et brillant ; il aurait pu s'avancer à la cour de Thalie ; mais il restera confondu dans la foule des artisans de bagatelles et de petites farces, et n'aura, dans la littérature, qu'une heure d'existence, parce qu'il n'a voulu que faire rire le vulgaire par des quiproquos, des lazzis, des surprises, surtout parce qu'il a cherché à faire briller son esprit aux dépens du sens commun. Boileau n'était pas un radoteur lorsqu'il disait :

> Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Boileau était l'oracle du goût, quand il criait aux jeunes poètes :

> Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Nos auteurs arrangent quelques situations bouffonnes ; peu leur importe qu'elles s'arrangent avec le bon sens, cela s'appelle de l'esprit et de la gaîté. Par exemple : M. Étienne suppose qu'un certain Germeuil s'est marié à une certaine Élise, sans le consentement d'un oncle

dont il dépend; c'est donc un mariage sans formalité, un mariage en l'air, lequel, quand on le veut, peut ne durer qu'une heure.

« Mais, passons sur cette première invraisemblance. Voici quelque chose de bien plus fort: ce neveu, si habile à faire des mariages, fait accroire à M. de Marcé, son oncle, qu'il est marié, non pas à Élise, mais à Constance, fille d'un ancien ami de son oncle, et qui lui était depuis long-tems destinée. Élise, sa véritable femme, ne passe que pour une amie de Constance; or, je demande s'il est possible que Germeuil ait contracté ce mariage projeté par son oncle, sans l'en avoir prévenu, sans que cet oncle, dont il attend toute sa fortune, ait entendu parler des articles du contrat, sans qu'il ait eu la première nouvelle de la cérémonie, sans qu'aucun des parens de Constance lui en ait fait part. Je sais que les oncles de comédie sont condamnés à l'imbécillité; mais c'est abuser du privilège que de supposer un oncle assez niais pour ajouter foi à un mariage fait à son insu et sans sa participation, quand on n'avait d'ailleurs aucun motif pour le lui cacher. Le bonhomme n'avait qu'à demander à voir le contrat et l'extrait des registres de la municipalité. Quelle est d'ailleurs la fille honnête capable de se prêter à cette grossière supercherie, et qui puisse consentir à passer, devant un respectable vieillard, pour la femme de son neveu, lorsqu'elle ne l'est pas? Tout cela est incroyable, absurde, impossible.

« Par un autre hasard, qui n'est guère plus vraisemblable, cette Constance, qui se fait passer pour mariée, rencontre un de ses amans, nommé Saint-Ange, vivant

dans la retraite près du château de M. de Marcé. Ce solitaire, dégoûté du monde, se trouve tout à coup être un petit-maître piqué au vif de rencontrer Constance mariée à un autre. Germeuil, ami de Saint-Ange, pouvait et devait le désabuser; la confidence ne nuisait en rien au succès de la fourberie, mais elle nuisait au plan de l'auteur.

« Saint-Ange, pour se venger, fait la cour à Élise, femme de Germeuil. Germeuil jaloux gronde sa femme, et finit par lui demander pardon : un baiser est le sceau de la réconciliation; mais, par aventure, l'oncle est témoin de cette caresse conjugale. Cet homme, si crédule pour les contes, est du moins très scrupuleux sur les bienséances; il crie au scandale et veut chasser Élise du château comme une dévergondée, parce qu'elle a donné un baiser à son neveu. D'un autre côté, Constance se réconcilie avec Saint-Ange, et le met au fait du stratagème; l'amant tombe à ses genoux, et l'oncle se trouve là, à point nommé, pour être témoin de ce nouvel attentat contre les bonnes mœurs. Nouveau sujet pour lui de déclamer contre la corruption du siècle: il plaint son neveu d'avoir épousé une créature aussi vile que cette Constance; il est sur le point de faire maison nette, quand il apprend que ce n'est pas Constance, mais Élise qui est la femme de son neveu. Son zèle pour les mœurs lui fait du moins trouver quelque consolation dans cette découverte.

« L'imbécile vieillard, qui a si sottement adopté une fable extravagante, reçoit, avec la même stupidité, la nouvelle du mariage de son neveu avec une fille qu'il ne connaît pas. Il y a peu d'oncles plus bêtes, même

dans les parades ; mais il est représenté par Juliet avec un naturel très comique. Elleviou a fait beaucoup valoir le rôle de *Saint-Ange* et madame Saint-Aubin embellit, par sa finesse et son enjoûment ordinaires, celui de *Constance :* cela suffit pour couvrir bien des folies. Les autres personnages sont aussi très bien remplis par madame Gavaudan et Jausserand. On a ri sans réflexion : c'est ce qu'on appelle un succès à ce théâtre. »

Geoffroy est quelquefois risible à force d'injustice et de mauvaise foi. Il faut avouer qu'ici il n'a pas été heureux en horoscope, et, soit aveuglement, soit animosité, il s'est abusé on ne peut plus complètement sur la destinée dramatique de M. Étienne. *Il n'aura*, dit-il, *dans la littérature qu'une heure d'existence!* Et c'est néanmoins après cette belle prédiction que, successivement et à peu de distance, parurent *Un Jour à Paris*, *Bruis et Palaprat*, *Cendrillon*, *Joconde*, l'*Intrigante*, les *Deux Gendres* et les *Plaideurs sans procès*. On aurait pu lui répondre lorsqu'il établissait un pronostic si faux :

Cet oracle est *moins* sûr que celui de Calchas.

Geoffroy n'est pas plus heureux dans la critique qu'il fait de cette pièce. On ne saurait se tromper plus grossièrement qu'il ne le fait lorsqu'il demande s'il est possible que Germeuil ait *contracté le mariage projeté par son oncle sans l'en avoir prévenu ?* Il ne se rappelle plus que le neveu a lu une lettre de son oncle, qui lui dit en termes exprès : « Je vous ordonne d'épouser Con-« stance.... Je vous attends, sous trois jours, avec votre

« femme. » Il ajoute, croyant faire une grande objection au sujet des lois et formalités légales, il ajoute qu'on n'avait aucun motif de lui cacher ce mariage fait à son insu, et *que le bonhomme n'avait qu'à demander à voir le contrat et l'extrait des registres de la municipalité.* Cette observation est si niaise, si ridicule, si burlesque même qu'il serait difficile de la caractériser. Elle nous rappelle cette historiette, vraie ou fausse, d'un aubergiste qui, lorsque deux personnes se donnant pour mari et femme venaient loger chez lui, exigeait d'elles la représentation de l'acte de mariage pour qu'il leur fût permis de ne prendre qu'une chambre et qu'un lit. Suivant Geoffroy, il faudrait que tout fût exact au théâtre comme dans un procès, et il ne serait pas permis, d'après cela, de s'y écarter en rien du Code civil ou du Code de procédure. C'est pousser loin l'amour de la vraisemblance, et il est douteux qu'il y eût une seule pièce au monde qui résistât à une pareille analyse. Combien de comédies où, par exemple, la simple signature du contrat de mariage engage irrévocablement les parties! Dans nos anciens usages, d'ailleurs, où les règles de l'état civil n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, rien n'était si facile que de faire un mariage clandestin, ou un mariage public, sans aucun préliminaire, et l'on trouvait aisément, avec de l'argent, à se faire unir promptement. Tout prêtre pouvait marier quand il voulait, dans tout pays; il ne fallait pour cela qu'une chapelle, quelques cierges et des témoins salariés. L'action de la pièce de M. Étienne peut donc s'être passée dans l'ancien régime, et, alors, la vérité est respectée.

Geoffroy se récrie beaucoup sur la stupidité de l'on-

cle. *Il y en a peu de plus bêtes*, dit-il, *même dans les parades*. Mais, au contraire, il n'y en a que trop dans les meilleures comédies. Trop souvent, et peut-être au détriment des mœurs, la vieillesse a été sacrifiée à la risée de la jeunesse, et toujours représentée comme imbécile. Molière, Regnard, Destouches, Dufresny, Hauteroche, Montfleury, Dancourt et tous nos meilleurs comiques, ont-ils fait autre chose que de mettre sur la scène des vieillards ridicules, sots et crédules? M. Étienne n'a voulu faire de son Marcé qu'un oncle de la même trempe, et non un homme de bon sens. Il y aurait peu de gaîté et de comique dans les pièces, si l'on n'y faisait figurer que des gens âgés raisonnables et respectables. M. Guillaume, de l'*Avocat Patelin;* Géronte, des *Fourberies de Scapin;* Orgon, du *Tartufe;* Géronte, du *Légataire;* Géronte, du *Retour Imprévu;* Albert, des *Folies Amoureuses*, sont-ils autre chose que des barbons bêtes, extravagans, stupides, fous, imbéciles, sots, niais et crédules?

La critique de Geoffroy porte donc tout à fait à faux, et sans doute il était, lorsqu'il la fit, dans un moment d'humeur contre M. Étienne qu'il avait quelquefois assez bien traité, quoique ce ne fût pas de nouvelle date qu'il fût injuste à son égard.

Pour nous, nous différons tellement d'opinion avec Geoffroy, que nous regardons *Une Heure de mariage* comme une des plus jolies petites comédies qu'on ait jouées depuis long-tems. Il est fâcheux toutefois qu'on y ait mêlé du chant, et qu'elle ait la coupe d'un opéra comique; sa donnée était digne de tout le développement d'une comédie ordinaire, et l'espace qu'occupent

les ariettes, eût été bien plus agréablement occupé par le dialogue spirituel de l'auteur.

Il n'y a pas une scène de ce charmant ouvrage, qui ne soit du comique le plus facétieux. Il ne se compose, pour ainsi dire, que d'une suite de méprises, de quiproquos amenés naturellement et sans effort. Il y a peu de situations plus comiques, entre autres, que celle de la reconnaissance qui a lieu entre Constance et Saint-Ange. Les réponses que Germeuil fait à Saint-Ange, qui le croit marié à sa maîtresse, sont aussi très plaisantes. La scène où Marcé surprend son neveu embrassant Élise, qu'il ne croit que l'amie de sa femme, est la meilleure de la pièce. Les quiproquos perpétuels de ce bon oncle entretiennent la gaîté d'un bout à l'autre de la pièce. Ce personnage lui-même est très comique, et c'est une idée ingénieuse d'en avoir fait un rigoriste; espèce de caractère qui n'avait été tracé nulle part avec autant d'originalité.

On pourrait blâmer peut-être ces allusions, ces équivoques de galanterie de la part de personnages qui ont des mœurs, et, peut-être, n'est-il pas trop dans les bienséances que Constance réponde à l'oncle qui la croit coupable, comme ferait une coquette consommée, pour ne pas dire plus. Il n'est pas permis d'être leste, même quand cela n'est que pour feindre. Mais ces réponses font rire, et on oublie qu'elles sont peu convenables. Elles provoquent d'ailleurs des doléances et des exclamations plaisantes de la part du vieux Marcé, qui servent encore à le rendre plus comique. « Voyez l'ingé« nuité du vice, s'écrie-t-il; ah! quels principes, quelle « dépravation ! »

Nous le déclarons de nouveau sans détour : il est malheureux que M. Étienne se soit arrêté à un genre si au-dessous de ses moyens, que l'Opéra comique, et il est à regretter qu'il ne se soit pas exclusivement consacré à la comédie où il eût obtenu des succès si nombreux. La carrière de Sédaine, de Favart, de Marmontel et de Marsollier, était trop étroite pour celui qui aurait parcouru, dans toute son étendue, celle de Molière, de Regnard, de Piron, de Destouches et de Beaumarchais ; et la scène française n'a pas moins perdu à ce qu'il se soit jeté dans l'Opéra-comique, que la littérature, à ce qu'il se soit jeté dans les débats politiques.



LA JEUNE
FEMME COLÈRE.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LOUVOIS,
LE 20 OCTOBRE 1804;
ET REPRISE, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 28 SEPTEMBRE 1821.

PERSONNAGES.

ÉMILE DE VALRIVE, colonel de dragons.
ROSE DE VOLMAR, sa femme.
VOLMAR, major de cavalerie.
GERMAIN, vieux domestique d'Émile.
THÉRÈSE, femme de Germain.
UN PETIT JOKEI.

La scene est au château de Valrive, à quarante lieues de Paris.

LA JEUNE
FEMME COLÈRE.

Le théâtre représente un salon élégant, avec de jolis meubles à la mode, canapé, fauteuils, etc.; à droite est une cheminée couverte de livres, ornée de vases de fleurs, un cordon de sonnette est auprès, et une guitare y est placée; plus loin on voit une toilette, dans laquelle est un peigne à chignon, un portrait de femme et une sonnette dessus; à gauche une table sur laquelle sont un violon et des papiers de musique, un carton à dessin, un métier à broder, près de la toilette, sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, THÉRÈSE, achevant d'arranger l'appartement.

GERMAIN, regardant à sa montre.

Diable! il va être onze heures, et nos jeunes mariés n'ont pas encore paru.

THÉRÈSE.

Ah! dame! les nuits sont si courtes dans la belle saison.

GERMAIN.

Il faut avouer, not' femme, que ça fait un bien joli couple.

THÉRÈSE.

Ah! je t'en réponds : c'est que M. Émile, notre

jeune maître, est un charmant cavalier; c'est tout le portrait de son pauvre père.

GERMAIN.

Et la jeune femme, avec sa taille mignonne, avec ses deux grands yeux bleus, et sa petite mine espiègle, elle a l'air d'un fier lutin.

THÉRÈSE.

Que trop... Veux-tu savoir ce que je pense, Germain? Je crains que notre maître ne soit pas heureux. Je tremble que cette petite femme-là n'ait un mauvais caractère... As-tu vu comme elle a traité hier cette grande femme de chambre arrivée de Paris? J'ai cru, Dieu me pardonne! qu'elle allait lui donner un soufflet.

GERMAIN.

Bah! tu vois toujours les choses en noir, parce qu'avec sa jolie petite main... Ces femmes de chambre de Paris sont quelquefois bien impertinentes!... Et puis, notre maîtresse est si jeune, si jeune; et M. Émile est si raisonnable!..

THÉRÈSE.

Je désire me tromper... mais...

GERMAIN.

Avoue, notre femme, que la noce a été superbe : comme les garçons avaient bonne mine sous les armes! comme le magister a fait un beau discours à la mariée!

THÉRÈSE.

Oui, vraiment, il lui a parlé latin.

GERMAIN.

Tout cela me rappelle le jour de nos noces; sais-tu bien qu'il y aura trente-cinq ans le 20 octobre prochain?

THÉRÈSE.

Déja, notre homme?

GERMAIN.

Te souviens-tu de ce jour-là, ma femme?

THÉRÈSE.

Si je m'en souviens! il me semble que j'y suis encore.

GERMAIN.

Me vois-tu, le chapeau bas, avec mon gros bouquet, prendre ta main pour ouvrir la danse?

THÉRÈSE.

Ah! comme mon pauvre cœur battait dans ce moment-là!

GERMAIN.

Et le mien donc! mais vraiment, je crois encore...

(Il porte la main sur son cœur.)

THÉRÈSE.

Allons donc, not' homme, allons donc, point d'enfantillage. C'est bon pour ces jeunes gens qui sont là... Mais je m'amuse ici, et j'oublie que j'ai de la besogne à faire : not' jeune maîtresse a renvoyé sa femme de chambre, et monsieur m'a dit de tout disposer aujourd'hui pour sa toilette... ça me donne un mal!...

GERMAIN.

Ah ! voici M. Émile, avec son beau-frère, monsieur le Major.

THÉRÈSE.

Il a l'air bien brave homme, ce monsieur le Major.

SCÈNE II.

GERMAIN, THÉRÈSE, ÉMILE, VOLMAR.

ÉMILE.

Bonjour, mes amis, bonjour.

THÉRÈSE.

Votre très humble servante, M. Émile.

ÉMILE.

Eh bien ! mon vieux camarade, tu t'es donné beaucoup de peine pour la fête d'hier ?

GERMAIN.

Vous appelez ça de la peine, M. Émile, quand il s'agit de votre bonheur ?

ÉMILE.

En songeant au mien, je me suis aussi occupé du vôtre, mes amis ; il était juste de récompenser vos longs services. Je vous ai assuré à tous deux une pension pour le reste de vos jours.

THÉRÈSE.

Ah ! M. Émile, que vous êtes bon ! Nos derniers jours seront heureux, si nous les passons auprès de vous.

ÉMILE.

Vous voyez ces braves gens, mon frère? Ce sont de vieux amis, que je porte dans mon cœur. L'un était le domestique de confiance de mon père, et l'autre la femme de chambre de ma mère. Ce sont eux qui ont soigné mon enfance.

THÉRÈSE.

C'est pourtant vrai, monsieur le Major. Qu'est-ce qui dirait, en voyant ce beau grand homme-là, que je l'ai porté dans mes bras; oui, monsieur, je vous ai porté dans mes bras; ah! que vous étiez gentil!...

GERMAIN.

Il me semble encore le voir avec son petit habit vert...

ÉMILE.

C'est bien, mes bons amis; allez, allez, et ne travaillez pas trop, entendez-vous? Il est si juste que vous vous reposiez!

THÉRÈSE.

Ah! M. Émile, nous trouverons toujours des forces pour vous servir.

GERMAIN.

Viens, ma femme, viens, il ne faut pas se rendre importun; fais ta révérence, et...

THÉRÈSE, *faisant la révérence.*

Allons, allons : messieurs, je suis votre servante.

ÉMILE.

Adieu, Thérèse, adieu.

THERÈSE, en sortant.

Ah! le bon, l'excellent maître que nous avons là!

SCÈNE III.

ÉMILE, VOLMAR.

VOLMAR.

Eh bien! mon cher Émile, vous devez être au comble de vos vœux.

ÉMILE.

Oui, mon frère, je l'avoue : je ne connais personne au monde dont le sort me paraisse égal au mien. Entouré de bons serviteurs, de véritables amis, possesseur d'une fortune considérable, époux d'une femme jeune et belle, j'espère parcourir une carrière douce et heureuse, et partager ma vie entre l'amour et l'amitié.

VOLMAR.

Ce cher Émile! vous savez quelle fut ma joie lorsque vous vous proposâtes pour être l'époux de ma sœur.

ÉMILE.

Ah! combien je suis touché en me rappelant avec quelle franchise...

VOLMAR.

Écoutez, mon ami; je vous ai prévenu, et je le devais à ma loyauté. Je vous ai dit quelles étaient les bonnes qualités de ma sœur; mais je ne vous ai pas dissimulé ses défauts. Votre amour est né si vite,

votre mariage s'est fait si promptement, que vous n'avez pas eu le temps de les apercevoir... et puis, quand on est amoureux... Si j'avais gardé le silence, peut-être seriez-vous venu me dire un jour : mon frère, je ne suis pas heureux, votre sœur est une étourdie, une femme impatiente, emportée.

EMILE.

Ah! mon cher Volmar, vous exagérez.

VOLMAR.

Non, je vous l'ai dit, et je vous le répète encore, Rose a été fort mal élevée : orpheline dès le bas âge, elle a été abandonnée à une vieille tante qui l'idolâtrait et qui ne l'a jamais contrariée un seul instant; une foule de domestiques étaient toujours là, à épier ses désirs, à exécuter ses ordres; aussi est-elle d'une impatience, d'un emportement dont il n'y a pas d'exemple.

ÉMILE, souriant.

Elle a l'air si doux!

VOLMAR.

C'est un petit démon.... dans ses accès de colère, elle casse, elle brise tout ce qui se trouve sous sa main. Aucune femme de chambre ne peut rester avec elle plus de huit jours. Hier, à peine étions-nous descendus de voiture, qu'elle a renvoyé Justine sous le prétexte le plus frivole... Mais, en vérité, j'admire le sang froid avec lequel vous écoutez tous ces détails.

ÉMILE.

D'abord, je vous l'avouerai, je crois que le tableau est un peu chargé : les frères ne sont pas flatteurs.

VOLMAR.

Les amans sont aveugles.

ÉMILE.

Eh bien ! je vous jure qu'il lui est à peine échappé un mouvement de vivacité devant moi.

VOLMAR.

Parbleu ! je n'en suis pas surpris : la veille du mariage une femme sait déguiser ses défauts; le jour, elle se contraint encore; mais le lendemain... Ah ! mon pauvre ami, vous n'y êtes pas !

ÉMILE.

On dirait que vous voulez me faire peur, mon frère; mais je suis bien tranquille. Rose n'a que dix-huit ans, jamais son caractère n'a été réprimé, vous me l'avez dit vous-même, on a toujours volé au-devant de ses moindres désirs : enfin, c'est un véritable enfant gâté; mais elle est franche, naïve, sensible; elle a de l'esprit, elle m'aime... Nous nous arrangerons fort bien, ne vous inquiétez pas.

VOLMAR.

Ah ! sans doute, elle a de bonnes qualités, un excellent cœur; c'est dommage que ce diable de défaut...

ÉMILE.

Un défaut peut se corriger.

VOLMAR.

Il faudrait donc refaire son éducation.

ÉMILE.

C'est aussi mon projet.

VOLMAR.

Un mari mentor?

ÉMILE.

Et pourquoi pas? Dans un bon ménage, le plus raisonnable des deux ne doit-il pas ses conseils à l'autre?

VOLMAR.

On se moque des leçons d'un mari...

ÉMILE.

Songez, mon frère, que nous ne sommes pas à Paris: j'avais mon plan, lorsque j'ai désiré que notre mariage se fît à la campagne! Ici, Rose est toute à moi, je n'ai à craindre ni la dissipation ni les conseils perfides...

VOLMAR.

Ni les mauvais exemples.

ÉMILE.

Écoutez-moi, Volmar, vous aimez votre sœur?

VOLMAR.

Ah! vous le savez.

ÉMILE.

Vous pouvez me seconder dans mon projet...

VOLMAR.

Qui? moi!

ÉMILE.

Avec votre secours je veux rendre votre sœur la femme la plus patiente, la plus douce...

VOLMAR.

Ah! mon ami, quel ouvrage vous entreprenez là!

ÉMILE.

Elle vient... silence... Dans un instant nous irons faire quelques visites, et chemin faisant, je vous expliquerai...

SCÈNE IV.

ROSE, en joli négligé du matin, ÉMILE, VOLMAR.

ROSE, avec un petit air boudeur.

Bonjour, mon ami; bonjour, mon frère.

ÉMILE.

Nous parlions de toi, Rose; ton frère me faisait ton éloge; mais tu n'as pas l'air content, ma bonne amie; est-ce que tu as quelque petit chagrin?

ROSE.

Ah! mon ami, je suis dans un embarras cruel; conçois-tu l'affreux malheur qui m'arrive?

ÉMILE.

Qu'est-ce donc, ma chère Rose?

ROSE.

Je me trouve sans femme de chambre.

VOLMAR.

Ah! mon Dieu!

ROSE.

Hier soir, dans un petit mouvement de vivacité, j'ai renvoyé Justine; eh bien! le croirais-tu? elle a eu l'impertinence de s'en aller!

ÉMILE.

Pouvait-elle mieux faire que t'obéir?

ROSE.

Non, mon ami, j'en ai été fâchée ce matin; je viens de la renvoyer chercher... elle était déja partie!

VOLMAR.

Oh! c'est abominable!

ROSE.

Au reste, je m'en consolerai bientôt; elle était d'une apathie, d'une lenteur insupportable!

VOLMAR.

Il me semble que tu en avais déja renvoyé une, la veille de notre départ de Paris.

ROSE.

Ah! mon ami, ne m'en parle pas. Celle-là était d'une vivacité, d'une pétulance!... Jamais je n'ai vu un pareil brouillon!

ÉMILE.

A ce que je vois, tu en trouveras difficilement une bonne.

VOLMAR.

Oh! oh! c'est que pour parvenir à une charge aussi essentielle, il faut avoir fait de profondes études.

ROSE.

Eh bien! mon frère, allez-vous recommencer vos

satires contre les femmes? Vous ne pouvez pas vivre sans elles, et vous êtes toujours à en médire : voilà de ces contradictions que je ne souffre pas...

ÉMILE, lui baisant la main.

Adieu, ma bonne amie.

ROSE.

Eh bien!... vous me laissez déja?

ÉMILE.

Nous allons faire quelques visites, mon frère et moi.

ROSE.

Et quelles visites, mon Dieu? Vous voilà tous les deux en uniforme, comme si vous alliez passer une revue!

ÉMILE.

Nous allons voir les principaux habitans de l'endroit. Je compte les engager à dîner pour aujourd'hui.

ROSE.

Mon Dieu! comment vais-je faire pour ma toilette?

ÉMILE.

Tranquillise-toi, Rose; nous avons ici l'ancienne femme de chambre de ma mère : elle a été fort habile dans son temps. Prévoyant bien l'embarras où tu allais te trouver, je lui ai dit de tout disposer pour ta toilette.... En sortant, je vais te l'envoyer.... Adieu, ma bonne amie.

ROSE.

Adieu, mon ami; tu reviendras bientôt, n'est-ce pas?

ÉMILE.

Dans un instant nous serons de retour.

ROSE.

Quand je ne suis pas avec toi, je m'ennuie, mon ami, je t'en préviens.

ÉMILE, la baisant sur le front.

Adieu.

(Il s'en va avec Volmar.)

SCÈNE V.

ROSE.

Voyons! Quelle robe mettrai-je aujourd'hui?..... Ma tunique bleue. Oh! non, non, je mettrai ma petite robe de crêpe blanc, avec une garniture de fleurs de pêcher. Émile ne me l'a pas encore vue; il va me trouver jolie comme un ange. Comme il est aimable! Il ne s'attend pas au cadeau que je vais lui faire. Je veux lui donner mon portrait.

SCÈNE VI.

ROSE, GERMAIN.

GERMAIN.

Madame, je viens vous dire que mon épouse va se rendre à vos ordres. Je l'ai laissée occupée à ranger vos cartons, elle sera ici dans une petite minute.

ROSE.

C'est bon, mon cher.

GERMAIN.

Eh bien! madame, comment trouvez-vous notre pays?

ROSE, se regardant et s'arrangeant les cheveux au miroir de sa toilette.

Fort agréable.

GERMAIN.

Ah! dame! c'est bien loin de valoir Paris.

ROSE, toujours à sa toilette.

Vous connaissez donc Paris, Germain?

GERMAIN.

Oui, madame, tel que vous me voyez, j'en ai fait le voyage en 77, avec feu monsieur le Comte... C'était en hiver. Je me rappelle qu'il faisait un froid!...

ROSE.

Ah! voilà ma guitare... qu'est-ce qui l'a mise là?

GERMAIN.

C'est moi, madame, qui l'ai déballée.

ROSE, fredonnant.

Ah! comme elle est fausse! il faut que je l'accorde. Vous disiez donc, Germain...

GERMAIN.

Je disais que j'avais fait le voyage de Paris. Nous y arrivâmes le 5 janvier. (Ici une corde de la guitare casse, Rose fait un mouvement d'impatience.) Le lendemain, à ces heures-ci, il m'arriva la plus singulière aventure.

(Ici une corde casse encore, Rose frappe du pied.)

ROSE.

Ah! mon Dieu!

GERMAIN.

Parbleu! madame, il faut que je vous conte ça; j'étais à causer tranquillement dans la rue Saint-Honoré, quand tout à coup j'entends un bruit...

(Ici une troisième corde se brise.)

ROSE.

Oh! c'est insupportable!

(Ne se possédant plus, elle jette violemment la guitare sur le parquet.)

GERMAIN.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça? Par ma foi, j'ai cru que j'y étais encore.

ROSE.

Allons, qu'est-ce que vous faites là? Retirez-vous. Et votre femme, voyez comme elle arrive.

SCÈNE VII.

ROSE, GERMAIN, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, arrive avec un grand carton à la main, dans lequel est une robe de crêpe blanc avec un grand falbala rouge, et un chapeau.

GERMAIN.

Un instant, madame, un instant. Tenez, la voici!

ROSE.

Ces gens-là me feront mourir avec leur lenteur.

GERMEUIL, sortant, à Thérèse qui entre.

Tu avais raison, Thérèse, tu avais raison. Dans le fait elle est un peu prompte, notre jeune maîtresse, elle est un peu prompte.

ROSE.

Eh bien! approchez donc, la bonne, je vous attends.

GERMAIN, sortant.

Ah! quelle tête! ah! quelle tête!

SCÈNE VIII.

ROSE; THÉRÈSE.

THÉRÈSE, arrivant lentement.

Me voilà, madame, j'accours, disposée à vous rendre mes services très humbles si j'en étais capable.

ROSE, à part.

Elle accourt! La jolie petite tournure de femme de chambre! (Haut.) Tenez, la bonne, prenez la clef de ma toilette, ouvrez le tiroir du milieu, et donnez-moi mon peigne. Vous serez bien en état d'arranger mes cheveux?

THÉRÈSE.

Vos cheveux, madame? oh! soyez tranquille, je vous ferai un toupet et un chignon.

(Elle ouvre le tiroir et le referme.)

ROSE.

Ah! mon Dieu! Émile va revenir, depêchez-vous donc. (Thérèse laisse tomber le peigne.) Que vous êtes maladroite!

THÉRÈSE, bas.

Aussi vous me pressez tant! (Haut.) Voilà votre clef, madame.

SCÈNE IX.

ROSE, THÉRÈSE, ÉMILE, paraissant dans le fond du théâtre.

ÉMILE, à lui-même.

Fort bien!

ROSE.

Au moins, saurez-vous m'habiller?

THÉRÈSE.

Cela se demande-t-il, madame, quand on a été trente-deux ans femme de chambre? au reste, il ne m'appartient pas de me vanter, vous allez voir de mon ouvrage : vos robes étaient arrangées à faire peur, je les ai mises dans un état...

ROSE.

Vous avez touché à ma robe?... (Elle la tire du carton avec vivacité.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

THÉRÈSE.

Madame, c'est un falbala. Ceci est une fontange.

ROSE.

Ah! quelle horreur! voilà ma robe gâtée.

THÉRÈSE.

Mais, madame, quand j'ai quitté Paris, c'était une fureur.

ROSE, lui jetant la robe au nez.

L'impertinente!... Et mon joli chapeau?

THÉRÈSE.

Madame, j'en ai fait un pouffe. Regardez-le, il est superbe.

ROSE, en fureur.

Sortez, sortez! vous dis-je.

THÉRÈSE, fuyant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel démon!

SCÈNE X.

ROSE, ÉMILE, regardant toujours au fond du théâtre. Il a souri pendant toute la scène précédente.

ROSE.

Que je suis malheureuse! et mes jolies fleurs de pêcher. Ah ciel! elle a mis la garniture de ma robe sur mon chapeau.

(Elle prend tour à tour ses bonnets, ses robes, ses chapeaux, les arrache, les déchire et les foule aux pieds.)

ÉMILE.

A merveille!... à merveille!... me voilà!... C'est moi-même.... Ah! que je suis heureux!.... Ah! que je suis heureux! C'est absolument ça.

ROSE, l'apercevant.

Quoi! vous étiez-là, mon ami? qu'avez-vous donc?

ÉMILE.

Ma chère Rose, je suis au comble de la joie, enchanté, transporté : un instrument brisé, des robes foulées aux pieds... Ah! mais c'est unique, je me reconnais.

ROSE, un peu confuse.

Que voulez-vous dire?

ÉMILE.

Oh, ma charmante amie! il est bien vrai que le ciel nous a faits l'un pour l'autre. Quelle sympathie! quelle étonnante conformité de caractères!

ROSE.

Comment donc?

ÉMILE.

Oui: je suis tout cela, moi: impatient, colère, furibond, brisant tout, cassant tout.

ROSE.

C'est une plaisanterie?

ÉMILE.

Non, je vous le proteste; c'est la pure vérité. Écoutez-moi, Rose, je ne veux plus rien vous déguiser. Vous allez tout savoir : il faut d'abord vous avouer que j'ai été fort mal élevé par mon oncle.

ROSE.

Vous! mal élevé?

ÉMILE.

Horriblement; dès ma première jeunesse, j'annonçai un caractère indomptable... je maltraitais mes maîtres, je frappais les domestiques. Mon oncle, aveuglé par sa tendresse pour moi, trouvait cela charmant. Voilà un enfant qui promet, disait-il, il aura de l'énergie.

ROSE.

En effet, cela est singulier.

ÉMILE.

Vous pensez bien que ma pétulance, n'étant jamais réprimée, n'a fait que s'accroître avec l'âge. Cependant, lorsque j'épousai mon aimable Rose, j'ai fait de sérieuses réflexions. Que pensera-t-elle, me disais-je, quand elle découvrira mon caractère? Elle me prendra pour un monstre; elle me haïra.

ROSE.

Ah! mon ami!

ÉMILE.

Cette idée me fit frémir! Juge donc quelle a été ma joie, en découvrant que tu avais le même défaut. Maintenant, je suis persuadé que tu voudras bien l'excuser en moi, et, grâce au ciel, me voilà délivré de l'inquiétude la plus affreuse...

ROSE.

Comment, mon ami, vous avez le caractère violent?

ÉMILE.

Fougueux.

ROSE.

Mais c'est singulier, je ne m'en suis jamais aperçue avant notre mariage.

ÉMILE.

Ah! c'est tout simple, ma bonne, je cherchais à te plaire, il paraît que tu avais le même désir.

ROSE.

Je vous croyais si doux!

ÉMILE.

Oh! mon Dieu! non. C'est du feu qui circule dans mes veines; et à la moindre contradiction...

ROSE.

Moi, de même; pour peu qu'on me contrarie, le cœur me bat, et j'entre dans des fureurs... Mais cela ne dure pas long-temps, mon ami.

ÉMILE.

L'instant d'après, il n'y paraît plus.

ROSE.

Et je suis au désespoir si j'ai fait de la peine à quelqu'un.

ÉMILE.

Moi aussi, cela me désole. Mais j'ai un malheur : souvent je recommence au bout de deux minutes.

ROSE.

C'est terrible, cependant.

ÉMILE.

Pourquoi donc? tout le monde n'a-t-il pas ses défauts? Nous sommes fort heureux d'avoir le même; au moins on ne pourra pas dire qu'il y a incompatibilité d'humeur. Moi, je trouve que nous sommes bien partagés : la vivacité annonce toujours un bon cœur..... D'ailleurs, dès que nous aurons de l'indulgence l'un pour l'autre, à quoi bon nous gêner? Nous ferons à nous deux un tapage épouvantable, mais les raccommodemens seront délicieux.

ROSE.

Les raccommodemens! Émile, vous pensez donc que vous vous mettrez en colère contre moi?

ÉMILE.

Chère amie, vous savez que c'est un mouvement indépendant du cœur et de la raison. Quand le sang porte à la tête, on est capable de tout. Moi, je ne connais personne, mais l'accès passé, je serai à vos pieds, vous n'en doutez pas.

ROSE.

Oui, c'est charmant; mais nous nous raccommoderons le moins possible, n'est-ce pas?

ÉMILE.

A propos, ma chère, nous aurons six personnes à dîner. Voici ton frère, je vous laisse ensemble un instant, pour aller donner mes ordres. Adieu, ma bonne. Tu n'imagines pas combien je suis soulagé par l'aveu que je viens de te faire.

SCÈNE XI.

ÉMILE, ROSE, VOLMAR.

VOLMAR, bas à Émile.

Eh bien?

ÉMILE, en sortant, à Volmar.

J'ai commencé, et j'espère que ça n'ira pas mal?

SCÈNE XII.

ROSE, VOLMAR.

VOLMAR.

Qu'est-ce que tu as donc, ma sœur? penses-tu toujours à ta femme de chambre?

ROSE.

Il s'agit bien de femme de chambre, mon frère!

VOLMAR.

Mais comme tu as l'air rêveur! A quoi donc réfléchis-tu?

ROSE.

Hélas! j'ai bien sujet de réfléchir.

VOLMAR.

Ah! je le crois, ma sœur.

ROSE.

Mon frère, dispensez-moi de vos plaisanteries... tenez, je ne suis pas d'humeur...

(Ici on entend un grand bruit de tables renversées, de meubles brisés.)

VOLMAR.

Quel bruit entends-je?

ROSE.

Ah! mon Dieu! serait-ce déja lui?

(On entend encore du bruit.)

VOLMAR.

Le bruit redouble, je crois en vérité qu'on se bat.

ROSE.

Mon frère, je t'en conjure....

VOLMAR.

N'aie pas peur, ma bonne amie, j'y cours, et je reviens t'apprendre ce que c'est.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

ROSE.

Je tremble... Ah! mon Dieu! si c'était Émile... Cependant il ne fait que de nous quitter... Ah! je ne le vois que trop... il ne m'a pas trompée... Mais je n'en reviens pas: avec une physionomie si douce!...

SCÈNE XIV.

ROSE, VOLMAR, rentrant avec un air de mauvaise humeur.

ROSE.

Eh bien! mon frère?

VOLMAR.

C'est monsieur votre mari.

ROSE.

Émile!... Mais qu'a-t-il donc?

VOLMAR.

Oui, oui, va-t'en le lui demander: je l'ai trouvé le visage ardent, les yeux enflammés; il a mis tous les gens de la maison en fuite; il renverse les tables, les meubles, brise les porcelaines, les glaces.

ROSE.

Ah! mon Dieu! et mon superbe cabaret, le présent de noce de ma tante?

VOLMAR.

Je t'avoue que je suis fort mécontent d'une pareille conduite. Elle est vraiment scandaleuse; j'ai voulu le calmer, et il m'a répondu avec un ton...

ROSE.

Mon frère, ne te fâche pas; c'est qu'il est un peu violent, vois-tu; il me l'a avoué.

VOLMAR.

Eh bien! morbleu! quand on a ce défaut-là, on ne se marie pas; on n'associe pas son sort à celui d'un être qu'on s'expose à rendre malheureux, et je te jure bien, ma sœur, que si j'avais su...

ROSE.

Ah! mon frère, voilà qu'il vient de ce côté; il a toujours l'air plus furieux.

ÉMILE, dans la coulisse.

Les scélérats!...

ROSE.

Mon frère, ne lui dis rien, je t'en prie. Dans ces momens-là il ne connaît personne... Comme il a les yeux égarés! Je cours me renfermer dans ma chambre: je reviendrai quand l'accès sera passé: il m'a dit que cela ne lui durait pas long-temps.

SCÈNE XV.

ROSE, VOLMAR, ÉMILE, arrivant dans l'attitude d'un homme furieux.

VOLMAR.

Mon cher Émile!

ÉMILE.

Mon frère, laissez-moi, je ne me connais plus.

ROSE, se hâtant d'entrer dans sa chambre.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XVI.

VOLMAR, ÉMILE.

VOLMAR, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah!

ÉMILE, riant.

Eh bien! mon frère?

VOLMAR.

Elle a eu une peur... elle ne sait où elle en est. Ah! mon cher Émile, je vous félicite.

ÉMILE.

Laissez-moi achever mon ouvrage; c'est alors seulement que vous pourrez me féliciter.

VOLMAR.

Allons, mon ami, du courage! car il en faut pour

tenter une pareille épreuve dans un jour qui est ordinairement consacré à la tendresse.

ÉMILE.

Et c'est précisément le meilleur que j'aie pu choisir. La beauté souffre une leçon quand c'est l'amour qui la donne; mais lorsque ses premières ardeurs sont passées, au lieu d'un précepteur aimable, elle ne trouve plus qu'un censeur austère, qu'un pédant ennuyeux... La raison, qui plaît dans la bouche d'un amant, fatigue dans celle d'un mari. Allez, mon frère, allez, j'ai tout calculé.

VOLMAR.

A merveille, vous êtes en bon train, je vous laisse. En attendant le dîner, je vais écrire quelques lettres à mon régiment... Ah! mon frère, c'est à faire à vous, et je vous rends les armes.

ÉMILE.

Songez que vous m'avez promis votre secours.

VOLMAR.

Je vous ai donné ma parole, vous pouvez y compter.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ROSE, ÉMILE, il prend un carton, s'asseoit dans un fauteuil, et se met à dessiner.

ROSE, entr'ouvrant sa porte, et regardant d'un air craintif.

(A part.) Voyons s'il est encore en fureur. (Haut.) Mon ami, est-ce passé?

ÉMILE.

Ah! c'est toi, Rose?

ROSE.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

ÉMILE.

J'achève l'ouvrage que j'ai commencé pour toi : je dessine le bosquet où je t'ai vue pour la première fois chez ta tante. Tiens, regarde, ne reconnais-tu pas le fond du parc?

ROSE.

C'est charmant. Pour ne pas t'empêcher de travailler, moi, de mon côté, je vais m'asseoir et broder l'écharpe que je t'ai promise.

ÉMILE, souriant.

Rose, je me suis mis en colère depuis que je ne t'ai vue.

ROSE.

Je le sais bien; vous m'avez fait une peur...

ÉMILE.

Bah! ce n'est rien que cela.

ROSE.

Comment! ce n'est rien?

ÉMILE.

J'ai fait maison nette; à l'exception de Germain et de Thérèse, j'ai renvoyé tous les domestiques.

ROSE.

Vous aviez l'air si calme quand vous m'avez quittée; comme vous vous êtes fâché vite!...

ÉMILE.

Que veux-tu? Je me contenais depuis si long-temps! j'ai profité de la première occasion; j'ai fait bien du tapage, n'est-ce pas?

ROSE, à part, en brodant.

Mais voyez donc comme il parle légèrement!...

ÉMILE, riant.

Si tu voyais le salon, on dirait un champ de bataille.

ROSE.

Oui, riez, monsieur; riez, je vous le conseille.

ÉMILE, continuant à dessiner.

Oh! comme ce paysage est frais, ce calme délicieux!... Sais-tu dans quelle attitude je me dessine? Au milieu d'un bosquet de roses, et me fixant auprès de la plus jolie.

(Rose quitte tout doucement son ouvrage, vient sur la pointe du pied, et appuie son bras sur l'épaule de son mari.)

ÉMILE, se retournant, et lui baisant la main.

Bonjour, ma bonne amie. Eh bien! tu t'en vas? Reste donc, pour jouir un moment de la perspective.

ROSE, retournant à son métier.

Non, monsieur, non; je ne voulais vous dire que cela. D'ailleurs, vous êtes un méchant, vous avez brisé mes porcelaines.

ÉMILE.

Ah! un petit moment; ne nous reprochons rien, ma bonne amie; n'as-tu pas brisé ta guitare?

ROSE.

Oui; mais c'est bien différent, elle ne t'appartenait pas.

ÉMILE.

Bah! moi qui te parle, j'en ai fait bien d'autres: je suis sûr que j'ai cassé dans ma vie dix violons et autant de flûtes.

ROSE.

Ah! mon Dieu!

ÉMILE.

Si je n'étais pas aussi colère, je serais bon musicien; mais, au premier passage difficile, je déchire les cahiers, je renverse les pupitres.

ROSE.

Ah! mon ami, le vilain défaut que tu... que nous avons là!

ÉMILE.

Hélas! plût à Dieu que je n'eusse que de semblables bagatelles à me reprocher!

ROSE, quittant son ouvrage, et se levant avec inquiétude.

Qu'est-ce que vous avez donc fait, mon ami?

ÉMILE.

Non, Rose, je ne peux pas te le dire.

ROSE.

Pardonnez-moi, monsieur, vous me le direz; voulez-vous bien me le dire?

ÉMILE.

Un petit moment, laisse-moi finir cette cascade.

ROSE.

Ah! mon Dieu! monsieur, laissez là votre cascade, et dites-moi ce que vous avez fait.

ÉMILE, se levant.

Hélas! à quel pénible aveu me forcez-vous? Vous allez avoir bien mauvaise opinion de moi.

ROSE, impatientée.

Parlez donc.

ÉMILE.

Vous voyez bien Germain, ce vieux, ce fidèle serviteur?

ROSE.

Eh bien?

ÉMILE, à part.

Effrayons-la. (Haut.) Il y a six mois que, dans un accès de colère, j'ai eu le malheur de lui casser un bras.

ROSE.

Casser un bras!... Oh! mon ami, c'est affreux! Il est vrai que je suis très vive; mais je n'ai jamais rien fait qui approchât de cela. A la vérité, j'ai brisé quelques meubles.

ÉMILE.

C'est bien; tu es une femme, il faut de la proportion; je suis plus fort que toi, vois-tu, ma bonne amie. Les passions des hommes!... Pauvre bon vieux Germain! cet affreux souvenir me poursuivra toute ma vie.

ROSE.

Casser un bras!

ÉMILE, après un long soupir.

Hélas! si ce n'était encore que cela.

ROSE.

Comment! mon ami, encore? Ah! mon Dieu!

ÉMILE.

Vous devez bien penser qu'avec un pareil caractère, j'ai dû me battre plus d'une fois, et que...

ROSE.

Ah! mon ami, ne vous battez plus, vous me feriez mourir.

ÉMILE.

Comment donc faire?

ROSE.

Il faut te corriger, mon Émile. Promets-moi de te corriger.

ÉMILE.

Me corriger? ma chère amie, c'est impossible.

ROSE.

Comment! tu crois qu'on ne peut pas vaincre ce défaut-là?

ÉMILE.

Non, ma chère, c'est dans le sang.

ROSE.

Mon ami, je te prouverai qu'on peut en venir à bout.

ÉMILE.

Je ne demande pas mieux que d'en être convaincu.

ROSE.

Veux-tu t'engager seulement à me prendre pour

modèle? Promets-le-moi, et je vais te faire un cadeau.

ÉMILE.

Un cadeau?

ROSE.

Oui, je te donnerai mon portrait.

ÉMILE.

Comment! Rose, vous aviez votre portrait, et vous ne me l'avez pas donné hier?

ROSE.

Écoute donc, mon ami; il ne faut pas tout donner dans un jour; je t'en prie, porte-le toujours sur ton sein, et quand tu te sentiras près de te fâcher, arrête un instant tes regards sur lui. Alors, sois en sûr, mon ami, ton sang se calmera; à la colère succédera un sentiment plus tendre; et bientôt mon Émile deviendra le plus doux, comme il est le plus aimable des hommes.

ÉMILE.

Ah! ma bonne amie, tu m'enchantes.

ROSE.

Que penses-tu du préservatif?

ÉMILE.

Il est excellent... je vais me faire peindre tout de suite.

ROSE.

Te faire peindre?... Ah! je t'entends.

ÉMILE.

Mais, donne-le-moi donc, ce charmant portrait; je brûle de l'avoir.

ROSE.

Attends : il est dans un tiroir de ma toilette. Ah! mon Dieu! où est la clef? Qu'est-ce que j'ai fait de la clef?

ÉMILE, à part.

L'étourdie! Voyons ce qui arrivera.

ROSE, cherchant partout.

Ne l'as-tu pas vue, mon ami?

ÉMILE.

Non.

ROSE, renversant, dans son impatience, les livres qui sont sur la cheminée.

Cherche donc aussi... tu es là d'une tranquillité...

ÉMILE.

C'est inutile, tu l'as perdue.

ROSE.

Non : il n'y a qu'un moment, je la tenais encore, j'en suis bien sûre... Ah! mon ami, je me rappelle, c'est Thérèse qui doit l'avoir. Thérèse!... Thérèse!... Ne t'impatiente pas, mon ami. (Avec impatience.) Thérèse! (Elle prend la sonnette et l'agite avec violence de la main gauche.) Thérèse!... (Et frappant du pied, elle prend de l'autre main le cordon de sonnette qui est à la cheminée.) Ne t'impatiente pas.

ÉMILE, à part.

A merveille!

SCÈNE XVIII.

ROSE, ÉMILE, THÉRÈSE, *venant lentement.*

THÉRÈSE.

Me voilà, madame, me voilà.

ROSE.

Allons, vite : la clef de ma toilette.

THÉRÈSE.

Quelle clef, madame ?

ROSE.

Quelle clef ? celle que je vous ai donnée ce matin.

THÉRÈSE.

Celle que vous m'avez donnée ce matin ? mais, madame, je vous l'ai rendue.

ROSE.

Vous me l'avez rendue, à moi ?

THÉRÈSE.

Oui, madame.

ROSE.

Comment ! vous oserez me soutenir...

THÉRÈSE, *se fâchant par degrés.*

Oui, madame, je vous l'ai remise entre les mains.

ROSE.

Ah ! c'est un peu fort.

THÉRÈSE.

Vous étiez là, madame, comme vous y êtes à présent.

ROSE.

Cette femme-là me fera mourir.

THÉRÈSE.

Je me souviens même que vous étiez en colère.

ROSE.

Quelle audace! mon ami, quel front! il est impossible de garder ces gens-là.

ÉMILE, à part.

C'est à mon tour : l'air furieux. (Haut.) Un moment : Germain!... Germain!

SCÈNE XIX.

ROSE, THÉRÈSE, GERMAIN, ÉMILE.

GERMAIN.

Que demande, monsieur?

ÉMILE.

Avez-vous trouvé la clef de la toilette de madame?

GERMAIN.

Non, monsieur.

ÉMILE, à Thérèse.

C'est donc vous qui êtes coupable?

ROSE.

Sans doute.

THÉRÈSE, hors d'elle.

Madame, si vous aviez des poches aussi, cela n'arriverait pas.

ROSE.

Impertinente! sortez de la maison; ne reparaissez jamais devant moi.

GERMAIN.

Ah! mon Dieu! madame, permettez-moi de vous le dire : quel bruit vous faites pour une clef? on dirait...

ÉMILE, furieux.

Comment! quel bruit? je vous trouve bien insolent : vous osez manquer à madame, malheureux! sortez de chez moi, que je ne vous revoie plus.

GERMAIN.

Ah! mon bon maître.

ÉMILE.

A la fin, c'est trop souffrir; sortez, vous dis-je, ou craignez ma fureur.

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a donc?

ÉMILE, à part.

Pauvres amis! il m'en coûte de vous affliger. (Haut.) Soutenir que madame peut avoir tort... Vous êtes encore là?... Pour la dernière fois, sortez de la maison, je vous chasse tous les deux.

GERMAIN ET THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! not' bon maître!

SCÈNE XX.

ROSE, ÉMILE.

ÉMILE, hors de lui.

Comme ces valets abusent des bontés qu'on a pour eux!

ROSE.

Comme ils sont malhonnêtes!

ÉMILE.

Impertinens!

ROSE.

Menteurs! Ce sont toujours les domestiques qui occasionent les querelles dans les ménages.

ÉMILE.

Nous n'en avons plus. Ainsi, dorénavant nous serons toujours d'accord.

ROSE.

Ah! sans doute.

ÉMILE.

Dans le fond, cependant, nous nous sommes fâchés pour peu-de chose. Je t'avais bien dit qu'il était difficile de se corriger.

ROSE.

Ah! mon ami, je te le jure, c'est la dernière fois que cela m'arrivera. C'est un si vilain défaut. Plus je te vois... Est-ce que cela ne te produit pas cet effet-là, à toi?

ÉMILE.

Mais je t'avoue que je commence à ne pas trouver cela fort aimable.

ROSE.

Travaillons de concert à nous corriger, mon ami. Sais-tu bien que dans ces momens-là ta physionomie devient effrayante? Tu n'es plus le même.

ÉMILE.

Cela n'est pas étonnant; la colère change les traits, rend les yeux hagards. Si tu pouvais te voir alors, tu ne te reconnaîtrais pas... Ah! tu n'es pas jolie.

ROSE.

Mon ami, il faut nous corriger définitivement.

ÉMILE.

Allons, plus d'emportement, plus de colère : c'est fini.

ROSE.

Veux-tu en prendre l'engagement?

ÉMILE.

De tout mon cœur.

ROSE.

Nous verrons le premier qui y manquera; je suis bien sûre de moi, d'abord.

ÉMILE.

Et moi, je ne suis pas si fort; il va furieusement m'en coûter, et si tu ne me donnais pas l'exemple, je n'aurais pas le courage de répondre de moi.

ROSE.

Sois tranquille... Occupons-nous d'autre chose.

ÉMILE.

Veux-tu faire de la musique?

ROSE.

Ah! mon ami, la bonne idée! on dit que la musique calme les sens, qu'elle dispose l'âme aux émotions douces.

ÉMILE.

Voici justement une romance nouvelle sur la paix du ménage: elle nous convient à merveille; je vais t'accompagner avec mon violon.

ROSE, *chantant.*

Ah! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE, *arrêtant.*

C'est trop vite.

ROSE, *continuant.*

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE, *interrompant.*

Tu manques ce dernier passage-là, ma bonne amie.

ROSE.

Tu crois? allons, recommençons.

ÉMILE.

Prends garde à la paix du ménage.

ROSE, *recommençant avec impatience.*

Ah! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE, s'arrêtant.

Allons, ferme!

ROSE.

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE.

Ça n'est pas mieux, tu te trompes encore.

ROSE.

Non, c'est toi qui accompagnes mal.

ÉMILE.

Allons, recommençons.

ROSE.

Encore? Allons, voyons :

Ah! que deux époux sont heureux
Quand c'est l'amour qui les engage.

ÉMILE.

Ah! mon Dieu, comme tu dis cela vite! tu n'y es pas du tout.

ROSE, chiffonnant le cahier.

Au sein des plaisirs et des jeux
Ils goûtent la paix du ménage.

ÉMILE, l'interrompant.

Ce n'est pas cela.

ROSE, lui jetant le cahier au nez.

Ah! pour le coup, c'est ennuyeux.

ÉMILE.

Fort bien! voilà un joli précepteur! il donne de bons exemples à son élève.

ROSE, avec un peu de douceur.

Écoute donc; j'ai promis de ne pas m'emporter.... sans motif.

ÉMILE.

Qu'est-ce que c'est donc que j'aperçois là au bout de ce mouchoir?

ROSE.

Ah! mon ami... c'est la clef.

ÉMILE.

Quoi! la clef que vous demandiez à Thérèse?

ROSE.

Hélas! oui.

ÉMILE.

Fort bien! madame; et voilà ces deux honnêtes vieillards renvoyés. Pauvre Thérèse! avec quelle barbarie vous lui avez parlé!

ROSE.

Ah! mon ami, je suis prête à aller lui demander pardon.

ÉMILE.

Oui; il est bien temps. Irai-je aussi m'avouer coupable à Germain? cela serait-il décent?

ROSE.

Eh bien! mon ami, veux-tu faire une chose? Tu as renvoyé Germain, moi, j'irai lui parler. J'ai chassé Thérèse, tu feras une démarche auprès d'elle. Ne trouves-tu pas qu'il sera bien doux de réparer l'un par l'autre, les torts que nous avons eus mutuellement?

ÉMILE, à part.

Si j'en croyais mon cœur, j'irais l'embrasser; mais la crise s'approche, il faut frapper les derniers coups. (Haut.) Quand je songe que je me suis mis en colère! cela me met dans une fureur... Et les six personnes que nous attendons à dîner? pas un domestique pour les servir, c'est affreux!

(Il va s'asseoir dans un fauteuil près de la table, à l'extrémité du théâtre.)

ROSE.

Mon ami, pardonne-moi, je t'en supplie..... Vous ne répondez rien... Ah! Émile!...

(Elle s'en va en pleurant près de la toilette.)

SCÈNE XXI.

ROSE, ÉMILE, VOLMAR.

VOLMAR.

Eh bien! dînons-nous? Ah! ah!... vous voilà bien, vraiment! on vous prendrait pour d'anciens époux. (Émile lui fait des signes d'intelligence.) Personne ne répond. O ciel! que vois-je? ma sœur en pleurs! Que signifient donc ces livres renversés? Quel éclat! quel scandale!... Monsieur est-ce là le sort que vous préparez à ma sœur? Quoi! dès le lendemain...

ÉMILE.

Vous oubliez sans doute, monsieur, que je suis chez moi.

ROSE, à part.

O ciel! je tremble.

VOLMAR.

Ne devriez-vous pas rougir?

ÉMILE.

Monsieur, je ne reçois de leçon de personne.

VOLMAR.

Tant pis, monsieur, vous en auriez besoin.

ÉMILE.

Vous m'insultez.

ROSE, à Volmar.

Mon cher Volmar, songe qu'il est mon époux! Cher Émile, c'est mon frère.

VOLMAR.

Laisse-nous un instant, ma sœur.

ÉMILE, bas, à Volmar.

Feignons de parler mystérieusement. (Haut, en ayant l'air de parler bas.) Monsieur, vous m'entendez.

VOLMAR, de même.

Quand il vous plaira, monsieur.

ROSE.

Grand Dieu! que signifient ces mots?

ÉMILE.

Rassurez-vous, ce n'est rien. Ne pourrons-nous pas nous expliquer tranquillement? (Bas, à Volmar.) Je vous en prie, contraignez-vous devant ma femme.

VOLMAR, très haut.

Oui, parlons plus bas.

ROSE.

Cruels! vous croyez m'en imposer, mais je vois quels sont vos horribles desseins.

ÉMILE.

Eh! cessez de vous troubler, nous sommes calmes.

ROSE, à part.

Ce calme-là me fait trembler.

ÉMILE, prenant la main de Volmar, et sortant.

Monsieur, je vais vous attendre.

VOLMAR.

Dans un instant, je suis à vous.

SCÈNE XXII.

ROSE, VOLMAR.

ROSE.

O ciel! Émile est sorti! (A Volmar, qui fait mine de le suivre.) Mon frère, où vas-tu?

VOLMAR.

Laisse-moi sortir.

ROSE, le retenant.

Non, mon frère, vous ne sortirez pas.

VOLMAR.

L'infâme! je lui apprendrai...

ROSE, se jetant à ses pieds.

Mon frère, j'embrasse tes genoux. Si tu t'éloignes, je meurs.

VOLMAR.

Laisse-moi. C'est lui qui m'a provoqué, et entre militaires...

ROSE.

Eh bien! si tu veux te venger, me voilà à tes pieds; mais, au nom de ce qu'il y a de plus sacré, respecte les jours d'un époux sans lequel je ne peux vivre.

VOLMAR, après un instant de silence.

Allons, en ta faveur...

ROSE.

Mon frère, promets-moi de ne pas donner de suite à cette affaire-là... je t'en supplie.

VOLMAR.

Eh bien! oui, je te le promets.

ROSE, se jetant dans ses bras.

Ah, mon ami! tu me combles de joie.

VOLMAR.

Ma pauvre sœur!

ROSE.

Aussi, il semble que ce soit un sort! Tout le monde se met en colère ici... Je suis vive... Émile est violent, tu es emporté.

VOLMAR.

Ton mari aurait bien besoin d'une leçon.

ROSE.

Ah! sans doute, car il a un bien vilain caractère; mais écoute-moi, mon frère, personne ne peut nous entendre, je vais te confier un secret... J'ai formé le projet de le corriger.

VOLMAR.

Toi?

ROSE.

Oui, moi, je veux être son précepteur. Ainsi, laisse-moi cette gloire-là. Tu ne te figures pas combien il a déja fait de progrès aujourd'hui. Au moment où tu nous as interrompus, j'étais en train de le convertir.

VOLMAR.

Bah!

ROSE.

Vraiment; je t'en prie, mon frère, ne te mêle pas de cela; tu es trop vif. Autrement, tu m'exposes à perdre tout le fruit de mes travaux.

SCÈNE XXIII.

ROSE, VOLMAR, UN PETIT JOKEI.

LE JOKEI, criant.

Monsieur le Major, M. Émile a dit comme ça que j'aie bien soin de vous remettre cette lettre en particulier.

VOLMAR.

Imbécile! Allons, sors.

SCÈNE XXIV.

ROSE, VOLMAR, lisant la lettre.

ROSE.

Une lettre d'Émile!... Quel mystère!... Je frémis... Mon frère, quelle est cette lettre? montre-la-moi.

VOLMAR.

Non, Rose, je ne le puis.

ROSE.

Je veux la voir.

VOLMAR.

A quoi bon t'affliger?

ROSE, lui arrachant la lettre.

Je la verrai, vous dis-je.

VOLMAR.

Hélas!

ROSE, lisant.

« Mon frère, à peine vous avais-je quitté, que le « remords s'est emparé de moi. Il faut que l'empor-« tement soit un vice bien affreux, puisqu'il m'aurait « rendu capable de percer le cœur auquel je dois « l'épouse la plus chérie. Hélas! pourquoi lui ai-je « présenté une main si peu digne d'elle! mais du « moins je n'empoisonnerai pas une vie qui m'est « chère; peut-être l'absence et la réflexion viendront-« elles à bout de calmer un sang trop impétueux: « j'ai voulu m'épargner de déchirans adieux, je pars, « et..... » Mon frère, il ne peut être loin; prends le meilleur de tes chevaux, pars, cours, vole et le ramène; dis-lui que je supporterai tous ses défauts avec patience, avec résignation. Dis-lui que je ne me permettrai jamais le moindre murmure. Mais va donc! le temps s'écoule.

VOLMAR.

Ma chère Rose, je te promets de faire tous mes efforts.

ROSE.

Mais pars donc, je t'en conjure, ou bien je cours moi-même...

VOLMAR.

Adieu, je pars.

(Il s'en va.)

SCÈNE XXV.

ROSE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, ayant un petit paquet sous le bras.

Madame, je viens vous faire mes adieux. D'après vos ordres je vais sortir de la maison.

ROSE.

Quoi! ma bonne, vous me quittez aussi? Ah! restez, je vous en supplie, oubliez les torts que j'ai envers vous.

THÉRÈSE.

Non, madame. Tenez, je vois bien que mes services ne sauraient vous convenir. Ce serait pour recommencer au bout de deux jours. J'ai le malheur d'être trop vieille, je ne peux plus changer.

ROSE.

Thérèse, je vous proteste...

THÉRÈSE.

Ah! combien il en coûte de se séparer de ceux avec qui on croyait passer sa vie!

ROSE, à part.

Elle me déchire le cœur!

THÉRÈSE.

Hélas! je suis née dans cette maison, je croyais y mourir. J'ai été trente-deux ans avec feu madame la Comtesse. Elle était si bonne, si douce! Aussi, était-elle chérie, adorée de tout le monde.

ROSE, à part.

Oh! que je souffre!

SCÈNE XXVI.

ROSE, THÉRÈSE, GERMAIN.

GERMAIN, arrivant avec sa valise sous le bras.

ROSE.

Et vous aussi, Germain, vous partez?

GERMAIN.

Oui, madame.

ROSE.

O ciel! tout le monde m'abandonne.

GERMAIN.

Monsieur m'a donné mon congé.

ROSE.

Eh! non, mes amis, vous restez tous les deux.

GERMAIN.

Me serais-je jamais attendu à être traité de la sorte!

ROSE.

Oui, sans doute; il a eu un mouvement de vivacité bien condamnable; mais vous savez qu'il est d'un naturel très violent.

GERMAIN.

Lui ! madame ?

THÉRÈSE.

M. Émile, violent ! c'est une calomnie.

ROSE.

Depuis le temps que vous le servez, vous devez être habitués à ses emportemens.

GERMAIN.

Madame, on vous a indignement trompée. Au contraire, il nous a comblés de bontés jusqu'à ce jour. M. Émile est l'homme le plus bienfaisant, le plus affable.

THÉRÈSE.

Qui a le meilleur caractère.

GERMAIN.

L'humeur la plus égale. Dans tout le pays, on le cite comme un modèle de douceur et de bonté.

ROSE.

Comment ! dans sa jeunesse, il ne battait pas les domestiques de son oncle ?

GERMAIN.

Lui ! battre les domestiques ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu ! madame, qui est-ce qui vous a donc fait tous ces mensonges ?

GERMAIN.

Quand il était enfant, son oncle ne lui faisait qu'un reproche, c'était d'être d'un naturel trop timide.

ROSE.

Tout ce que j'entends...

GERMAIN.

Depuis que je suis à son service, il ne lui était jamais arrivé de se mettre en colère contre moi. Si j'avais le malheur de faire mal, il me reprenait d'un ton si doux, avec des manières si bonnes...

ROSE.

Et le bras qu'il vous a cassé?

GERMAIN.

Le bras qu'il m'a cassé! Ah! juste ciel! Mais, madame, on a voulu s'amuser à vos dépens, permettez-moi de vous le dire.

THÉRÈSE.

Lui! ah! le pauvre cher homme, il est incapable...

GERMAIN.

Mais, madame, ce n'est que depuis son mariage qu'il est changé comme ça... Je ne sais quel malin esprit est entré dans la maison.

ROSE.

O ciel! quel trait de lumière! Mes bons amis, laissez-moi un instant; mais ne vous éloignez pas, votre maître vous aime toujours, vous ne voudriez pas l'affliger, n'est-il pas vrai?

THÉRÈSE.

Ah! le ciel nous en est témoin.

ROSE.

Restez donc, car votre départ lui donnerait bien du chagrin.

GERMAIN.

Allons, notre femme...

ROSE.

Braves gens, soyez bien sûrs que désormais vous ne trouverez ici que des cœurs qui vous chériront.

(Ils vont pour sortir, Émile et Volmar les retiennent au fond du théâtre.)

SCÈNE XXVII.

ÉMILE, VOLMAR, GERMAIN, THÉRÈSE, ROSE.

ROSE, sur le devant du théâtre, se croyant seule.

O ciel! Émile est d'un caractère doux, affable, et il a feint la violence, l'emportement. En restant avec moi, dit-il, il ferait le malheur de ma vie. C'est donc moi qui fais le malheur de la sienne... Et il a la générosité de s'accuser!... Cette lettre, ce départ sont une feinte sans doute, mais deviendraient bientôt une affreuse réalité. Oserai-je lever les yeux devant lui?... Mais que dis-je? jamais je ne fus plus sûre de son amour.

ÉMILE, s'avançant avec chaleur.

Oh! ma Rose, je tombe à tes pieds.

ROSE, jetant un cri.

Mon ami, c'est à moi de me jeter aux tiens.... Je sais tout. Ils m'ont tout dit... Ah! Émile, comme vous

me trompiez! Et vous, mon frère, comme vous étiez son complice!

ÉMILE.

Ils t'ont révélé mon secret! mais je suis coupable d'artifice, n'ai-je pas un pardon à obtenir?

ROSE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, tu as éclairé à la fois mon esprit et mon cœur... Et moi qui voulais te donner des leçons!

ÉMILE.

Ma chère amie, les meilleures sont celles que l'on reçoit en croyant les donner.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur, je réponds d'elle. Si vous aviez vu tout à l'heure!.. Quand on a un bon cœur, il ne faut jamais désespérer. Soyez aussi bonne que belle, et tout ira bien, mon enfant!.... Ah! pardon, madame.

ROSE.

Pour un homme si doux, comme tu as bien joué l'emportement! Tu as été violent, colère; mon ami, changeons de rôle, je veux à ton exemple devenir douce et bonne, mais j'irai plus loin que toi. Tu ne m'as imitée qu'un instant, et moi je veux te ressembler pour toujours.

ÉMILE.

Ma chère Rose, on ne se corrige pas si facilement d'un défaut. Tu y retomberas plus d'une fois peut-être; mais tu en as vu les funestes conséquences, et

avec le secours de l'indulgente amitié, tu finiras par en triompher. Tu sentiras que la douceur, que la bonté, sont le plus bel ornement d'un sexe aimable, et le gage assuré du bonheur des époux.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LE SUJET ET SUR LA PIÈCE

DE LA JEUNE FEMME COLÈRE.

Cette pièce a été faite directement d'après un des contes moraux de madame de Genlis, intitulé le *Mari Instituteur*. Mais, si l'on en croit Geoffroy, « Peu de tems avant que « M. Étienne fît jouer sa pièce, trois ou quatre petits auteurs « s'étaient jetés sur ce même conte, et avaient travaillé à la « hâte, dans la crainte d'être gagnés de vitesse, et se promet- « tant bien d'escamoter un succès de priorité. Tels jadis les « jurés entrepreneurs de traductions, surtout de romans an- « glais, dépêchaient un ouvrage avec une promptitude admi- « rable; ce qui n'empêchait pas quelquefois qu'un confrère « plus expéditif ne mît au jour la traduction à laquelle ils tra- « vaillaient encore. »

Mais tous ces metteurs en œuvre furent consternés, lorsqu'ils apprirent qu'on allait jouer la pièce de M. Étienne. Celui-ci avait l'avantage de travailler *ad hoc* pour le théâtre Louvois, asile de la troupe de M. Picard, réfugiée de l'Odéon incendié.

« Là une pièce, dit toujours Geoffroy, était présentée, lue, « reçue, apprise et jouée, en moins de tems qu'il n'en faut « ailleurs pour obtenir seulement une audience de semainier. « Qu'on juge si les malheureux qui s'étaient adressés au « Théâtre-Français et à l'Opéra-Comique, étaient capables de

« lutter contre l'heureux Étienne, dont la chaloupe voguait « à pleines voiles, tandis que leurs barques engravées dans « le sable ne pouvaient faire aucun mouvement.

« La ressource ordinaire des derniers venus est de s'inscrire « en faux contre l'accusation de plagiat; ils fixent l'époque de « la réception de leur pièce, avec plus d'exactitude et de scru- « pule qu'un historien n'en met à marquer la date d'une ba- « taille, ou bien un géographe à déterminer la position d'une « ville. Quand il s'agirait d'un procès de cent mille écus, ils « n'observeraient pas les formes avec plus de rigueur. Vaines « précautions ! Celui qui réussit est, aux yeux du public, l'au- « teur légitime; le plagiaire est celui qui tombe; M. Étienne a « commencé par un succès; c'est un excellent provisoire qu'il « s'est fait adjuger : ses confrères tremblans attendent leur arrêt. « Il est bon de connaître toutes ces misères de la petite litté- « rature; on en est moins surpris de la médiocrité de toutes « les bagatelles dont nous sommes accablés. »

M. Étienne ne s'est pas, comme on pense bien, tenu à la lettre du conte de madame de Genlis : il a trop de ressources dans l'esprit pour cela. Au lieu d'un certain commandeur d'Olmar, oncle du mari, il lui a donné un frère, nommé Volmar; et les provocations simulées de duel sont tout à fait de son invention : c'est une idée heureuse, un moyen efficace et dramatique, dont madame de Genlis elle-même eût fait usage, s'il lui fût venu à l'imagination. On sent combien la jeune épouse, que l'on veut corriger, qui est très sensible, quoique très colère, doit craindre un si grand malheur, un malheur qui ne tend à rien moins qu'à la priver d'un époux ou d'un frère; il y en a donc assez pour lui causer une révolution si grande, qu'elle prenne la résolution de commander désormais pour toujours à son caractère.

Geoffroy, qui aimait beaucoup madame de Genlis, dit, en parlant d'elle : « Le professeur joue à ses disciples des tours « perfides; il tourne si bien ses sujets que chacun d'eux s'ima- « gine y voir la besogne toute faite; il n'y a que le sifflet qui « les désabuse. »

Sans chercher à déprécier madame de Genlis, nous dirons que nous ne sommes pas de l'avis de son apologiste. Son conte du *Mari Instituteur* est un de ses plus faibles. Le titre même est faux : on ne peut entendre, par *instituteur*, que celui qui fait l'éducation de quelqu'un, qui lui enseigne quelque chose. Or, donner une leçon de morale à une femme, la corriger d'un défaut d'humeur ou de tempérament, n'est pas précisément faire son éducation. Du reste, l'intrigue imaginée par madame de Genlis est romanesque et invraisemblable, et les caractères qu'elle présente sont impossibles et peu originaux. Comment croire qu'une jeune personne de seize ans entre déja dans des accès de colère si grands, qu'elle casse et brise tout, qu'elle batte tout ce qui l'entoure, et que cependant il n'en paraisse pas le moindre indice sur sa figure, que sa physionomie soit d'une grande douceur et d'un grand calme? La colère n'est pas de ces mouvemens de l'âme qui ne laissent aucune trace sur la figure, et un hypocrite de colère est encore à trouver.

D'un autre côté, comment un jeune homme comme Hippolyte (car c'est le nom qu'elle donne à l'epoux), qui est si moutonnier qu'à aucune époque de son enfance sa douceur ne s'est démentie, peut-il, n'ayant guère que vingt ans, jouer le rôle d'un homme furieux avec tant de naturel, qu'il parvienne à effrayer tout le monde, et qu'il soit cru tout à fait transporté de colère? Passe pour une fois; mais il est impossible qu'avec des traits doux et des joues pleines, on puisse assez

se décomposer les muscles de la face pour paraître effectivement courroucé? Cela ne peut se faire qu'en se mettant hors de soi, et il est peut-être encore plus difficile d'avoir une colère factice que des pleurs de commande. Ainsi, ceux qui croiront trouver des invraisemblances dans la pièce de M. Étienne, n'ont qu'à s'en prendre à madame de Genlis, c'est la seule coupable.

Observez qu'il faut être dans l'opulence pour pouvoir corriger une jeune femme colère; car il doit en coûter beaucoup en glaces, cristaux, porcelaines, qu'on est obligé de casser pour la faire rentrer en elle-même. D'après cela, un mari qui n'a point de fortune ne peut guère arrêter les accès de sa femme, à moins qu'il n'emploie les mêmes moyens que Sganarelle du *Médecin malgré lui*, ou il faut qu'il se résolve à se laisser battre lui-même s'il ne veut pas se ruiner, en brisant tout chez lui. Il faut avoir aussi un grand et stoïque courage, pour joncher, au moindre mot, le parquet d'une salle, de débris de bouteilles, de plats, de caraffes, tellement qu'on prenne l'endroit où la scène se passe pour celui du repas dont parle Boileau, lorsque, sous les pieds des convives,

Les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Il est vrai que le mari, soi-disant instituteur, est colonel, et autrefois les officiers faisaient des repas de corps après lesquels ils cassaient, brisaient et jetaient tout par les fenêtres. Toutefois le moyen est bien fort, et bien hussard, avec une jeune femme de seize ans, et il est douteux qu'il convienne à des personnages du grand monde.

Disons une chose à présent, c'est que madame de Genlis a

pris, comme elle l'avoue elle-même, l'idée de son conte dans une comédie de Shakespear, intitulée, « The Taming of the Shrew, » la *Méchante Femme apprivoisée.* Mais les personnages que l'auteur dramatique anglais met en action, sont les plus grossiers qu'on puisse imaginer, et quoiqu'il en fasse des gens de bonne maison, il leur prête un langage et des actions dignes des matelots et des habitans d'un marché. Pétruchio, qui a servi de type à l'Émile de M. Étienne et à l'Hippolyte de madame de Genlis, est un misérable déhonté qui n'a pas la moindre notion de savoir-vivre, et Catharina, qui est l'original de notre jeune femme colère, tient des propos qui feraient rougir les prostituées d'aujourd'hui. Shakespear fit sans doute cette pièce pour amuser le bas peuple de Londres, chez qui l'on bat sa femme encore plus qu'à Paris. Madame de Genlis s'est donc tout à fait méprise, en croyant pouvoir s'emparer de ce sujet, en mettant des personnages distingués en place de la canaille de Shakespear. On sait que dans une certaine classe aujourd'hui on n'emploie jamais les voies de fait; c'est un des effets les plus heureux du bon ton, de l'éducation et des convenances.

Shakespear lui-même n'avait pas inventé ce sujet : il l'avait pris d'une ancienne ballade ou romance anglaise intitulée le *Duc en bonne humeur,* ou la *Bonne Fortune du Chaudronnier.* On croit même que cette ballade venait elle-même d'un ancien fabliau ayant pour titre : l'*Épouse enveloppée dans la peau de Morell.* On ne se douterait guère que le sujet d'une pièce comme la *Jeune Femme colère* eût été transmis, de main en main, jusqu'à M. Étienne depuis un tems immémorial.

On raconte aussi, dans tous les recueils d'anecdotes, l'histoire d'un particulier qui, venant d'épouser une femme très acariâtre et très emportée, après qu'on l'en avait instruit,

l'avait emmenée de force avec lui, à la campagne, et saisissait sur la route même toutes les occasions d'exercer quelque acte de violence et de fureur. Par exemple, sa femme étant montée à cheval, l'animal s'abattit. Alors notre instituteur conjugal prend froidement un de ses pistolets d'arçon, et brûle la cervelle du cheval abattu. Madame s'étant fâchée de ce procédé brutal, Monsieur ôte la selle, la bride et les harnais du cheval, les met sur les épaules de Madame, et l'oblige à marcher avec cet étrange fardeau, par la grande ardeur du soleil. Le pauvre *irato* femelle est saisi d'effroi, et tout tremblant devant un si terrible mari; et celui-ci, avant de l'avoir amenée à sa maison de campagne, l'a déja rendue douce comme un mouton. Nous n'engageons aucun autre mari à faire usage de la recette; elle pourrait bien ne corriger sa femme d'un défaut, qu'en lui en faisant contracter un autre bien pire.

Le célèbre vaudeville d'*Honorine*, par M. Radet, renferme la même idée que le conte de madame de Genlis, et la pièce de M. Étienne; seulement c'est plutôt une femme difficile à vivre, qu'une femme simplement colère, qui en est l'objet. L'ouvrage est très joli et très agréable, et est fait sur un plan et d'après des moyens tout différens de la *Jeune Femme colère;* on peut le regarder aussi comme une bonne comédie.

Lorsque la pièce fut jouée à Louvois, ce fut M. Clozel qui remplit le rôle d'*Émile;* mademoiselle Adeline joua celui de *Rose;* M. Picard, celui de *Germain;* M. Dorsan, celui de *Volmar*. Aux Français ce furent M. Armand, mademoiselle Mars, M. Saint-Aulaire et M. Monrose qui remplirent ces mêmes rôles.



EXAMEN
DE LA JEUNE FEMME COLÈRE.

OPINION DE GEOFFROY.

« L'IDÉE de corriger un défaut en l'imitant n'est pas nouvelle. Dans une comédie de Térence, intitulée *les Adelphes*, Déméa fait sentir à son frère Micion le danger d'une aveugle indulgence et d'une folle prodigalité, en faisant à ses yeux des largesses ridicules, en accordant les demandes les plus extravagantes. Dans un vaudeville dont j'ai oublié le titre, un père corrige son fils de ses emportemens, en affectant, devant lui, des emportemens plus grands encore. Dans la pièce de M. Étienne, un nouveau marié guérit sa jeune femme de la colère en faisant éclater, en sa présence, une colère encore plus furieuse. Sénèque et Plutarque ont composé de beaux traités sur la colère, qui n'ont jamais corrigé personne. La colère est un vice de complexion et de tempérament sur lequel la réflexion a peu de prise; c'est particulièrement dans la première enfance qu'il faut la réprimer: c'est une espèce de maladie susceptible de guérison, quand la constitution n'est pas encore formée; mais qui résiste à tous les remèdes quand elle est devenue une seconde nature.

« Ces premières années, qu'on néglige comme étran-

gères à la raison et à la moralité, sont précisément celles où l'on peut réformer presque tous les défauts du caractère. Cette éducation de l'enfance, qu'on regarde comme nulle, est peut-être ce qui influe davantage sur le sort de la vie; s'il est vrai, comme je le crois, que les hommes sont heureux ou malheureux par leurs bonnes ou mauvaises qualités. Le système actuel consiste à flatter tous les vices naissans qui se manifestent dès le berceau; on les regarde comme sans conséquence : ils le sont en effet, tant que la faiblesse de l'individu ne leur permet pas de se développer; mais ces mêmes vices, dont une mère idolâtre ne fait que rire, causeront un jour la perte de ce fils tant chéri, ou du moins empoisonneront ses jours. On s'amuse de ses petites colères, de sa mutinerie, de ses caprices, de son orgueil, de son opiniâtreté : un enfant violent, emporté et tyran, donne à sa famille des scènes comiques. Un jour, ces mêmes vices l'exposeront à des scènes tragiques ; il fera expier à ses parens des ris insensés, par des larmes amères.

« Il est peut-être trop tard pour un mari de commencer l'éducation de sa femme quand il l'a épousée : il vaut mieux se marier à une demoiselle tout élevée. Le titre et les fonctions d'époux nuisent beaucoup aux devoirs et aux succès de l'instituteur, et, dans nos mœurs, le mari est plutôt gouverné par sa femme, que la femme par le mari.

« Ce qui choque dans la pièce de M. Étienne, d'abord c'est que l'homme s'est marié, quoiqu'il connût à sa femme ce penchant à la colère : or, l'amour seul peut l'avoir fait passer sur un tel défaut, et l'amour ne permet

guère à un mari de faire l'éducation de sa femme. Ensuite, il n'est pas naturel que ce mari amoureux songe à faire usage d'un moyen d'instruction aussi étrange, avant d'avoir employé les voies de la persuasion et de la douceur. Presque le lendemain de ses noces, avant d'avoir eu à souffrir de l'humeur altière de sa femme, il prend le parti de lui administrer le remède le plus extraordinaire. Que dirait-on d'un médecin qui, sur les plus légers symptômes de fièvre, prescrirait sur le champ à son malade l'émétique et les purgations les plus actives?

« Il n'est pas encore bien décidé qu'une femme emportée soit aisément guérie par les emportemens de son mari : le contraire pourrait bien arriver; il serait à craindre que l'exemple ne la fortifiât dans ce vice, et qu'elle ne s'applaudît de cette conformité avec celui qui est fait pour la conduire; peut-être même ne serait-il pas étonnant que, par une noble émulation, la femme se piquât de surpasser encore la colère de son mari. L'on conviendra que si le maître et l'élève disputaient à qui crierait le plus fort, il en résulterait un beau charivari dans la maison, et une éducation très malheureuse. Fénélon, pour corriger le duc de Bourgogne des excès de fureur auxquels il se livrait, l'environnait de la tristesse et de la terreur; il ne lui montrait que des visages abattus et consternés, et faisait coucher le prince comme attaqué d'une maladie dangereuse. Je doute fort que Fénélon eût réussi s'il eût essayé de prendre un ton plus haut que son disciple, et de s'abandonner devant lui à des excès encore plus terribles.

« L'idée ne me paraît donc ni juste, ni naturelle; mais elle est ingénieuse, comique et théâtrale; c'est assez pour une petite pièce sans conséquence.

C'est assez qu'en passant la fiction amuse;
Trop de rigueur alors serait hors de saison.

« C'est un personnage assez original que celui d'un mari qui montre, dans sa personne, à une jeune femme qu'il aime, toute la difformité de la colère, la fait trembler sur les fausses fureurs auxquelles il se livre, et sans le secours d'aucun raisonnement, d'aucune sentence, lui prouve, par des exemples frappans, combien un vice de cette nature est choquant dans une femme, qui n'a d'autres armes que celles de la douceur, puisqu'il est si effrayant et si hideux dans un homme.

« Le dénoûment est invraisemblable; car, après quelques heures de ces farces d'emportement, après quelques frayeurs causées à sa femme, comment le mari peut-il raisonnablement se flatter d'avoir réformé son caractère et changé son naturel? Mais il ne faut pas y regarder de si près. Le dialogue est vif et spirituel. »

Ici, il n'est question ni de travers, ni de ridicules, ni de manies, ni de telles ou telles mœurs; c'est un incident, un seul incident qui fait le sujet de la pièce. On ne peut même pas dire que l'action roule sur un caractère, car la colère n'en est point un : c'est une prédisposition des organes, une irritation nerveuse ou un mouvement de l'âme qui fait affluer le sang au cerveau. La colère est une affection purement physique, produite par une cause tantôt physique et tantôt morale. Au contraire, un caractère est une manière d'être toute morale; mais qui est aussi le résultat de causes soit physiques, soit morales.

La colère est tellement physique, qu'il y en a d'autant d'espèces que d'individus, et qu'elle ne se manifeste pas de la même manière chez tous. Parmi les personnes qui en sont atteintes, les unes deviennent pâles et les autres pourpres; elle fait faire à celles-là des hurlemens accompagnés de gestes menaçans; elle rend celles-ci tremblantes et silencieuses, et ce sont les plus à craindre; chez les unes elle passe promptement, et il n'en reste bientôt plus de souvenir, semblable à un orage, qui, après avoir été accompagné de tonnerre et d'éclairs, laisse reparaître le soleil, mais après avoir tout ravagé; chez les autres elle dure long-tems, et la fureur semble couler de leurs lèvres comme d'une source intarissable, ou comme la lave ardente de la bouche d'un volcan en éruption; et, lorsqu'enfin elle est refroidie, elle laisse après elle une longue impression de rancune, un ressentiment lent à s'éteindre. Sans doute, la colère des peuples du nord ne ressemble pas à celle des peuples du midi. Courte et pleine d'explosion, mais meurtrière et destructrice dans les premiers, elle fait place à la bonhomie, à la douceur; dissimulée, implacable et permanente chez les seconds qui la couvrent du masque de la perfidie et de la dissimulation, elle laisse à jamais la haine subsister.

Entre les sexes mêmes, elle change peu de nature, et n'a d'autre différence que celle du plus au moins, de la force à la faiblesse. Il y a plus : les femmes n'ayant pas naturellement une complexion propre à la colère, leurs organes en sont bien plus altérés que ceux des hommes; c'est toujours aux dépens de leurs charmes qu'elles en contractent l'habitude; et les contours arrondis de

leurs formes, la petitesse de leurs vaisseaux sanguins doivent être sensiblement altérés par des mouvemens convulsifs réitérés. Aussi, voyez cette mégère à l'œil dur; sa taille est grêle, sa peau sèche, sa voix est perçante et rauque, les traits de sa figure sont décomposés, le ton de ses muscles est livide, parce que les fibres, trop souvent tendues, en sont brisées. On remarque à son cou des veines très grosses que l'état de calme fait ressembler à des cordes; mais entre-t-elle en convulsion, le sang s'y porte avec violence, elles s'animent, et leurs mouvemens les font ressembler à des serpens.

Certes! on ne pouvait mieux représenter les furies de l'antiquité, qu'en leur donnant la figure de vieilles femmes en colère. La colère s'exprime donc d'une manière bien plus hideuse sur la figure et dans tout l'ensemble du physique des femmes, que dans celui des hommes. Les muscles du sexe fort exprimant déja l'énergie, il semble que la colère les dérange peu; elle leur est en quelque sorte naturelle: ce n'est qu'un degré de contraction de plus; mais les formes délicieuses des femmes, ces formes célestes qui n'expriment pas moins la douceur et la grâce que leurs traits, que leurs yeux, que leur voix, ne devaient pas être sujettes à la contraction, ni à la dilatation; elles ne furent destinées qu'à manifester des émotions vives et douces par leurs palpitations élastiques, et non à être resserrées ou distendues violemment soit par l'irritation de la fureur, soit par les angoisses du désespoir.

Si les femmes sont éminemment douces et gracieuses, même par leur constitution physique, une femme en colère doit donc être regardée comme un monstre dans

l'ordre moral, et haïssable autant que la femme ivre est méprisable.

L'éducation, les mœurs, l'état de civilisation actuels doivent-ils multiplier le nombre des femmes colères? Non : plus il y a de civilisation, de luxe, de jouissances, moins on doit voir dans les deux sexes de ces mouvemens violens de l'âme, qui sont plus particulièrement le partage des classes brutales. Celles-ci, livrées à des professions manuelles et actives, mènent une vie laborieuse et dure, tellement hérissée de peines et de contrariétés, que le caractère de ceux qui la composent doit être aussi hargneux et aussi emporté que les obstacles qu'ils ont à surmonter se multiplient, et que les discussions qu'on leur fait subir sont tracassières.

Nos convenances, nos habitudes casanières, notre vie de salon, nos idées financières, nos calculs, tout tend à nous faire abstenir des mouvemens de l'âme exprimés violemment au dehors. Nos pères étaient beaucoup plus colériques, beaucoup plus bouillans que nous : de là, les grands crimes et les grandes actions de leur histoire. Il y a deux défauts qui leur étaient familiers et qui deviennent chaque jour plus rares parmi nous, c'est l'ivrognerie et la colère. Nous sommes dissimulés et faux; nous ne nous fâchons jamais de rien, parce que nous ne savons ni aimer ni haïr, ni même ressentir, et que notre intérêt, comme un collier de force, ne nous quitte jamais. O puissance des institutions factices de la société civilisée, qui est venue à bout de nous ôter nos passions et nos humeurs! Nous paraissons impassibles et flegmatiques, nous avons l'air mesuré, contenu; mais c'est notre cœur qu'il faudrait voir : là, l'égoïsme, l'en-

vie, la perfidie ont leur trône, et méditent la ruine d'autrui; là, ils ont pris soin de nous préparer aux injures de quelques-uns en nous conseillant de faire notre bien-êtreaux dépens de tous; et si nous recevons un outrage, toutes nos mesures sont prises : il était vengé même avant d'être commis. Tels sont les cœurs et les âmes de ce siècle diplomate, épicurien et calculateur.

Rien n'est donc plus rare que de trouver dans le monde une femme colère, et encore moins une jeune femme colère. Les filles qui sont gâtées par leurs parens peuvent devenir impérieuses, dominatrices, despotiques, frivoles, galantes même si l'on veut; mais il est rare qu'elles deviennent colères. Les adulations qu'on leur prodigue, les flatteries dont elles sont l'objet, les plaisirs où on les entraîne, les séductions dont on les entoure, ont rarement pour effet de leur aigrir l'humeur, de leur échauffer le sang, ou de leur agacer les nerfs. La coquetterie, la légèreté et le plaisir s'en emparent au sortir de l'enfance, et ne leur laissent pas le tems de prendre une humeur emportée; et, si elles font leur volonté, on ne peut pas dire, au moins, qu'elles soient farouches.....

Nous serions plutôt portés à attribuer la colère, dans une femme, à l'habitude de vivre dans la solitude, et dans la contrainte tout à la fois. Nous sommes fâchés que M. Étienne n'ait pas supposé que *son héroïne*, si on peut lui donner ce nom, ait été aigrie, tiraillée, tracassée par une belle-mère au milieu d'une campagne, où on l'ait accoutumée à vivre dès le bas âge, telle qu'une jeune fille peut être dans une pension. Si même on pouvait trouver quelques jeunes femmes colères, c'est

parmi celles qui sortent des pensionnats. Là, ayant été peu ménagées, leur caractère a été dénaturé, irrité, ce qui leur arrive quelquefois par le fait de celles qui sont accoutumées à faire la loi parmi leurs camarades. Quelquefois aussi on en trouve parmi celles qui ont été le jouet de toutes les autres.

La jeune femme colère doit donc être devenue telle par les circonstances, par la situation où elle s'est trouvée dans son enfance, soit qu'elle ait été jetée parmi des égales à l'entraînement desquelles elle n'ait pu résister qu'en leur opposant l'âpreté d'un caractère réfractaire, soit qu'elle ait vécu avec des supérieures à l'ascendant desquelles elle a pu chercher à se soustraire, ou dont elle se soit refusée violemment à être le jouet.

Remarquez bien qu'au contraire l'éducation produit un effet tout opposé sur les hommes qui, habitués à voir tout leur obéir dans l'enfance, en contractent l'impatience et le caractère volontaire. La facilité de se voir servi augmente encore l'apathie et la mollesse du caractère des femmes, tandis qu'elle excite la vivacité des hommes.

Ainsi, la comédie de M. Étienne représente un fait vraisemblable sans être commun, et qui n'en est pas moins théâtral pour cela : le théâtre ne nous représente pas ce que nous voyons tous les jours, mais ce qui se voit quelquefois.

Nous ne partageons point l'avis de Geoffroy lorsqu'il avance *qu'il n'est pas décidé qu'une femme emportée soit aisément guérie par les emportemens de son mari ; que le contraire pourrait bien arriver*, etc. Il nous semble plutôt que c'est en voyant une difformité dans un

autre que nous apprenons à la haïr en nous mêmes, et il n'en est pas des habitudes et de tout ce qui tient à l'humeur, comme des goûts et des penchans; on ne cherche point à s'y trouver en conformité. C'est un vrai sophisme de Geoffroy; il se trompe tout à fait, et sa sagacité et son discernement l'ont abandonné ici. On pourrait citer cent anecdotes où non seulement un défaut mais un vice a été réformé, dans quelqu'un, par le spectacle du même vice dans un autre.

Donc, l'idée de la pièce de M. Étienne est on ne peut plus juste et naturelle. On peut dire qu'il a tracé son action avec talent, et, quoique prise du conte de madame de Genlis, il n'en a pas moins eu le mérite de l'accommoder à la scène; tout en empruntant les idées de l'auteur du roman, il a su y adapter les siennes adroitement et avec bonheur.

Nous n'adoptons point non plus l'observation de Geoffroy qui trouve mauvais que le mari tout amoureux qu'il est, *administre à sa femme un remède extraordinaire avant d'avoir eu à soutenir l'humeur altière de sa femme.* Il nous semble qu'il est bien plus sage de sa part d'arrêter le mal avant qu'il se soit montré, que d'attendre qu'il ait paru. Il en coûte bien moins à l'amour-propre de sa femme de se corriger sans s'être encore compromise. Il lui ménage même par là le moyen de ne point se faire connaître; cela est bien plus délicat. Rien n'est plus ingénieux que ce rôle d'emportement qu'a pris Émile, qui feint, en même tems, d'ignorer que sa femme ait un si grand défaut. S'il eût attendu, avant de mettre en usage son stratagème avec Volmar, *d'avoir employé les voies de persuasion et de*

douceur, comme le dit Geoffroy, ce même stratagème n'eût plus rien valu, et Rose aurait bien vu qu'il feignait ce qu'il n'éprouvait pas. Il ne devait pas lui laisser le tems de se reconnaître. C'est surtout dans les premiers jours d'un mariage que l'empire de l'un des deux époux se décide. Si pendant ce premier tems, si pendant la lune de miel le faible époux a laissé prendre autorité sur lui, c'en est fait, il sera enchaîné toute sa vie.

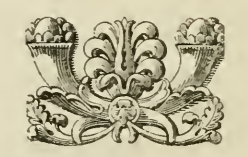
Madame de Genlis et M. Étienne ont donc parfaitement connu le cœur humain, quand ils ont traité ce sujet de cette manière.

Cette autre observation de Geoffroy n'est pas mieux fondée, lorsqu'il dit en terminant : *Comment, après quelques heures, le mari peut-il se flatter d'avoir réformé le caractère de sa femme et changé son naturel?* On en pourrait autant dire de tous les travers que nous représentent la plupart de nos grandes comédies. Sommes-nous plus sûrs que le *Glorieux* et le *Dissipateur* de Destouches soient définitivement corrigés? On conviendra que ces conversions, qui sont belles au théâtre, ne sont guère vraies dans la pratique; mais nous nous réservons d'en reparler ailleurs, la matière est trop grande.

Au surplus, qu'importe que la jeune femme soit changée ou non? le but de la pièce est de donner une leçon, et de corriger d'un défaut; cela suffit pour la gloire de l'auteur.

Le style et le genre de cette pièce sont une grande preuve de la variété de talent de M. Étienne, qui semble avoir renoncé à ses saillies, à sa gaîté, à sa mordante causticité, à sa finesse malicieuse et spirituelle, pour prendre le ton de la sensibilité, le ton touchant, et se-

mer son dialogue de ces petits détails charmans qui plaisent cent fois mieux aux femmes, que tout le vieux comique de Molière, de Regnard et de Dancourt; et tout cela sans fadeur comme Dorat, sans subtilité comme Marivaux. Cependant, quoique cette petite pièce soit charmante, nous avouons que nous lui préférons de beaucoup la *Petite École des Pères* qui nous paraît d'un comique plus franc et d'une utilité morale bien plus grande.



BRUIS ET PALAPRAT,

COMÉDIE EN UN ACTE, ET EN VERS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 28 NOVEMBRE 1807.

PERSONNAGES.

BRUIS.

PALAPRAT.

Le duc DE VENDOME, sous les habits d'un simple officier.

GRAPIN, huissier.

Mademoiselle DE BEAUVAL, actrice de la Comédie-Française.

LA DOUCEUR.

Recors, personnage muet.

La scene se passe à Paris, chez Bruis et Palaprat.

BRUIS ET PALAPRAT.

Le théâtre représente une chambre très simplement meublée, avec une porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALAPRAT.

Eh bien! mon cher Bruis, te voilà confondu!

BRUIS.

C'en est fait, Palaprat, le bon goût est perdu;
Il faut briser sa plume, et gémir en silence;
Le Théâtre-Français touche à sa décadence.

PALAPRAT.

Le Grondeur est tombé... Qui l'aurait pu prévoir?

BRUIS.

Comme l'évènement a trompé mon espoir!

PALAPRAT.

Et voilà les arrêts de messieurs du parterre!

BRUIS.

Travaillez donc long-temps, tracez un caractère;
Ayez un style vif, une franche gaîté;
Donnez à vos portraits un air de vérité,
Vous allez offusquer la bonne compagnie;
Vous avez mauvais ton, et votre ouvrage ennuie:

Mais offrez un tableau sans vie et sans couleurs,
Et couvrez-en le fond de roses et de fleurs;
Ne présentez, surtout, que d'aimables figures;
Que les formes en soient délicates et pures;
Prodiguez les grands mots et les beaux sentimens,
Vous êtes sûr alors des applaudissemens.
Tant il est vrai, mon cher, dans le siècle où nous sommes,
Que l'art de réussir est de flatter les hommes!

PALAPRAT.

Ah! que c'est bien parler! Moi, j'admire toujours
Comme, après une chute, on fait de beaux discours.
Le jour fatal passé, l'on raisonne à merveille.

BRUIS.

Il vaudrait beaucoup mieux qu'on raisonnât la veille.

PALAPRAT.

Eh mais, hier au soir, qu'es-tu donc devenu?
Je t'ai cherché partout, et je ne t'ai pas vu.

BRUIS.

Je m'étais renfermé dans une loge obscure,
D'où je ne perdais pas le plus léger murmure,
Et jusques à la fin je n'en ai pas bougé.
Ah! mon cher Palaprat, comme l'on est jugé!
Le spectacle fini, je m'esquive bien vite;
Mais ne voilà-t-il pas qu'une femme maudite
M'aperçoit et s'écrie: « Adieu, monsieur Bruis. »
A l'instant je suis vu par trois cents étourdis;
On m'entoure, on me presse, on me siffle, on me hue;
On me sifflait encore au milieu de la rue.

PALAPRAT.

Ah! c'est un peu trop fort manquer au droit des gens,
Et ces petits messieurs ne sont pas indulgens.
Je sais fort bien qu'à peine échappés du collège,
De siffler les auteurs ils ont le privilège;
Mais ce droit qu'à la porte on achète en entrant,
Boileau n'a jamais dit qu'on l'aurait en sortant.

BRUIS.

Du théâtre laissons la pénible carrière.

PALAPRAT.

J'avais choisi ma place au milieu du parterre.

BRUIS.

L'aurais-tu bien osé?

PALAPRAT.

Je m'y suis mis exprès,
Afin d'examiner les choses de plus près.
J'arrive; le bruit cesse, et chacun fait silence;
On donne le signal, et la pièce commence.
Nous sommes applaudis d'abord de tout côté;
Pendant le premier acte on était enchanté;
Il est de toi. Quel acte excellent! Il me semble
Que le second vaut moins; nous l'avons fait ensemble.
On n'a pas entendu le dernier jusqu'au bout;
Il est de ma façon, il ne vaut rien du tout.

BRUIS.

Cesse donc, Palaprat, un pareil badinage;
Nous avons tous les deux même part dans l'ouvrage;
Et si ce que j'ai fait a mieux été jugé,
Je l'attribue au sort qui m'a bien partagé.

L'acte qui m'est échu prêtait plus au comique;
Il eût entre tes mains désarmé la critique.
Le tien n'offrait qu'un plan faible et sans liaison,
Un dénoûment brusqué, presque pas d'action;
Et j'aurais employé tous mes soins à le faire,
Qu'il n'eût pas été mieux accueilli du parterre.

PALAPRAT.

Que je suis bien en droit d'accuser le destin!
De Toulouse à Paris j'entreprends le chemin;
Je m'élance à grands pas des bords de la Garonne,
Et je viens avec toi partager la couronne;
Mais pour le cher Grondeur, que d'efforts superflus!
Je viens, je cours, j'arrive, il n'était déja plus!

BRUIS.

Il faut te consoler.

PALAPRAT.

Mon ami, je suis père.
Le Grondeur annonçait un si bon caractère!

BRUIS.

Trouves-tu que l'ouvrage ait été bien joué?

PALAPRAT.

Horriblement, mon cher; les acteurs l'ont tué.
Raisin ne savait pas un seul mot de son rôle;
Rosimont se trompait presque à chaque parole.

BRUIS.

De la jeune Beauval tu dois être content.
Quel jeu fin, délicat! C'est là du vrai talent!

PALAPRAT.

Elle a de la gaîté; d'ailleurs elle est jolie.

BRUIS.

Son visage fripon respire la folie.

PALAPRAT.

Dix-huit ans, de la taille...

BRUIS.

Un petit air malin.

PALAPRAT.

Avec d'aussi beaux yeux son succès est certain;
Le parterre n'est pas un tribunal de sages,
Et la beauté souvent a ses premiers hommages.

BRUIS, à part.

Je ne lui dirai pas qu'elle vient à midi.

PALAPRAT, à part.

Il ne se doute pas que je l'attends ici.

BRUIS.

Elle a, pour nous servir, déployé tout son zèle.

PALAPRAT.

Ah! si nous n'avions eu que des acteurs comme elle!

BRUIS.

Non. Tous les spectateurs étaient mal prévenus.

PALAPRAT.

Mais je ne t'ai pas dit ce qui nous a perdus.
Figure-toi qu'hier, au milieu de l'orage,
Un homme à tour de bras applaudissait l'ouvrage.
Bravo! s'écriait-il, bravo! c'est excellent.
On avait beau siffler, il trouvait tout charmant.
Les murmures, le bruit, rien ne pouvait l'abattre;
Ses intrépides mains n'ont pas cessé de battre.
Ses voisins, étonnés de cet excès d'ardeur,

Ont crié qu'il avait un billet de l'auteur.
« J'en ai deux, répond-il au milieu du désordre,
« Deux que l'auteur lui-même a signés à mon ordre.
« Les voilà, je les tiens, ils sont de cent écus;
« Depuis plus de six mois, messieurs, ils sont échus:
« L'ouvrage de ce soir, voilà ma garantie;
« Et si vous le sifflez, je vous prends à partie. »
A ces mots, le tumulte éclate de nouveau,
Et la pièce à la fin tombe avec le rideau.

BRUIS.

Le maudit usurier! Ah! voilà bien mon homme.
Cela n'est que trop vrai. Je lui dois cette somme;
Comptant sur le Grondeur, j'avais imprudemment
Jusqu'après le succès ajourné le paîment.

PALAPRAT.

Si nous en avions eu quatre de cette espèce,
J'aurais bien répondu du succès de la pièce.
Nous serions aujourd'hui tout couverts de lauriers;
Aussi nous n'avons pas assez de créanciers!
Ne nous exposons plus à des chutes complètes;
Pour avoir des succès, il faut avoir des dettes.

BRUIS.

Sur ce chapitre-là nous sommes assez bien.

PALAPRAT.

Oui, nous devons beaucoup, et ne possédons rien.

BRUIS.

Tu plaisantes, mais moi je ne suis pas tranquille:
Je n'ose vraiment pas me montrer dans la ville;
Et je viens de fermer la porte à double tour,

Afin de ne pas être assailli tout le jour.

PALAPRAT.

S'il nous vient des amis, leur ferons-nous l'injure....

BRUIS.

A la porte, mon cher, j'ai fait cette ouverture;
Et, quand on a frappé, c'est de là que je voi
Si je dois recevoir, ou n'être pas chez moi.

(On frappe.)

Ne bouge pas... Silence... Attends que j'examine.
Paix... C'est un militaire; il a fort bonne mine.

PALAPRAT.

Tu ne le connais pas?

BRUIS.

Je ne l'ai jamais vu.

PALAPRAT, regardant à la porte.

Ouvre, je sais qui c'est.

SCÈNE II.

BRUIS, PALAPRAT, LE DUC DE VENDOME, sous les habits d'un simple officier.

PALAPRAT, lui prenant la main.

Soyez le bien venu.
Quoi! de si grand matin vous me rendez visite?

LE DUC.

Jamais un tel devoir n'est acquitté trop vite.

PALAPRAT, à Bruis.

C'est mon intime ami, mon brave compagnon.

BRUIS, à Palaprat.

Comment s'appelle-t-il?

PALAPRAT.

Je ne sais pas son nom.

LE DUC, à part.

Ne nous trahissons pas.

PALAPRAT.

Il arrive d'Espagne;
Sous le duc de Vendôme il a fait la campagne.

LE DUC, à part.

(Haut.)

Je ne suis pas connu, tant mieux. Sans vanité
Il n'a jamais rien fait qu'il ne m'ait consulté.

PALAPRAT.

Fort bien, mon cher ami.

LE DUC.

Que ce titre me flatte!

PALAPRAT.

C'est d'hier seulement que notre amitié date.
A dix heures du soir j'arrive à Montargis;
C'était précisément la fête du pays.
Aussi les étrangers affluaient dans la ville,
Et j'eus beaucoup de peine à trouver un asile.
A peine sur la table on servait le souper,
Qu'à ma porte j'entends quelqu'un qui vient frapper.
J'ouvre, c'était monsieur. « Ne trouvant plus de place,
« J'ose vous demander, me dit-il, une grâce :
« Je meurs de faim, de soif; sans façon permettez
« Que je vienne me mettre à table à vos côtés. »
Un ton si franc me plaît; j'accepte la partie;
Mon convive me tient fidèle compagnie,

Nous faisons connaissance avec le verre en main,
Et nous sommes amis du soir au lendemain.

LE DUC.

Enfin, pour terminer cette aimable aventure,
Le lendemain monsieur monte dans ma voiture.
A son air un peu fou je vois qu'il est auteur;
J'apprends que le soir même il donne le Grondeur.
Un poète, un soldat font bientôt connaissance;
Il est entre eux, d'ailleurs, certaine ressemblance;
Tous deux cherchent la gloire, et le même laurier
Ceint le front du poète et le front du guerrier.
Il faut enfin quitter si bonne compagnie;
Je reconduis monsieur jusqu'à la comédie;
Nous nous disons adieu. Pourtant je lui promets
Que je viendrai le soir au Théâtre-Français.
J'ai tenu ma parole; et, messieurs, je m'empresse
De vous féliciter du succès de la pièce.

PALAPRAT.

Diable! si vous prenez cela pour un succès,
Vous êtes indulgent.

LE DUC.

Bah! deux ou trois sifflets.

PALAPRAT.

Prenez garde, monsieur, vous rouvrez mes blessures.

LE DUC.

Quoi! vous vous affectez pour de légers murmures!
C'est ici bas le sort de tout homme d'esprit;
L'ignorance le siffle, et le goût l'applaudit.
Vous avez avec art peint votre personnage.

Oui, messieurs, le Grondeur est un fort bon ouvrage;
Et, malgré les sifflets, moi j'y mets plus de prix
Qu'à tel autre où l'on voit accourir tout Paris.

PALAPRAT, à Bruis.

Cet homme a l'esprit juste; avec force il raisonne.

BRUIS, à Palaprat.

Certain air de grandeur brille dans sa personne.

LE DUC.

Peut-être vous allez me trouver curieux;
Mais comment faites-vous pour travailler à deux?

BRUIS.

En cela nous trouvons l'agréable et l'utile,
Le travail est plus doux, et semble plus facile.
On discute, on s'excite, et cette noble ardeur
Donne seule aux tableaux la vie et la couleur.
Que nous sommes heureux! quel plaisir est le nôtre!
Souvent une saillie en fait éclore une autre;
Un trait, un joli mot sont des trésors pour nous;
Qui nous verrait alors nous prendrait pour deux fous.
Vous n'imaginez pas où va notre délire:
Nous nous applaudissons, nous éclatons de rire;
Ainsi nous arrivons jusques au dénoûment.
L'ouvrage est toujours gai, quand il est fait gaîment.
Avons-nous un succès, tous deux il nous transporte:
Avons-nous une chute, elle semble moins forte.
Telle est de l'amitié le pouvoir enchanteur:
Elle adoucit la peine et double le bonheur.

LE DUC.

Oh! que cette union est aimable et touchante!

BRUIS.

Elle est rare surtout.

LE DUC, a part.

Leur amitié m'enchante!

(Haut.)

Quoi! vous vivez donc seuls?

PALAPRAT.

C'est là notre plaisir.

LE DUC.

Et vous n'avez personne ici pour vous servir?

PALAPRAT.

Non, nous nous sommes fait là-dessus un système:
On n'est jamais servi si bien que par soi-même.
J'ai chassé le valet que nous avions jadis;
Il servait à lui seul presque aussi mal que dix.
Nous vaquons tour à tour aux travaux du ménage;
Nous faisons un dîner de même qu'un ouvrage.
Bruis est délicat, et même un peu friand:
Il y met le bon goût, moi j'y mets le piquant.
Sur tous les points, au reste, il dispose, il ordonne.
Bref, il fait le dîner, et moi je l'assaisonne.

LE DUC.

On doit être, messieurs, fort bien servi chez vous?

PALAPRAT.

Seriez-vous curieux de dîner avec nous?

LE DUC.

Pourquoi pas?

BRUIS, à Palaprat.

Sans argent! as-tu perdu la tête?

PALAPRAT, à Bruis.

(Au Duc.)

Laisse donc, je m'en charge. Un dîner de poète,
Comme vous le savez, est tant soit peu frugal;
Vous seriez mieux traité chez votre général;
Car je présume bien que sa table est la vôtre.

LE DUC.

Oui, vous avez raison, je n'en ai jamais d'autre.

PALAPRAT.

Il y reçoit, dit-on, nombre de beaux esprits.

LE DUC.

Chacun peut librement y dire son avis.

PALAPRAT.

Le Duc est connaisseur.

LE DUC.

Non. Il aime à s'instruire.

PALAPRAT.

Pour Dieu! dites-lui donc de ne jamais écrire;
J'ai vu de lui des vers détestables.

LE DUC, à part.

Bravo!
Voilà ce que l'on gagne avec l'incognito.

BRUIS.

Et qu'a-t-il donc besoin d'une gloire nouvelle?
Peut-on, je le demande, être plus infidèle?
Bellone, tous les jours, le comble de faveurs,
Et monsieur veut encore être amant des neuf Sœurs!

PALAPRAT.

Il se trompe, s'il croit arriver au Parnasse

Aussi facilement qu'il enlève une place.

BRUIS.

Voilà ce que devraient lui dire ses amis.

LE DUC.

Il cessera d'écrire, il me l'a bien promis.

PALAPRAT.

Tant mieux pour lui.

LE DUC.

Messieurs, il faut que je vous quitte.

PALAPRAT.

Touchez là.

BRUIS.

Nous irons vous faire une visite.

PALAPRAT.

Vous dînez avec nous?

LE DUC.

Oui; mais point de façon;
Voyez, de grâce, en moi l'ami de la maison.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

BRUIS, PALAPRAT.

N'est-ce pas, mon ami, que cet homme est aimable?

BRUIS.

Sans doute il a trouvé notre pièce admirable.

PALAPRAT.

Non, vraiment. Il a l'air d'être de bonne foi.

BRUIS.

Des éloges pareils ont peu de prix pour moi.

Il vit avec les grands, leur plaire est son étude :
Il nous aura, mon cher, flattés par habitude.
Mais à dîner comment veux-tu le recevoir ?
Sans argent, sans crédit.

PALAPRAT.

J'aurai soin d'y pourvoir.
(A part.)
Il se fait tard... Comment!... déja midi!... Je tremble!...
Il ne faut pourtant pas qu'elle nous trouve ensemble.

BRUIS, à part.

Elle ne peut tarder ; je n'ai plus qu'un moment ;
Renvoyons Palaprat le plus adroitement...

PALAPRAT, à part.

Bruis ne peut rester ; je cherche dans ma tête
Pour le faire sortir quelque prétexte honnête.

BRUIS.

La journée est superbe. Il fait un bien beau temps.

PALAPRAT.

Oui, l'air plus doux, plus pur annonce le printemps.

BRUIS.

Je vois que tu vas faire un tour de promenade.

PALAPRAT.

Je le voudrais en vain.

BRUIS.

Pourquoi ?

PALAPRAT.

Je suis malade.

BRUIS.

Ah! mon Dieu!

PALAPRAT, s'asséyant.

Jusqu'au soir je vais rester ici;
Tu peux aller courir, si tu veux, mon ami.
Je ne me sens pas bien.

BRUIS.

Tais-toi donc : je t'assure
Que l'air de la santé brille sur ta figure.

PALAPRAT.

Mon visage est trompeur, je souffre.

BRUIS.

Ce n'est rien.
Il faut sortir un peu; l'air te fera du bien.

PALAPRAT.

Je crains de m'exposer; je suis d'une faiblesse!
D'ailleurs ne va-t-on pas répéter notre pièce?
Tu sais bien, mon ami, qu'il faut la corriger.

BRUIS.

Eh quoi! de ce travail voudrais-tu me charger?

PALAPRAT.

Oui, sans doute, au théâtre il faut vite te rendre :
Jamais auteur tombé ne doit se faire attendre.

BRUIS.

Vous ne vous gênez pas, et c'est fort bien agir.
A moi toute la peine, à vous tout le plaisir.
Oubliez-vous que j'ai, pendant votre voyage,
Plus de deux mois entiers fait répéter l'ouvrage;
Qu'il m'a fallu vaquer seul à tous les travaux,
Confondre les jaloux, écarter les rivaux,
Chaque jour me soumettre à de nouveaux caprices,

Contenter les acteurs, accorder les actrices?
Et vous voulez encor faire le paresseux!
Ah! c'est être vraiment d'un égoïsme affreux.
(Il s'assied.)

PALAPRAT.

Ne va pas te fâcher, mon cher Bruis : écoute...

BRUIS.

Ne me répondez pas, et mettez-vous en route.

PALAPRAT.

Je suis si fatigué, je ne puis faire un pas.

BRUIS.

Il l'a mis dans sa tête; il ne s'en ira pas.

PALAPRAT.

Quelle obstination ridicule et cruelle!

BRUIS, courant à la porte.

N'entends-je pas du bruit. Oh Dieu si c'était elle?

PALAPRAT, se levant.

Puisqu'il en est ainsi, disons-lui sans façon
Le motif qui me fait rester à la maison.
Quand il va le savoir, il s'en ira, je pense.
(Haut.)
Je veux à mon ami faire une confidence.
Je désire être seul.

BRUIS.

Je le désire aussi.

PALAPRAT.

Faut-il te parler net? j'attends quelqu'un ici.

BRUIS.

Et moi de même...

PALAPRAT.

O ciel!... Mais, est-ce une personne?...

BRUIS.

Oui.

PALAPRAT.

Vraiment?

BRUIS.

En honneur.

PALAPRAT.

Oh! la rencontre est bonne.
Comment à la même heure?

BRUIS.

Oh Dieu, que ferons-nous!

PALAPRAT.

Il faut bien qu'un des deux manque à son rendez-vous.

BRUIS.

La chose promptement doit être décidée.

PALAPRAT.

Mon cher Bruis, écoute; il me vient une idée:
Nous pouvons, si tu veux, faire un arrangement.

BRUIS.

Voyons.

PALAPRAT.

Me promets-tu de partir à l'instant,
Si celle que j'attends arrive la première?

BRUIS.

Oui, je te le promets; mais, dans le cas contraire,
Tu me cèdes la place?

PALAPRAT.

Ah! sans difficulté.

BRUIS.

Nous voilà bien d'accord.

PALAPRAT.

Oui, oui; c'est arrêté.

(On frappe.)

BRUIS.

(Il regarde.)

On a frappé. C'est elle! Oh! ma joie est extrême.
Allons, sors, mon ami.

PALAPRAT, regardant.

Comment donc, sors toi-même.
Tu plaisantes, sans doute?

BRUIS.

Allons, dépêche-toi.

PALAPRAT.

Va-t-en : peut-on avoir si peu de bonne foi!

(Il ouvre la porte.)

SCÈNE IV.

BRUIS, PALAPRAT, MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Vous voyez, mes amis, que je tiens ma parole;
Il faut bien qu'aujourd'hui l'amitié vous console.

BRUIS.

(A part.)

Ah! madame... A tous deux aurait-elle promis?

PALAPRAT.

(A part.)

Enchanté... Quel malheur d'avoir là ce Bruis!

BRUIS, à Palaprat.

Quoi! c'est donc la personne?...

PALAPRAT, à Bruis.

Eh! mon Dieu oui, c'est elle.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Je viens vous apporter la meilleure nouvelle :
Ne vous affligez plus; courage, mes amis,
La chute du Grondeur indigne tout Paris.
Au théâtre demain nous aurons affluence;
Vous allez obtenir la plus belle vengeance.
Eh bien! qu'avez-vous donc? Vous semblez abattus;
Vous ne répondez pas?

BRUIS.

Oh, que je suis confus!

PALAPRAT, à part.

Moi qui m'étais flatté... L'ingrate! la cruelle!

BRUIS, à part.

Elle est encor cent fois plus perfide que belle.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

A qui s'adressent donc ces propos doucereux?

PALAPRAT.

Nous sommes assez fous pour vous aimer tous deux.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL, éclatant de rire.

Quoi! vraiment vous m'aimez? Quelle plaisanterie!
Tous les deux à la fois! Permettez que j'en rie.
Vous voulez en amour être aussi de moitié?

C'est, vous en conviendrez, pousser loin l'amitié.
La paix du cœur, voilà ce qu'il faut pour écrire.
Je n'attends rien de bon d'un auteur qui soupire.

BRUIS.

Le précepte, madame, a droit de nous charmer.
Quoi! parce qu'on écrit, il ne faut pas aimer?
Mais le galant Ovide et le joyeux Horace
Ne sont-ils pas montés au sommet du Parnasse?
Si Racine nous parle un langage enchanteur,
C'est que le vers toujours s'échappe de son cœur.
Vaucluse fut témoin et retentit encore
Des soupirs amoureux de Pétrarque et de Laure...
Eh, de quoi riez-vous?

(Elle éclate de rire.)

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

De ce ton langoureux.
Mon Dieu, que je le plains, le pauvre malheureux!

PALAPRAT.

Nous ne pouvions pas mieux placer notre tendresse.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Je serai votre amie, et non votre maîtresse.
J'ai bien le temps, ma foi, de songer à l'amour,
Quand le chagrin m'accable et la nuit et le jour!
La douleur sur mes traits doit aisément se lire.

PALAPRAT.

Non. Depuis un instant vous n'avez fait que rire.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Vous croyez. Vains efforts pour charmer mes ennuis.

BRUIS.

Oh ciel! qu'avez-vous donc?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Des dettes, mes amis.

PALAPRAT.

Des dettes! Pour le coup, c'est de la sympathie.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Voilà les tristes fruits de mon étourderie.
Quand je dois à quelqu'un, je promets de payer;
Mais je n'ai jamais rien promis sans l'oublier.

BRUIS.

Quoi! si vous promettiez une tendresse extrême...

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Mon Dieu, mon cher ami, je l'oublîrais de même.

PALAPRAT.

Fort bien.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Mon procureur loge dans la maison.

BRUIS.

Vous venez de le voir?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Eh, oui! C'est la raison
Qui vous a ce matin procuré ma visite.

BRUIS.

Que vous conseille-t-il?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

De payer au plus vite.
Messieurs mes créanciers vont être bien contens:
Je me défais pour eux de tous mes diamans;

Celui que vous voyez est le seul qui me reste.

PALAPRAT.

Quelque gage d'amour?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Oh, non! Je vous proteste,
Je le tiens d'un héros fameux par ses succès,
De monsieur de Vendôme. Au Théâtre-Français
Ayant eu le bonheur d'obtenir son suffrage,
J'en reçus de sa main cet honorable gage.

PALAPRAT.

Mais un de ses amis vient dîner avec nous :
Soyez des nôtres.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Moi!

PALAPRAT.

Me le promettez-vous?

BRUIS, à Palaprat.

Et des fonds?

PALAPRAT, à Bruis.

Pour un rien tu te laisses abattre :
Mais quand on a pour trois, on a toujours pour quatre.

BRUIS.

Oui, quand on a pour trois.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

J'accepte sans façon :
Je verrai ce que c'est qu'un dîner de garçon.
Mais au devoir jamais le plaisir ne doit nuire;
Au théâtre un de vous va vite me conduire.
Il faut que le Grondeur reparaisse demain.

Allons, mon cher Bruis, donnez-moi votre main.

BRUIS.

Le théâtre à mes yeux a perdu tous ses charmes.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Eh quoi! pour un revers vous poseriez les armes!
Allons, ranimez-vous, faible et timide auteur;
Songez donc que la scène est votre champ d'honneur.
Mais n'admirez-vous pas à quel point je suis bonne?
Je viens vous consoler... moi qui plus que personne...
Partons, mon cher ami.

BRUIS.

Je vais suivre vos pas.

PALAPRAT.

Et moi, je reste ici pour soigner le repas.
N'allez pas nous manquer.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Ah! pouvez-vous le croire!
Quoique je sois sujette à perdre la mémoire,
Et que parfois je manque à ce que j'ai promis,
Il ne m'arrive pas d'oublier mes amis.

(Elle sort avec Bruis.)

SCÈNE V.

PALAPRAT.

Non, jamais je n'ai vu de femme plus aimable:
Ne perdons pas de temps; mettons vite la table.
Il faut quatre couverts, oui; mais ce n'est pas tout,
Et malheureusement je ne suis pas au bout.

Mon voyage à Bordeaux m'a laissé sans ressource :
C'est un vaste désert que le fond de ma bourse.
Semblable à Patelin, je manque de crédit :
Trouverai-je un dîner comme il trouve un habit ?
Le fond de cette pièce est vraiment très comique ;
Et, comme dit fort bien un excellent critique,
Ce sujet retouché ferait encor plaisir :
C'est un ancien tableau qu'on pourrait rajeunir.
Je veux avec Bruis refaire cet ouvrage...
Ce Patelin, serait un plaisant personnage.

SCÈNE VI.

PALAPRAT, GRAPIN, *paraissant dans le fond.*

GRAPIN.

Voici bien la maison...

PALAPRAT.

Il me semble vraiment
Que je le vois en scène.

GRAPIN, *toujours dans le fond.*

Ah, c'est lui justement !

PALAPRAT.

Mais, pour bien exprimer son doucereux langage,
Où trouver un acteur dont l'air et le visage ?...

GRAPIN, *à part.*

Procédons sans retard.

PALAPRAT.

Il faut avoir l'œil fin,

Le ton doux et modeste, avec l'air d'un coquin.

GRAPIN, saluant.

C'est moi, monsieur, qui viens... Ah! c'est, je vous le jure,
Avec bien du regret!...

PALAPRAT.

Oh, la bonne figure!
Voilà ce qu'il me faut; je l'ai trouvé.

GRAPIN.

Comment?

PALAPRAT.

La tournure est parfaite, et le masque excellent.

GRAPIN.

Monsieur, je suis connu pour être un honnête homme.

PALAPRAT.

Fort bien.

GRAPIN.

Mais n'est-ce pas Bruis que l'on vous nomme?

PALAPRAT.

Que voulez-vous de lui? Parlez.

GRAPIN.

Ce que je veux!
Hélas, mon cher monsieur, je suis bien malheureux!

PALAPRAT.

Puis-je vous être utile?

GRAPIN.

Il faut qu'il n'ait point d'âme,
Le traître, le méchant, le corsaire, l'infâme!

PALAPRAT.

De qui parlez-vous donc?

GRAPIN.

De votre créancier.

PALAPRAT.

Ah, mon Dieu! seriez-vous?...

GRAPIN.

J'ai l'honneur d'être huissier.

PALAPRAT.

Ciel!

GRAPIN.

Il a contre vous fait rendre une sentence;
Mais c'est à moi qu'il fait une sensible offense.
Croiriez-vous bien, monsieur, que le double fripon
Me fait venir ici pour vous mettre en prison?

PALAPRAT.

En prison!

GRAPIN, les larmes aux yeux.

Je n'ai pas la force de poursuivre.

PALAPRAT.

C'en est assez, monsieur, je suis prêt à vous suivre.
(A part.)
C'est moi qui suis Bruis. Digne et sensible ami,
Oh! que je suis heureux de n'être pas sorti!
(Haut.)
Je n'attends qu'une grâce, et j'y serai sensible;
C'est que vous m'emmeniez le plus vite possible.

GRAPIN.

Ah! monsieur, je ferai tout pour vous obliger.

PALAPRAT, allant ouvrir un secrétaire.

Permettez, cependant, qu'avant de déloger...

GRAPIN.

Oui, vous avez raison, votre idée est fort bonne;
J'ai soin d'en avertir tous ceux que j'emprisonne.
Songez qu'au poids de l'or il faudra tout payer;
Que prenez-vous donc là?

PALAPRAT.

Des plumes, du papier.
J'en aurai grand besoin; le travail et l'étude
Des pauvres prisonniers charment la solitude.

GRAPIN.

Mon Dieu! que je vous plains!

PALAPRAT.

Moi, je me trouve heureux.

GRAPIN.

Vous plaisantez.

PALAPRAT.

D'abord, je suis très paresseux.
Je vais à travailler passer ma vie entière;
Je n'aurai désormais rien autre chose à faire:
Mais j'attends des plaisirs qu'on n'a guère à Paris;
Ceux qui viendront me voir seront mes vrais amis.
Pour éviter des sots l'ennuyeuse cohorte,
Je n'aurai pas besoin de défendre ma porte.
Je n'ai point à rougir d'un semblable revers,
Et je conserverai ma gaîté dans les fers.

GRAPIN.

Allons, soyez heureux.

PALAPRAT.

Emmenez-moi donc vite.

GRAPIN.

J'ai laissé sur la porte un homme de ma suite.
Vous en serez content; c'est un charmant garçon,
Emprisonnant son monde avec le meilleur ton.
Moi j'ai des procédés, je suis sensible, honnête;
Aussi je suis aimé de tous ceux que j'arrête.

PALAPRAT.

Très enchanté, monsieur, d'être de vos amis.

GRAPIN.

Vous ne l'ignorez pas, vos meubles sont saisis,
Et je vais sans retard en dresser l'inventaire.

PALAPRAT.

Il ne sera ni long, ni difficile à faire.

GRAPIN.

Comment c'est là, monsieur, tout votre mobilier!
(Il appelle.)
La Douceur!

PALAPRAT.

Est-ce là l'aimable cavalier
Que vous avez chargé du soin de me conduire?

GRAPIN.

Lui-même. A vos amis n'avez-vous rien à dire?
Disposez de mon zèle. Il ne faut qu'ordonner.

PALAPRAT.

Pardonnez-moi, j'attends des amis à dîner;
Veuillez bien m'excuser auprès d'eux, je vous prie.

GRAPIN.

Mais ne pourrais-je pas leur tenir compagnie?

PALAPRAT.

Sans doute; vous allez me tirer d'embarras,
Vous ferez les honneurs et les frais du repas.

(Il sort avec La Douceur.)

SCÈNE VII.

GRAPIN.

Vraiment, monsieur Bruis, vous ne vous gênez guère;
Ah! vous parlez de frais, moi je vais vous en faire.
Mais je n'aperçois pas un seul objet de prix :
Des livres sans dorure avec des manuscrits;
Plus, le buste de Plaute et celui de Térence;
Tout cela ne vaut pas le quart de la créance.
Ah! les pauvres auteurs; ils ont ma foi bien tort
De tant se tourmenter pour vivre après leur mort!
Ils sont toujours en butte à la haine, à l'envie:
Je ne voudrais pas être un homme de génie.

(Il s'assied.)

SCÈNE VIII.

GRAPIN, BRUIS.

BRUIS, à part.

Ciel! que vois-je?

GRAPIN.

Écrivons notre procès-verbal.
Nous, Ignace Grapin.

BRUIS, à part.

Grapin! quel nom fatal!

GRAPIN.

Nous étant audit lieu rendus avec main-forte...

BRUIS, *à part.*

Palaprat, je le vois, n'a pas fermé la porte.
Voilà mon étourdi. Mais je l'accuse en vain;
Il faut me conformer à mon triste destin.

GRAPIN, *continuant d'écrire.*

Nous avons rencontré le sieur Bruis lui-même.

BRUIS.

Je suis pris.

GRAPIN.

Et l'avons, par un ordre suprême,
Fait conduire aussitôt dans la maison d'arrêt.

BRUIS.

Oui, monsieur, c'est moi-même, et me voilà tout prêt;
Faites votre devoir.

GRAPIN.

Hein! que voulez-vous dire?

BRUIS.

Puisque je me soumets, cela doit vous suffire.

GRAPIN.

Mais je ne conçois pas...

BRUIS.

Marchez, et je vous suis.

GRAPIN.

J'entends, le pauvre auteur est un de vos amis,
Et vous avez dessein de lui faire visite.
Tâchez de l'obliger; vraiment il le mérite.

BRUIS.

Ah, grand Dieu! quel soupçon!

GRAPIN.

C'est un homme charmant:
On ne saurait aller en prison plus gaîment.
D'autres en pareil cas auraient perdu la tête.
Il paraissait joyeux comme en un jour de fête.

BRUIS, à part.

Il a fait arrêter Palaprat, je le voi;
Et mon meilleur ami se dévoûrait pour moi!
(Haut.)
Savez-vous bien, monsieur, quelle erreur est la vôtre?
C'est moi qui suis Bruis.

GRAPIN.

En voici bien d'une autre.

BRUIS.

Oui, c'est contre moi seul que l'ordre fut porté;
Je réclame le droit que j'ai d'être arrêté.

GRAPIN.

Mais il m'a dit son nom: serait-il votre frère?

BRUIS.

Monsieur, c'est mon ami.

GRAPIN.

Comment peut-il se faire?

BRUIS.

M'ayant vu malheureux, il aura pris mon nom.

GRAPIN.

Bah! C'est par amitié qu'il garde la prison.
Est-ce qu'on vit jamais un dévoûment semblable?

BRUIS.

On y croit aisément, quand on en est capable.

GRAPIN.

Eh, monsieur, la prison n'est qu'à deux pas d'ici.

BRUIS.

C'en est assez; je cours délivrer mon ami.
Il n'est point de verroux, de murs qui me retiennent:
Je veux porter moi seul des fers qui m'appartienent.

(Grapin se remet à écrire.)

SCÈNE IX.

GRAPIN, BRUIS, LE DUC DE VENDOME.

BRUIS.

C'est vous, monsieur; pardon, un objet important
Me force à vous quitter.

LE DUC.

Arrêtez un instant.

BRUIS, sortant.

Cela m'est impossible.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE DUC, GRAPIN.

LE DUC.

Il s'enfuit quand j'arrive.

(Voyant Grapin qui écrit.)

Mais quel est ce monsieur? C'est sans doute un convive.

Grands dieux! il a bien l'air d'un misérable auteur.
Monsieur!

GRAPIN.

Plaît-il?

LE DUC.

Je suis votre humble serviteur.

GRAPIN.

Ne me dérangez pas; un moment, je vous prie.

LE DUC, à part.

Je gage qu'il travaille à quelque comédie.

GRAPIN.

Je suis à vous; mon acte est bientôt terminé.

LE DUC.

C'est cela justement : j'avais bien deviné.
De vous troubler, monsieur, que le ciel me préserve!
Vous êtes, je le vois, dans un moment de verve.

GRAPIN, se levant.

Monsieur, certainement...

LE DUC.

Je crains, en vérité,
D'avoir fait un larcin à la postérité.

GRAPIN, à part.

Voilà, sur ma parole, un fou d'une autre espèce.

LE DUC.

Puis-je vous demander le titre de la pièce,
De quel genre est l'ouvrage? Il doit être amusant.

GRAPIN.

Ce que j'écris, monsieur, n'est pas du tout plaisant,
Et n'a jamais fait rire.

LE DUC.

Alors, je vous devine.
Émule audacieux de Corneille et Racine,
Vous répandez la crainte et l'effroi dans les cœurs:
Vous avez, j'en suis sûr, fait couler bien des pleurs.

GRAPIN.

Des pleurs! Oui, j'en conviens; mais mon état l'exige.

LE DUC.

Vous chantez les exploits?

GRAPIN.

Eh, non! Je les rédige.
(A part.)
Pour qui donc me prend-il? J'ai peine à deviner.

LE DUC.

Nous lirez-vous, monsieur, votre ouvrage à dîner?

GRAPIN.

Eh, mon Dieu, le voilà! Je n'en fais pas mystère:
Vous pouvez l'admirer.

LE DUC.

Que vois-je?

GRAPIN.

Un inventaire.

LE DUC.

Bruis est arrêté?

GRAPIN.

Cela s'est fait au mieux;
Car, au lieu d'un Bruis, il s'en est trouvé deux.

LE DUC, à part.

Dieux! seraient-ils réduits à ce malheur extrême?

(A l'huissier.)
L'affaire me regarde.

GRAPIN.

En serait-ce un troisième?

LE DUC.

Allez, courez, volez...

(Il prend une plume.)

GRAPIN.

Mais, monsieur...

LE DUC.

Cet écrit
Répondra du paîment... Voyez s'il vous suffit.

GRAPIN, prenant le papier.

(Avec insolence.)
Il est bien question d'écrit et de promesse.

(Il se découvre.)
Que vois-je! Monseigneur, qu'ordonne votre Altesse?
Je ne me doutais pas...

LE DUC.

Vous m'avez entendu.
Aux arts, à l'amitié, que Bruis soit rendu.

GRAPIN.

Ah, quand ils connaîtront la main qui les oblige!...

LE DUC.

Non, ne me nommez pas.

GRAPIN.

Vous voulez?...

LE DUC.

Je l'exige.

GRAPIN.

A Monseigneur, vraiment, je crains d'avoir déplu:

J'aurais été poli, si je l'avais connu.
Au reste, mon erreur était aussi la vôtre :
Son Altesse d'abord m'avait pris pour un autre.
Puisse mon repentir mériter ses bontés !
Monseigneur, que faut-il pour vous plaire ?

LE DUC.

Sortez.

(Grapin sort.)

SCÈNE XI.

LE DUC.

Vers ces deux bons amis, c'est le ciel qui m'envoie :
A les sauver tous deux que j'éprouve de joie !
L'ivresse des succès, les lauriers du vainqueur
N'ont jamais eu d'attraits aussi doux pour mon cœur.
La victoire aux héros sans doute offre des charmes ;
Mais quel bonheur plus grand que d'essuyer des larmes !
Ces deux auteurs m'ont plu ; j'adoucirai leur sort.
Qui ne serait touché d'un si parfait accord ?
Aplanissant pour eux le chemin de la gloire,
L'amitié les conduit au temple de Mémoire.
Mais voici Palaprat.

SCÈNE XII.

LE DUC, PALAPRAT.

LE DUC.

C'est vous, mon cher ami...
Vous êtes libre enfin.

PALAPRAT.

Je suis libre! hélas! oui.

LE DUC.

Que je vous félicite!

PALAPRAT.

Ah! plaignez-moi de grâce:
Si je suis délivré, Bruis est à ma place.
Il s'est fait reconnaître, et moi j'ai la douleur
D'être mis à la porte en passant pour menteur.

LE DUC.

C'est lui qu'on poursuivait, et vous vous laissiez prendre!
Un si beau procédé...

PALAPRAT.

Ne doit pas vous surprendre.
D'un rien, en vérité, l'on s'étonne aujourd'hui.
Il aurait fait pour moi ce que j'ai fait pour lui.
Mais, entre associés, c'est la règle ordinaire;
On répond l'un pour l'autre, on devient solidaire.

LE DUC.

Ce noble dévoûment sera récompensé.

PALAPRAT.

Non, j'en veux à Bruis de m'avoir déplacé;
Je le connais enclin à la mélancolie:
Le chagrin va bientôt empoisonner sa vie.

LE DUC.

Eh! quoi, vous n'avez pas un ami généreux?

PALAPRAT.

Nous en aurions demain, si nous étions heureux.

LE DUC, à part.

Qu'il tarde à revenir! Je cours voir par moi-même.
(Haut.)
Votre accident me cause une douleur extrême.
Adieu...

PALAPRAT.

Quoi! vous partez?

LE DUC.

Ne perdez pas l'espoir.
Soyez sûr... avant peu je reviendrai vous voir.
(Il sort.)

SCÈNE XIII.

PALAPRAT.

Il s'en va. De mon sort inévitable suite:
L'aspect d'un malheureux met tout le monde en fuite!
A peine a-t-il paru touché de ma douleur.
Les braves cependant ont toujours un bon cœur.
Mais de sauver Bruis n'est-il plus d'espérance?
Comment vais-je sans lui supporter l'existence?
Je ne goûterai plus ni bonheur ni repos;
Adieu tous nos plaisirs, adieu tous nos travaux:
Ce modeste séjour qu'embellissait l'étude,
N'offre plus qu'une sombre et triste solitude.

SCÈNE XIV.

PALAPRAT, MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL, *accourant.*
Ah! mon cher Palaprat, Bruis...

PALAPRAT.
Est arrêté.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.
Il va dans un instant avoir sa liberté.

PALAPRAT.
Quoi! le sort à ce point nous deviendrait propice!

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.
Tout ce que je possède est à votre service;
Moi je réponds pour lui.

PALAPRAT.
Qui! vous?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.
Moi.

PALAPRAT.
C'est fort bien.
Mais, d'après votre aveu, vous ne possédez rien;
Et vous vous engagez pour les dettes des autres,
Quand vous ne savez pas comment payer les vôtres!
Je ne souffrirai pas cet excès de bonté.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.
Ce diamant, mon cher, ne m'est-il pas resté?
Heureuse d'avoir pu le sauver du naufrage,
Pouvais-je le garder pour un meilleur usage?

PALAPRAT.

Quoi! vous sacrifîriez...

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Oui, c'est de bien bon cœur.
Heureusement il a quatre fois la valeur
De ce que doit Bruis.

PALAPRAT.

O ciel! comment vous dire?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Moi-même à l'usurier j'ai pris le soin d'écrire
Que sans faute il aurait son argent aujourd'hui.
Portez-lui ce brillant; je m'en rapporte à lui
Pour fixer l'excédant qu'il voudra me remettre.

PALAPRAT.

Cœur noble et généreux, pourrons-nous reconnaître...

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Mon Dieu! point de discours; délivrez votre ami:
Vous me remercîrez quand il sera sorti.

PALAPRAT.

Et vous ne voulez pas, cruelle, qu'on vous aime?

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Allez donc, Palaprat, ou bien je cours moi-même...
Mais quelqu'un vient, je crois. O Dieu, c'est un huissier!

PALAPRAT.

C'est justement celui de notre créancier.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Puisse-t-il être au moins le dernier que je voie!

SCÈNE XV.

PALAPRAT, MADEMOISELLE DE BEAUVAL, GRAPIN.

GRAPIN.

Ah! vous voilà, monsieur; livrez-vous à la joie :
Je ne saurais parler, tant je suis enchanté!

PALAPRAT.

Eh bien! que fait Bruis?

GRAPIN.

Il est en liberté.

PALAPRAT.

Grand Dieu, se pourrait-il!...

GRAPIN.

Sans doute; il doit me suivre.
Que vous devez bénir la main qui le délivre!

MADEMOISELLE DE BEAUVAL, à Palaprat.

Vous voyez que ma lettre a fort bien réussi.

GRAPIN.

Quelqu'un de très solide a répondu pour lui.

PALAPRAT, à mademoiselle de Beauval.

C'est à votre bon cœur...

GRAPIN.

Ma foi, j'en suis fort aise.

PALAPRAT.

Quoi! sur un simple écrit le créancier s'apaise?

GRAPIN.

Cet écrit-là vaut mieux que de l'argent comptant.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Hélas! si c'était vrai, que j'écrirais souvent!
N'en doutez pas, monsieur; cette promesse est sûre.

GRAPIN.

Je n'en suis pas en peine: avec la signature
D'un pareil répondant, qui pourrait m'effrayer?
Je voudrais bien jamais n'avoir d'autre papier.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Comment! j'ai du crédit? je ne m'en doutais guère.

PALAPRAT.

Vous êtes aujourd'hui notre ange tutélaire;
Des mains de l'amitié le bienfait est plus doux.
Que Bruis est heureux! Il ne le doit qu'à vous.

GRAPIN.

Que disent-ils donc là? Je ne saurais comprendre....

PALAPRAT.

Mais quelqu'un vient. O ciel! c'est lui; je crois l'entendre.

SCÈNE XVI.

PALAPRAT, MADEMOISELLE DE BEAUVAL, LE DUC, BRUIS, GRAPIN.

(Le Duc se tient en arrière. Palaprat se jette dans les bras de Bruis.)

BRUIS.

Mon ami...

PALAPRAT.

Laisse-moi te presser sur mon cœur.

BRUIS.

Ah! plutôt tombe aux pieds de mon libérateur.

PALAPRAT.

Apprends à qui tu dois cet important service.
Mon ami, tombe aux pieds de ta libératrice.

BRUIS.

Nous étions séparés : lui seul nous réunit.

PALAPRAT, serrant la main de mademoiselle de Beauval.

Elle a pour te sauver employé son crédit.

BRUIS, entraînant le Duc sur le devant du théâtre.

Généreux inconnu!

PALAPRAT.

Femme vraiment sensible!

MADEMOISELLE DE BEAUVAL, apercevant le Duc.

C'est monsieur de Vendôme!

PALAPRAT ET BRUIS.

O ciel! est-il possible?

GRAPIN, à Bruis.

Eh! sans doute; c'est lui qui vous a délivré

LE DUC.

Avec madame, heureux de m'être rencontré.

MADEMOISELLE DE BEAUVAL.

Oui, pour les obliger j'étais ici venue;
Mais j'arrive trop tard : vous m'avez prévenue;
Et d'ailleurs j'aurais pu suivre ma volonté,
Que Bruis vous devrait encor sa liberté.
Ce don que je reçus de votre bienveillance,
Devait seul en ce jour payer sa délivrance.
Ce fut votre dessein de l'offrir au talent;
Je ne pouvais pas mieux placer votre présent.

LE DUC.

Conservez-le, madame; il saura mieux vous plaire,
D'après le noble emploi que vous en vouliez faire.

PALAPRAT.

Quoi! monseigneur, c'est vous qui daignez protéger?...

LE DUC, avec bonté.

Eh! non, c'est un ami qui vient vous obliger;
Mais avec vous, messieurs, je suis loin d'être quitte.
Je vous suis redevable : il faut que je m'acquitte.
Hier j'avais besoin de l'hospitalité;
Ne me l'avez-vous pas donnée avec bonté?
A mon tour aujourd'hui je vous offre un asile;
J'ai fait meubler pour vous un pavillon tranquille.

C'est là que vous allez, dans le sein du repos,
Reprendre tous les deux le cours de vos travaux.
Soyez de la nature imitateurs fidèles :
Pour peindre les portraits, observez les modèles;
Fuyez le faux brillant, cherchez la vérité,
Et vous irez tous deux à la postérité.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LE SUJET ET SUR LA PIÈCE

DE BRUIS ET PALAPRAT.

Sans chercher à donner une notice sur Brueys et sur Palaprat, nous allons au moins les faire connaître brièvement.

Brueys, né à Aix, en 1640, de parens nobles, fut élevé dans le calvinisme et nourri dans les controverses théologiques. Cependant on le destinait au barreau; mais il se sentait moins de goût pour la jurisprudence que pour la théologie, et il fut nommé membre du consistoire protestant de Montpellier. Ayant écrit contre Bossuet, cet éloquent prélat ne lui répondit que pour le convertir. Brueys devenu catholique, passa d'une extrémité à l'autre, et combattit les ministres protestans, avec autant de ferveur qu'il avait combattu les docteurs catholiques. Entre autres livres de théologie qu'il publia, furent un *Traité de l'Eucharistie*, un *Traité de l'Église* et un *Traité de la Sainte Messe*. Étant devenu veuf quelque tems après son abjuration, il embrassa l'état ecclésiastique, ce qui lui valut des pensions et des bénéfices. On pourrait croire que toute sa conduite religieuse n'avait tendu qu'à ce but, car, peu de tems après être devenu abbé, il se mit à travailler pour le théâtre. Mais, l'habit qu'il portait l'empêchant de s'y livrer ouvertement, il s'associa son ami Palaprat, homme passionné, comme lui, pour la comédie, mais d'un talent bien inférieur. Ce fut celui-ci qui fut chargé de toutes les démarches que nécessitait la représentation. Dans la réalité, Brueys com-

posait tout seul ses comédies, et Palaprat n'y eut aucune part, excepté pourtant à celle du *Grondeur*, si c'est y en avoir une que de l'avoir réduite de cinq actes à trois, ce qu'il fit à la sollicitation des comédiens. Cette opération, qui avait été faite en l'absence de Brueys, lui déplut beaucoup, et il en fit de vifs reproches à Palaprat. Il prétendit qu'il avait défiguré sa pièce, et il pouvait avoir raison, car il est sûr que la marche de ses deux derniers actes est gênée, et que l'action en est faiblement conduite vers la fin. Geoffroy dit, relativement à la part que Palaprat aurait eue dans cette pièce : « Le premier acte de cette pièce, « aujourd'hui peu connue, est un chef-d'œuvre, le second est « mêlé de bon et de mauvais, le dernier ne vaut rien : ce qui « faisait dire à Brueys : Le premier acte est tout de moi, Pa-« laprat a mis du sien dans le second, et il a fait en entier le « dernier. » Cette petite anecdote est fort douteuse; cependant M. Étienne a eu raison de l'admettre. Il est fort incertain aujourd'hui que cette pièce soit restée au théâtre. Le *Muet*, imité de l'*Eunuque* de Térence, n'y reparaît plus; mais il est toujours en possession de l'estime des amateurs de la littérature classique. Après ces deux pièces, il donna successivement les *Empiriques*, l'*Avocat Patelin* et l'*Important*, comédies dont la seconde seule est restée au théâtre. Trente ans après le *Grondeur*, il donna la *Force du Sang*, ouvrage joué le même jour au Théâtre-Français et au Théâtre-Italien. C'était une imitation, ou plutôt une nouvelle combinaison du sujet traité par Montfleury, sous le titre de *Crispin Gentilhomme*. Cette pièce fit la clôture de sa carrière dramatique. Il avait en outre composé trois mauvaises tragédies intitulées *Gabinie*, *Asba* et *Lysimachus*, et une mauvaise comédie, ayant pour titre l'*Opiniâtre*.

« La société de Brueys et Palaprat, comme le dit M. Auger,

« avait été dissoute forcément, parce que celui-ci avait été « obligé de suivre à la guerre d'Italie le Grand-Prieur de « Vendôme. De son côté, Brueys s'était retiré à Montpellier où « il faisait alternativement des pièces de théâtre et des traités « de controverse. » Il mourut dans cette ville en 1723.

Ses écrits de controverse ne figurent plus depuis long-tems dans aucune bibliothèque, et sont regardés comme de misérables bouquins. Cependant, quoiqu'ils manquassent tout à la fois de force et d'élégance, ils furent regardés comme dangereux par Bayle, Claude et Jurieu, qui se donnèrent la peine de les réfuter.

Brueys avait la vue si basse, qu'il portait des lunettes même en prenant ses repas. On raconte, à ce sujet, que Louis XIV lui ayant demandé un jour comment allaient ses yeux, il lui répondit naïvement : *Sire, mon neveu dit que j'y vois mieux.*

Voltaire a porté sur cet auteur, et très à la légère, le jugement assez singulier que voici : « La petite comédie du *Gron-* « *deur, supérieure à toutes les farces de Molière,* et celle de « l'*Avocat Patelin,* ancien monument de la naïveté gauloise « qu'il rajeunit, le feront connaître tant qu'il y aura un théâtre « en France. » Quoi qu'en dise Voltaire, le *Grondeur* n'est pas une pièce d'un assez grand mérite pour être regardée comme supérieure aux *farces de Molière*, au dessus desquelles il n'y a peut-être pas de comédie.

Si on lit *Bruis* au lieu de Brueys, dans la comédie de M. Étienne, c'est qu'en effet il doit se prononcer ainsi; et qu'écrit de cette manière, il convient mieux à la rime et à la mesure des vers.

M. Auger a fait, sur Palaprat, une notice dont nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de rapporter ici l'extrait :

« Palaprat (Jean de Bigot), né à Toulouse, en mai 1650, d'une famille de robe distinguée, prit d'abord le parti du barreau, mais fut détourné de cette carrière par son amour pour les lettres. Plusieurs prix remportés aux Jeux-Floraux achevèrent de lui persuader qu'il était né pour la poésie. A peine âgé de vingt-cinq ans, il fut nommé capitoul, et quelques années après, chef du consistoire. Ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Entre autres voyages, il fit, en 1686, celui de Rome, où la reine Christine l'engagea vainement à se fixer auprès d'elle. Arrivé à Paris pour la seconde fois, il plut au duc de Vendôme et au Grand-Prieur son frère, qui le fit son secrétaire des commandemens. Sa familiarité avec ces deux princes était extrême. Catinat, qui fut un jour témoin de la franchise et même de la rudesse avec laquelle il parlait au Grand-Prieur, lui dit : *Vous me faites trembler.* — *Rassurez-vous*, répondit Palaprat : *ce sont mes gages.* Comme il était question devant lui du Temple, où régnait un assez grand désordre, et où l'on faisait alternativement très bonne et très mauvaise chère, il prétendait qu'on y courait *risque de mourir d'inanition ou d'indigestion.* M. de Vendôme, l'ayant vu un jour battre son domestique, lui en fit des reproches assez vifs. *Savez-vous bien, monseigneur,* dit Palaprat, *que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis plus mal servi que vous, qui en avez trente!* Passionné pour le spectacle, par suite de sa liaison avec l'acteur Raisin, et ne désirant d'abord qu'y avoir ses entrées, il composa la petite comédie du *Concert ridicule*, qui fut suivie du *Ballet extravagant*, du *Secret révélé*, et de la *Prude du tems.* Ces ouvrages, dont aucun n'est resté au théâtre, font partie des *OEuvres de Palaprat*, en un volume in-12; il surveilla lui-même l'impression. On trouve, à la fin de ce volume, quelques poé-

sies diverses, presque toutes à l'honneur des deux princes protecteurs du poète. Il y a deux éditions en deux volumes in-12. C'est à son association avec Brueys que Palaprat doit sa plus grande gloire ; il n'eut cependant que la moindre part à la composition des pièces qui se jouèrent sous leurs noms réunis. Ils ne se disputaient que les endroits faibles de leurs ouvrages, et ne cessèrent de travailler ensemble, que parce que Palaprat fut obligé de suivre le Grand-Prieur à l'armée d'Italie. Brueys, retiré à Montpellier, continua de faire des comédies. Palaprat ne s'occupa plus de théâtre, et mourut à Paris, le 23 octobre 1721, âgé de soixante-onze ans. A l'esprit vif et plaisant d'un Gascon, il joignait, dit-on, la candeur et la simplicité d'un enfant. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys, sont : le *Secret révélé*, le *Sot toujours Sot*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul, sont *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, le *Ballet extravagant*, et la *Prude du tems*. »

Les seules observations que nous ferons sur cet extrait, c'est que nous croyons que M. Auger se trompe, en disant que Brueys et Palaprat *travaillaient ensemble*. Au contraire, ils travaillaient chacun de leur côté ; mais Palaprat, prête-nom de Brueys qui ne pouvait paraître à cause de sa qualité d'abbé, Palaprat a dû se dire son associé pour pouvoir faire jouer ses pièces, et en tirer sa part de bénéfice. C'était la récompense qu'il obtenait de sa complaisance et de ses bons offices, et elle lui était bien dûe. On n'a qu'à consulter les œuvres de ces deux auteurs, publiées par Palaprat lui-même, en cinq volumes, pour se convaincre de cette vérité. Aujourd'hui, que l'on doit dire la vérité, il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, et regarder Brueys comme le seul auteur du *Grondeur*, du *Muet* et de l'*Avocat Patelin*.

A la première représentation de la pièce de M. Étienne, ce fut M. Lafon qui joua le rôle de *Brueys;* Fleury remplit le rôle de *Palaprat;* M. Damas celui du *Duc de Vendôme;* M. Baptiste cadet, celui de *Grapin;* et mademoiselle Mars, celui de mademoiselle *de Beauval.*



EXAMEN
DE BRUIS ET PALAPRAT.

OPINION DE GEOFFROY.

« On n'a pas coutume de chicaner les auteurs sur les sources où ils ont puisé leurs anecdotes : on ne discute pas une aventure comme un point d'histoire. Celle que M. Étienne a choisie a l'air un peu romanesque ; l'essentiel est qu'elle soit amusante : qu'importe qu'elle soit démentie, en plusieurs points, par des faits certains et connus ! Une agréable fiction vaut mieux dans une comédie anecdotique, qu'une vérité insipide. Il est certain, par exemple, que Brueys était absent lorsqu'on donna la première représentation du *Grondeur :* ce fut Palaprat qui fit jouer la pièce, et qui la réduisit en trois actes, à l'insu de Brueys, qui fut bien fâché, à son arrivée, de se voir ainsi mutilé. Brueys avait alors cinquante-un ans : né protestant, il s'était fait catholique, et avait signalé sa conversion par des ouvrages théologiques fort estimés. Il était si éloigné du besoin, qu'il ne voulut pas même profiter des bienfaits que le Roi répandait sur les nouveaux convertis ; il pria M. Bossuet, évêque de Meaux, de ne rien demander pour lui, afin qu'on ne pût supposer à sa conversion aucun motif d'intérêt.

« Lorsqu'il voulut retourner dans sa patrie, en 1683, le Roi le pria lui-même de rester à Paris, et le chargea

de l'instruction des protestans. Brueys était alors avocat: il renonça entièrement au barreau pour se livrer tout entier à l'église et à la théologie, ne se doutant pas qu'il travaillerait un jour pour la comédie. Louis XIV eut toujours beaucoup de bonté pour lui. Le monarque, sachant qu'il avait mal aux yeux, lui en demanda un jour des nouvelles [1].

« L'abbé Brueys était donc un ecclésiastique de quelque importance, jouissant d'une fortune honnête. Il avait cinquante-un ans quand on donna *le Grondeur:* ce n'était ni un dissipateur, ni un étourdi; et il n'y a pas d'apparence qu'il se soit jamais trouvé dans le cas qu'on vînt l'arrêter pour dettes et saisir ses meubles. Il est vrai que, sous Louis XIV, beaucoup de gens de lettres ont vécu dans la détresse; nos comiques se sont égayés aux dépens des poètes, qu'ils représentent comme des gens affamés, avec un méchant habit noir, des bas troués, et une vieille perruque mal peignée. Tous ceux qui cultivent aujourd'hui les muses doivent se féliciter d'être nés dans des tems plus heureux: aucun homme de lettres ne peut plus craindre les huissiers et les sergens; les bienfaits d'un gouvernement noble et généreux vont partout chercher le mérite; tout écrivain qui annonce du talent est à l'abri de l'indigence; Apollon s'est même réconcilié avec Plutus.

. . . .

« La comédie anecdotique ne diffère de la comédie d'intrigue que par une couleur historique répandue sur les incidens, et par la notoriété attachée au nom des

1. Voyez la Notice historique.

personnages ; ce qui donne à l'action et au caractère un intérêt de plus.

. . . .

« La première scène de la pièce est surtout brillante de style : les deux poètes s'entretiennent de la chute du *Grondeur* d'une manière très ingénieuse et très enjouée; ils rient beaucoup d'un pauvre diable qui se tuait d'applaudir quand les autres sifflaient. Accusé par ses voisins d'avoir un billet de l'auteur : « J'en ai deux, dit- « il, de cent écus chacun, hypothéqués sur la pièce. » Les sifflets, ce jour-là, poursuivirent Brueys jusque dans la rue; ce qui fait dire à Palaprat :

Mais ce droit qu'à la porte on achète en entrant,
Boileau n'a jamais dit qu'on l'aurait en sortant.

Palaprat, parti de Toulouse pour assister au triomphe du *Grondeur*, est un peu fâché de n'être venu qu'à son enterrement. Il a fait connaissance en route avec un militaire, lequel vient lui rendre visite. Les deux amis l'invitent à dîner : Palaprat se charge des frais ; et cependant

C'est un vaste désert que le fond de sa bourse :

métaphore peut-être trop énergique. Quand il s'agit de sortir pour commander le repas, ils sont tous deux fort embarrassés ; chacun veut rester seul, parce qu'il attend sa maîtresse. Par un singulier hasard, ils ont tous deux la même maîtresse, et cette maîtresse est une actrice. Cela n'est pas croyable ; deux auteurs gueux et vieux ne sont guère du goût d'une actrice, et d'une actrice qui a des dettes. Nos deux poètes, les meilleures gens du monde, avaient mal choisi leur maîtresse : c'était mademoiselle Beauval, bonne actrice et méchante femme.

Quand l'actrice leur représente le mauvais état de ses finances, pour les engager à renoncer à leur amour, Palaprat y trouve, au contraire, *un trait de sympathie:* mais la sympathie de la misère éloigne les gens au lieu de les rapprocher.

. . . .

« Le dénoûment est agréable, l'action vivement conduite, le dialogue enjoué, semé de vers heureux et piquans. La pièce a été fort applaudie, et l'on a demandé l'auteur : c'est M. Étienne, déjà connu par des productions ingénieuses à l'Opéra-Comique et au théâtre de Louvois. Il y a dans cette pièce plusieurs traits de bon comique, qui annoncent que l'auteur est capable de s'élever au dessus de ce petit genre. »

La dernière phrase de Geoffroy fut une espèce d'oracle. Il ne se souvenait plus apparemment de cette prédiction brutale qu'il avait faite en parlant de la pièce d'*Une heure de mariage,* trois ans auparavant. Si on l'en eût cru alors, M. Étienne ne devait pas s'élever bien haut sur le Parnasse dramatique. Peut-être a-t-il voulu réparer ce que cette prédiction avait d'injuste et d'offensant; mais son dernier pronostic a été le seul véritable; et, en effet, M. Étienne semblait préluder à des triomphes éclatans; ce fut peu d'années après *Bruis* et *Palaprat* qu'il donna sa célèbre pièce des *Deux gendres.* Geoffroy redevint juste pour lui à l'occasion de *Bruis* et *Palaprat:* il avait cessé de l'être depuis *la Petite école des pères.*

Est-il bien vrai, comme le dit ce critique variable autant que pénétrant, que, de son tems, c'est à dire

sous le gouvernement impérial, « tout écrivain qui annonçait du talent fût à l'abri de l'indigence. » Nous pourrions citer ici plusieurs hommes de lettres encore vivans qui ne se sont jamais ressentis des largesses de l'homme tout puissant devant qui *la terre se tut*, et qui voulait rassembler tous les genres de gloire, depuis celle de Sésostris jusqu'à celle de Justinien, depuis celle d'Alexandre jusqu'à celle de Charles XII. S'il est vrai que les poètes d'alors ne sortaient pas avec des bas troués, c'est qu'un extérieur misérable les eût empêchés d'obtenir de la considération, ou plutôt, que celle dont ils jouissaient dans la société leur procurait quelques avantages qui les préservaient des besoins de première nécessité. Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, et ne pas attribuer à un gouvernement militairement despotique ce qui était un effet de la générosité d'un peuple amené, par les secousses des révolutions, à la démocratie des lumières. Buonaparte protégeait bien moins les lettres que Louis XIV; mais le goût en était bien plus répandu dans la période qu'avaient rendue fameuse les victoires de Marengo et d'Austerlitz, que dans celles illustrées par les batailles de la Marsaille et de Steinkerque, et la littérature était plus généralement cultivée, quoique avec moins de succès, sous la domination de l'héritier de la révolution, que sous le règne du petit-fils de Henri IV. Geoffroy, lui-même, ne reçut jamais rien, et si sa plume contribua à sa fortune, ce ne fut que par la vogue extraordinaire qu'eurent ses articles.

Mais M. Étienne donna habilement une grande leçon au chef du gouvernement, en représentant deux

auteurs accablés par l'adversité, secourus par un des grands hommes du dix-septième siècle, par un grand capitaine, par celui qui avait été combattre en Espagne pour une branche des Bourbons. C'est un service que M. Étienne a rendu à tous les littérateurs du tems. Il cherchait à émouvoir la vanité du personnage tout puissant, et l'engageait ainsi à jouer le rôle d'Auguste, pour faire oublier qu'il n'avait encore joué que celui de César.

Sa pièce a donc été un appel à la munificence du pouvoir, et sera une invitation perpétuelle à tous les grands de venir au secours du talent littéraire malheureux. Heureusement qu'à leur défaut le public sert, en attendant, de Mécène à celui qui annonce des dispositions ou du génie. La foule qui se porte au théâtre pendant soixante ou quatre-vingts représentations d'une même pièce, assure à l'auteur un sort plus brillant, en moins de tems que ne le fait ordinairement un roi, et n'exige pour cela ni encens, ni flatterie; l'on n'est point obligé de lui faire la cour: patronage aussi glorieux pour la nation qui l'exerce, que pour ceux qui en sont l'objet!

Il y a peu d'observations à faire sur la comédie de M. Étienne, sinon que ce fut la première en vers qu'il eût donnée, et qu'elle révéla au public ce qu'il était capable de faire dans ce genre. Le fond de la pièce est très léger, mais il n'avait besoin d'être ni plus grave, ni plus solide; on y trouve tout juste l'action nécessaire pour faire ressortir de jolis détails. L'ouvrage est parsemé d'une multitude de vers comiques, et de traits heureux. Les quiproquo, les allusions fines n'y sont pas épargnées. On ne peut s'empêcher de rire de l'à-propos de

ce vieux Grapin qui, lorsque Palaprat parle d'un coquin, arrive en saluant et lui dit:

> C'est moi, monsieur, qui viens, etc.

Et lorsqu'il dit:

> Moi j'ai des procédés, je suis sensible, honnête;
> Aussi je suis aimé de tous ceux que j'arrête.

Il eût peut-être été à désirer que M. Étienne eût mis, pour les héros de sa pièce, quelques autres auteurs dramatiques plus célèbres, tels que Dancourt et Lesage; car, en vérité, le bagage de Brueys et Palaprat est assez léger. L'*Avocat Patelin* est presque la seule pièce d'eux, ou pour mieux dire, de Brueys, que l'on joue à présent, et ce n'est guère qu'une comédie du troisième ordre; encore l'a-t-il faite sur l'ancienne farce de *Maître Patelin*, de sorte qu'elle lui coûta peu d'invention. Quant au *Grondeur*, il est bien délaissé maintenant, les mœurs en sont trop vieilles. « Le premier acte de cette pièce, comme le dit « Geoffroy, est un chef-d'œuvre; le second est mêlé de « bon et de mauvais; le dernier ne vaut rien. » C'est ce qui a autorisé M. Étienne à faire dire à Brueys, d'après une autorité incertaine, mais qu'un auteur comique peut prendre pour constante:

> Pendant le premier acte on était enchanté;
> Il est de toi. Quel acte excellent! Il me semble
> Que le second vaut moins; nous l'avons fait ensemble.
> On n'a pas entendu le dernier jusqu'au bout;
> Il est de ma façon, il ne vaut rien du tout.

En général, les auteurs, les artistes, les acteurs sont tous peu dramatiques, et il faut éviter, autant que possible, de les mettre sur la scène. C'est du public qu'il

faut occuper le public; les gens de lettres et les comédiens ont une existence, une manière d'être qui n'est pas celle du reste des hommes; quand on les voit de près, ils cessent de faire illusion. On s'intéresse peu à leurs actions particulières; ils perdent beaucoup à être vus tels qu'ils sont, parce que leur vie privée offre, le plus souvent, un ensemble de faiblesses trop en opposition avec le rapport glorieux sous lequel leur talent les fait paraître en public.

Nous ne conseillerions donc pas à d'autres auteurs de mettre en scène les maîtres qui se sont illustrés dans la même carrière qu'eux. Il n'y avait que deux hommes du talent de MM. Andrieux et Étienne qui pussent avoir cette hardiesse, et c'est la plus grande preuve de talent qu'ils aient donnée; mais

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

M. Étienne a donc préludé aux *Deux Gendres* par une difficulté vaincue. Faire une comédie qui reste au théâtre, et dont toute l'action consiste dans la détresse de deux auteurs qui sont consolés par une actrice qui est leur maîtresse commune, et tirés d'affaire par un grand personnage qui vient les voir incognito; voilà un de ces efforts de talent dont peu seraient capables comme M. Étienne.



UN JOUR A PARIS,

OU

LA LEÇON SINGULIÈRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE-FEYDEAU, LE 24 MAI 1808.

PERSONNAGES.

FERVAL, père de Saint-Romain.
SAINT-ROMAIN.
ARMAND, ami de Saint-Romain.
PAULINE, pupille de Ferval.
LABRIE, valet de chambre de Saint-Romain.
ANDRÉ, garçon de ferme de Ferval.
Un chapelier.
Un cordonnier.
Un tailleur.
Un maitre d'hôtel.
Un croupier de jeu.
Un cocher.
Cuisiniers.
Piqueurs.
Jockeis.
Valets de pied.
Masques.
Hommes et femmes du bon ton.
Couturière, lingère et marchande de modes.

La scène est à Paris.

UN JOUR A PARIS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement en désordre, qui précède une salle de danse. On aperçoit des meubles çà et là, un buffet gaspillé, etc. etc. Il est sept heures du matin, et l'on entend le bruit d'un orchestre qui joue des contre-danses et des walses, et tout le tumulte d'un bal masqué.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERVAL, PAULINE, en dominos, sortant du bal, le masque à la main.

FERVAL.

Ah! respirons un peu...

PAULINE.

Il fait une chaleur...

FERVAL.

Enfin nous sommes parvenus à sortir sans être aperçus.

PAULINE.

En effet, il n'a pas cessé un instant de me suivre pendant tout le bal.

FERVAL.

Quel tumulte! quelles dépenses!... Ah! monsieur mon fils, voilà donc le train de vie que vous menez à Paris!

PAULINE.

C'est dommage; car il est bien aimable, il faut en convenir.

FERVAL.

Comment donc! ma chère pupille; mais je crois qu'il a déja fait ta conquête.

PAULINE.

Ah! monsieur...

FERVAL.

A peine as-tu pu le connaître.

PAULINE.

Songez donc que vous m'en parlez depuis deux ans. Vous me l'avez peint avec des couleurs si aimables, si séduisantes... Son portrait orne votre appartement, et, tous les jours, vous le savez, nous allions voir ensemble, vous, un fils chéri, et moi, celui que vous nommiez déja mon époux... Vous voyez bien, monsieur, que je le connaissais long-temps avant de l'avoir vu.

FERVAL.

Eh bien! trouves-tu qu'il ressemble à son portrait?

PAULINE.

Ah! beaucoup... Et, si j'osais vous le dire...

FERVAL.

Parle, mon enfant.

PAULINE.

Je le trouve encore mieux que le portrait.

FERVAL.

Charmante enfant!...

PAULINE.

Si vous saviez avec quelle chaleur il m'a suppliée de me faire connaître, quelles protestations il m'a faites de tendresse et d'amour... Je ne puis m'empêcher d'en rire.

FERVAL.

Voilà mon étourdi. Il refuse la main d'une jeune et belle héritière, et il se passionne pour un masque.

PAULINE.

Ah! la bonne idée que vous avez eue de venir à ce bal!

FERVAL.

Elle était toute naturelle. J'arrive, je descends tout près de l'hôtel de mon fils; j'apprends qu'il y a grande mascarade chez lui; je ne me fais pas connaître, et je m'assure ainsi par moi-même de sa folie et de ses déréglemens.

PAULINE.

Il faut espérer qu'ils auront un terme.

FERVAL.

Grand Dieu! quelle prodigalité! Des femmes qui le ruinent, des amis qui le trompent, des valets qui le pillent, et des créanciers qui l'achèvent!

PAULINE.

Ah! il est temps de l'arracher au malheur qui le menace, et il faut que l'autorité paternelle...

FERVAL.

L'autorité!... Elle y échouerait, mon enfant. Je connais Saint-Romain. Séduit, comme tant d'autres, par les nouveaux systèmes, j'ai eu la sottise de l'élever dans une sorte d'indépendance; je lui ai toujours laissé faire ses volontés; je lui permettais même avec moi une familiarité qui plaisait à mon cœur, mais dont je ne prévoyais pas les tristes conséquences; en un mot, j'ai voulu qu'il m'aimât comme un ami: je n'ai pas songé qu'il devait d'abord me respecter comme un père.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Mais, le voici: cachons-nous bien.
De la prudence et du mystère.
Notre amoureux aura beau faire:
Il faut qu'il ne sache rien.

SCÈNE II.

FERVAL, PAULINE, SAINT-ROMAIN sort du fond, et tient la droite du théâtre.

SAINT-ROMAIN.

Ah! je la vois; grand Dieu! c'est elle....
Mais pourquoi donc, mademoiselle,
Déja nous fuir?

PAULINE.

Il faut partir.

SAINT-ROMAIN.

Déja partir!
Eh! mais, à peine de l'aurore
On voit briller les premiers feux.
Ah! de grâce, restez encore,
Et daignez paraître à nos yeux.

PAULINE.

Il faut partir...

FERVAL.

A l'instant même.

SAINT-ROMAIN.

Ah! Dieu! quelle rudesse extrême!
Ce masque est toujours sur vos pas.
Quel est-il donc?

PAULINE.

Vous ne le saurez pss.

FERVAL.

Il faut partir à l'instant même.

SAINT-ROMAIN.

Eh! mais, quels droits a-t-il sur vous?
Est-ce un amant, un vieux jaloux?
Est-ce un tuteur? Est-ce un époux?

PAULINE.

Il faut partir...

SAINT-ROMAIN.

Mais de l'aurore
A peine on voit les premiers feux.

Un seul instant restez encore,
Et daignez paraître à nos yeux!

PAULINE.

Non, je ne puis rester encore,
Et je crains trop de paraître à vos yeux.

SCÈNE III.

FERVAL, PAULINE, SAINT-ROMAIN, ARMAND.

ARMAND.

Que fais-tu donc depuis une heure?
En ces lieux qui peut t'arrêter?
(Apercevant Pauline.)
Ah! je commence à m'en douter.
Eh bien! est-ce fini? Connais-tu sa demeure?
Sais-tu son nom?

SAINT-ROMAIN.

Non.

ARMAND.

Pas encore?

SAINT-ROMAIN.

On veut partir.

FERVAL ET PAULINE.

Il faut partir.

ARMAND ET SAINT-ROMAIN.

Eh! mais, à peine de l'aurore
On voit briller les premiers feux.
Ah! de grâce, restez encore,
Et daignez paraître à nos yeux!

PAULINE.

Non, je ne puis rester encore,
Et je crains trop de paraître à vos yeux.

FERVAL.

Ne nous découvrons pas encore,
Malgré ses désirs curieux,
Il n'est pas tems de paraître à ses yeux.

SCÈNE IV.

FERVAL, PAULINE, SAINT-ROMAIN, ARMAND, LABRIE ET LE BAL.

LABRIE, donnant le bras à deux soubrettes masquées.

Jeune et gentille soubrette,
A demain le rendez-vous.
Oui, ce soir, je le répète,
Je veux être à tes genoux.

TOUS LES MASQUES, en chœur.

(A Saint-Romain.)

Ah! monsieur, je vous en prie,
Recevez mon compliment.
Votre fête était jolie,
Votre bal était charmant.
Dans la contre-danse
Ah! quelle élégance!
De jolis danseurs,
Des pas enchanteurs.
La walse légère
A son tour sait plaire,
Ah! quelle gaîté!
Quelle volupté!

SAINT-ROMAIN ET ARMAND.

Ah ! beau masque, je vous en prie,
Laissez-vous voir un seul moment.
Vous devez être si jolie.

FERVAL.

Ah ! comme le drôle est pressant !

SAINT-ROMAIN ET ARMAND.

Dites votre nom seulement.

PAULINE ET FERVAL.

Recevez mon compliment.

TOUS, en sortant.

Ah! monsieur, je vous en prie,
Recevez mon compliment.
Votre fête était jolie;
Votre bal était charmant.

SCÈNE V.

SAINT-ROMAIN, ARMAND, LABRIE.

SAINT-ROMAIN.

Mon ami, j'en perds la tête...

ARMAND.

Imbécile!...

SAINT-ROMAIN.

Quelle jolie tournure! quelle douceur dans la voix! que de grâce! que d'esprit!

ARMAND.

Je gage qu'elle est laide à faire peur.

SAINT-ROMAIN.

Ah! tais-toi donc... Si j'en crois mon cœur, elle est belle comme un ange.

ARMAND.

Mon ami, en fait de beauté, il ne faut jamais en croire que ses yeux. Mais tu ne te formes pas, mon cher Saint-Romain; tu te passionnes comme un enfant, tu soupires comme un écolier.

SAINT-ROMAIN.

Je me doute bien de ce qui l'a empêchée de se découvrir... Tu m'avais invité des gens qui, entre nous... Ma société n'était pas des mieux choisies, et sa vertu...

ARMAND.

Sa vertu!... Tu me fais pitié.

SAINT-ROMAIN.

Mon ami, je vais me retirer..... J'ai besoin d'un moment de solitude.

ARMAND.

Oui, va... va soupirer une romance... Le sujet prête... une inconnue... une passion subite... de la mélancolie.

SAINT-ROMAIN.

Non, mon ami, je suis horriblement fatigué... j'ai besoin de repos.

ARMAND.

Allons, va donc, et puisse l'amour te bercer de ses riantes chimères! Puisse-t-il, par un doux mensonge, découvrir à tes yeux les charmes de ta déesse! Moi, tandis que tu vas sommeiller sur un lit de roses, je songerai à organiser notre journée.

SAINT-ROMAIN.

Qu'est-ce que nous ferons aujourd'hui?

ARMAND.

Oh! nous serons excessivement occupés. D'abord, à onze heures, course au bois de Boulogne. A midi, déjeuner à Bagatelle. A quatre heures, toilette. A six heures, dìner chez la petite baronne allemande; et ce soir, nous avons à choisir entre les Femmes Savantes et les chevaux de Franconi.

SAINT-ROMAIN.

Il faut aller ou sera le beau monde.

ARMAND.

Labrie, tu iras prendre une loge chez Franconi. Après le spectacle, nous irons passer la soirée ou la matinée chez le marquis napolitain.

SAINT-ROMAIN.

Ah! on y joue trop gros jeu.

ARMAND.

Oui, parbleu! un jeu d'enfer. J'y ai perdu hier jusqu'à mon dernier écu. A propos... je savais bien que j'avais quelque chose à te dire... Prête-moi cent louis.

SAINT-ROMAIN.

Très volontiers, mon ami. Labrie va te les donner sur le champ.

LABRIE.

Comment, monsieur, vous voulez?...

SAINT-ROMAIN.

Allons, allons, ne me gronde pas, Labrie; est-ce

que je peux refuser mon ami?.... Adieu, mon cher Armand, adieu. Tu le sais, tout ce que je possède est à toi.

LABRIE, à part.

Parbleu! le voilà bien riche.

SAINT-ROMAIN.

Labrie, je monterai mon cheval andalous.

ARMAND.

Et moi, ta petite normande... Adieu, mon ami... adieu... dors bien.

(Saint-Romain s'en va.)

SCÈNE VI.

LABRIE, ARMAND.

ARMAND.

Allons, Labrie, donne-moi cent louis.

LABRIE.

Moi, monsieur?

ARMAND.

Dépêche-toi, je suis pressé.

LABRIE.

Cent louis, monsieur?

ARMAND.

Oui, cent louis. Tu as entendu ton maître; tu es son caissier.

LABRIE.

Ah! oui, j'ai sa caisse, je ne le nie pas. Mais dites-moi; monsieur, vous qui savez calculer; quand on

puise tous les jours dans une caisse, et qu'on n'y verse jamais rien, qu'est-ce qui doit arriver?

ARMAND.

Parbleu! la caisse se vide.

LABRIE.

Eh bien! monsieur, la nôtre ne se vide plus. Il est impossible d'être plus à sec.

ARMAND.

M. Labrie, vous êtes un fripon.

LABRIE.

Qui! moi, un fripon?

ARMAND.

Allons, avoue-moi que tu as des fonds en réserve.

LABRIE.

Moi? monsieur...

ARMAND.

Avoue-le moi, ou je te ferai chasser.

LABRIE.

Ah! monsieur, je ne crains rien. Mes comptes sont en règle, je peux les produire. Oh! je ne suis pas de ces receveurs qui se laissent prendre en défaut.

ARMAND.

Comment diable vais-je donc faire? Je ne connais pas dans le monde un usurier assez intrépide pour me tirer de là.

LABRIE.

Et moi donc, monsieur, qui n'ai pas le premier sou pour faire les avances de notre maison...

ARMAND.

Quel parti prendre?...

LABRIE.

Que devenir? ah! il me reste une ressource...

DUO.

ARMAND.

Allons, allons, je le vois bien,
Il faudra retourner à la veuve Araminte,
Rallumer une flamme éteinte.
Écrivons-lui; c'est le dernier moyen.

LABRIE.

Je conçois un projet, Si, par une complainte,
J'attendrissais le cœur de la vieille Marton.

ARMAND.

De l'amour, dans mes vers, il faut prendre le ton.

LABRIE.

Elle va recevoir des vers de ma façon.

(Ensemble.)

ARMAND.	LABRIE.
Douce ennemie,	Tigre femelle,
Cruelle amie,	Qu'amour fidèle
Ton souvenir	Ne peut toucher;
Trouble ma vie,	Monstre rebelle,
Me fait languir.	Cœur de rocher,
A ma constance	Loin de tes charmes,
Donne en ce jour	Mes yeux en eaux
Tendre retour	Sont deux ruisseaux
Pour récompense.	Gonflés de larmes.

C'est à genoux	Très humblement,
Que je demande	Je te demande
Faveur bien grande :	Faveur bien grande :
Un rendez-vous.	Un peu d'argent.

ARMAND.

Fort bien, fort bien! c'est admirable.

LABRIE.

Fort bien, fort bien! c'est lamentable.

ARMAND.

Quand elle me lira,
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.

LABRIE.

Quand elle me lira,
Sa bourse s'ouvrira,
Se délîra.

(Ensemble.)

Le tour est impayable,
Le style est admirable,
Le moyen est charmant.
C'est comme si déja nous tenions notre argent.

SCÈNE VII.

LABRIE, ARMAND, FERVAL, ANDRÉ,
en habit de campagne; ils entrent du fond.

LABRIE.

Ah! mon Dieu! monsieur, je frémis. Quelles sont ces gens-là? Sont-ce des masques ou des créanciers?

ANDRÉ, à Ferval.

Quoi! monsieur, c'est là le logement de notre jeune maître? Ah! queu confusion! on dirait que le diable a passé par ici.

FERVAL.

Veux-tu bien te taire, bavard!

ANDRÉ.

Oui, not' maître.

ARMAND.

Que voulez-vous, messieurs? le bal est fini.

ANDRÉ.

Tiens, le bal! ils nous prennent pour des danseurs.

FERVAL.

Silence donc, imbécile!

ANDRÉ.

Oui, not' maître.

FERVAL.

Monsieur...

LABRIE.

Que demandez-vous?

FERVAL.

M. de Saint-Romain.

LABRIE, insolemment.

Il n'y est pas.

ANDRÉ.

Tiens! queu valet insolent!

FERVAL.

Cependant, monsieur, on nous avait assuré...

LABRIE.

Je vous dis qu'il n'y est pas. (A part à Armand.) Ce sont des créanciers.

ARMAND.

Ah! le précieux coquin!

LABRIE.

Que voulez-vous à Monsieur? Qui êtes-vous?

FERVAL, avec dignité.

Je suis son père.

ARMAND ET LABRIE.

Son père!

ANDRÉ.

Rien que ça.

ARMAND.

Quoi! monsieur, vous seriez le père de mon ami? Ah! de grâce, permettez que je vous embrasse.

LABRIE.

Monsieur, daignerez-vous excuser... La surprise... l'émotion... C'est que d'abord... certainement si j'avais su que monsieur...

ARMAND.

Monsieur, je vous demande pardon pour ce valet... Ce drôle-là est d'une insolence...

LABRIE.

Ah! monsieur...

ARMAND.

Allons, sortez, faquin, et courez prévenir votre maître que son respectable père est arrivé.

(Labrie sort en faisant de grandes révérences à Ferval et à André.)

ANDRÉ.

Tiens! qu'il est devenu honnête!.... Monsieur, je suis le vôtre.

SCÈNE VIII.

ARMAND, FERVAL, ANDRÉ.

ARMAND.

Ah! monsieur, que mon ami va être ravi de vous voir!... Vous dont il s'occupe sans cesse, vous qu'il aime si tendrement.

FERVAL.

Il ne m'attendait pas, sans doute?

ARMAND.

Pardonnez-moi.

FERVAL.

Je ne l'avais pas prévenu.

ARMAND.

Je ne sais quel pressentiment secret... depuis vingt-quatre heures, il m'a continuellement parlé de vous. Ah! monsieur, vous êtes bien heureux d'avoir un pareil fils... Un charmant sujet, plein d'esprit, de talens, de grâce... un physique!.... Mais, en vérité, où avais-je donc la tête? Il fallait que je fusse bien préoccupé pour ne vous avoir pas reconnu sur-le-champ... Voilà tout son portrait.... l'œil fin, le sourire agréable... la physionomie vive.

FERVAL.

Monsieur... (A part.) Ah! le flatteur!

ARMAND.

Ce garçon est à vous, sans doute?

FERVAL.

Oui, je l'ai amené de la campagne.

ARMAND, lui frappant sur la joue.

Il a une bien bonne figure.

ANDRÉ.

Monsieur, vous êtes bien bon.

FERVAL.

Ainsi, monsieur, il paraît que vous êtes très liés, mon fils et vous.

ARMAND.

Nous sommes intimes. Nous ne nous quittons jamais. Nous confondons nos pensées et nos goûts, nos plaisirs et nos peines. On nous prend partout pour deux frères. Puissiez-vous ratifier cette douce union! Puissiez-vous un jour m'aimer comme un second fils! Quant à moi, je vous vois à peine, et je vous chéris déja comme un père... Vous proposez-vous de faire un long séjour à Paris?

FERVAL.

Mais j'espère y passer quelque temps. Ma fortune me permet...

ARMAND.

Nous tâcherons de vous en rendre le séjour agréable. J'ai un peu d'expérience de ma capitale, et je m'estimerai fort heureux de vous servir de guide.

FERVAL.

Ma foi, monsieur, j'accepte avec plaisir. Votre ton,

vos manières, votre franchise m'ont tout de suite gagné le cœur... Je me sens disposé à la confiance... D'ailleurs, puis-je mieux m'adresser qu'au meilleur ami de mon fils?

ARMAND.

Ah! sans doute... Mais je l'entends, ce cher ami. Je ne veux pas troubler un moment si doux. Je sens qu'un tiers serait importun dans un moment où vous allez serrer dans vos bras un fils bien-aimé. Hélas! cette entrevue me rappelle... il y a dix ans que j'ai dit un éternel adieu à l'auteur de mes jours...

ANDRÉ.

Tiens, v'là que je pleure, moi.

ARMAND.

Adieu, monsieur, je vous laisse. J'ai quelques ordres à donner, quelques petits arrangemens à faire; mais je serai bientôt de retour au milieu de mes amis, et, si j'ose le dire, dans le sein de ma famille.

(Il sort.)

FERVAL, à part.

Oh! quel ami!

ANDRÉ.

Oh! le brave garçon!

SCÈNE IX.

FERVAL, SAINT-ROMAIN, ANDRÉ, LABRIE, dans le fond.

LABRIE.

Oui, monsieur, c'est lui : le voilà.

SAINT-ROMAIN, se jetant dans les bras de son père.

Ah! mon père!

FERVAL.

Mon cher enfant!

SAINT-ROMAIN.

Que vous avez donc bien fait de venir à Paris! Ah! laissez-moi vous embrasser encore!

FERVAL.

Depuis long-temps j'avais le projet de venir te surprendre.

ANDRÉ.

Bonjour, M. Saint-Romain!

SAINT-ROMAIN.

Bonjour, mon cher André... Comme tu es grandi! (A part.) Il a toujours l'air bête.

ANDRÉ

Il faut que cela soit bien vrai, car tout le monde me le dit.

FERVAL.

Allons, laissez-nous.

SAINT-ROMAIN.

Labrie, ayez bien soin de cet honnête garçon. Ne le laissez manquer de rien.

LABRIE.

Monsieur voudrait-il se rafraîchir?

ANDRÉ.

Volontiers; je prendrai bien queuque chose.

LABRIE.

Si monsieur voulait se donner la peine de passer à l'office, nous ferions connaissance le verre à la main.

ANDRÉ.

Ce n'est pas de refus... certainement. Comme on est honnête dans ce Paris!

(Il sort avec Labrie.)

SCÈNE X.

FERVAL, SAINT-ROMAIN.

FERVAL.

Enfin, mon fils, après une si longue séparation, nous voilà réunis, et nous pouvons parler librement. Vous avez sans doute plus d'une confidence à me faire?

SAINT-ROMAIN.

Ah! oui. J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu de votre arrivée?

FERVAL.

S'il faut te le dire, ta dernière lettre m'a décidé à partir; et, après l'avoir reçue, je me suis mis en route sur-le-champ.

SAINT-ROMAIN.

Quoi! mon père.... cette répugnance que je vous ai témoignée pour le mariage, vous aurait-elle irrité, et viendriez-vous?...

FERVAL.

Moi, mon fils? M'avez-vous jamais vu contrarier vos goûts? Ah! j'en suis incapable.

SAINT-ROMAIN.

Mon père, que de bonté!

FERVAL.

Ah çà! j'ai des complimens à te faire. Si j'en juge d'après ta lettre, il paraît que tu as de grands succès dans le monde.

SAINT-ROMAIN.

Oui, mon père. Sans me flatter, je puis dire que je vous fais honneur. Il n'est point de fête dont je ne sois prié, point de cercle, point de société dont je ne fasse partie. Figurez-vous qu'on se dispute le plaisir de m'avoir... C'est à qui m'obtiendra.

FERVAL.

Oh! je le crois sans peine. Tu es arrivé avec de brillantes dispositions, et le séjour de la capitale.... Je présume bien que tu as achevé tous tes exercices.

SAINT-ROMAIN.

Ah! je vous en réponds. Vous ne savez donc pas que cette année j'ai concouru, et que c'est moi qui ai remporté tous les prix.

FERVAL.

Tous les prix!

SAINT-ROMAIN.

Oui, aux courses du Champ-de-Mars.

FERVAL.

Ah! je comprends. Cela prouve d'abord que tu as de bons chevaux.

SAINT-ROMAIN.

Ah! des chevaux excellens! Les charmantes bêtes! elles sont d'une agilité, d'une ardeur... Vous les verrez, mon père. Oh! je puis me vanter d'avoir l'écurie la mieux tenue de Paris.

FERVAL.

C'est fort bien. Mais tu n'as pas négligé des études plus solides?

SAINT-ROMAIN.

Oh! pour cela, non. Sans perdre mon temps à de vaines sciences, à des calculs abstraits, je me suis livré à la plus sérieuse, à la plus difficile de toutes les études, à celle du cœur humain.

FERVAL.

Du cœur humain!...

SAINT-ROMAIN.

Oui, mon père. Je me suis appliqué à connaître les hommes, et je puis dire que j'y ai réussi. C'est cette science si précieuse qui m'a préservé de tous les écueils de mon âge, qui m'a appris à ne pas juger d'après les dehors, à distinguer les fourbes, les flatteurs. Aussi suis-je entouré de serviteurs fidèles, d'amis sincères...

FERVAL.

D'amis sincères!... Que vous êtes heureux, mon fils! il me semble que j'ai trouvé un de ces amis sincères, en arrivant ici.

SAINT-ROMAIN.

Ah! c'est Armand.

FERVAL.

Il paraît aimable.

SAINT-ROMAIN.

Ah! vous n'avez pu le juger encore. Mais vous le connaîtrez. Quel homme charmant! que d'enjouement! que de légèreté... d'esprit! Il y a dans ses manières une aisance, un abandon... Sa conversation est animée, brillante, pleine de traits heureux... Du reste, conteur agréable, beau joueur, bon convive... Il unit tous les talens à toutes les grâces; enfin c'est, à la fois, l'homme du monde, l'homme solide, l'oracle de tous les cercles et le modèle de tous les amis.

FERVAL.

Ah! je le vois, c'est un homme très solide, un ami essentiel.

SAINT-ROMAIN.

N'est-ce pas, mon père?

FERVAL.

Il n'y a que Paris pour apprendre à connaître si vite les hommes.

SAINT-ROMAIN.

Ah! oui. Quel délicieux séjour! vous devriez vous y fixer.

FERVAL.

Ma foi! tu m'en ferais presque naître l'envie.

SAINT-ROMAIN.

Est-il bien vrai? Ah! que je serais heureux!

FERVAL.

J'entrevois cependant bien des difficultés.

SAINT-ROMAIN.

Il n'y en a point, mon père.

FERVAL.

D'abord la vie est très coûteuse à Paris, et je crains...

SAINT-ROMAIN.

Eh! pourquoi donc? vous avez une grande fortune : il faut en jouir. A quoi bon entasser vos richesses?

FERVAL, à part.

Dans le fait, je commence à croire que c'est assez inutile.

SAINT-ROMAIN.

Pourquoi vous priver de toutes les douceurs de la vie? car vous ne vivez pas, mon père; je vous vois d'ici confiné dans votre vieux château.... Bon Dieu! quelle existence! se ranger autour d'un grand feu, faire l'ennuyeuse partie, étudier la gazette, être à table depuis le matin jusqu'au soir : ne voilà-t-il pas, en deux mots, les amusemens de la campagne?

FERVAL.

Il a, parbleu! raison. (A part.) L'étourdi! (Haut.) La peinture est d'une fidélité...

SAINT-ROMAIN.

Vive Paris!... Ce n'est que là qu'on connaît le prix de la vie. C'est un tableau toujours mouvant, une scène toujours variée. L'évènement du jour y fait oublier celui de la veille. L'un s'enrichit, l'autre se ruine. Une pièce nouvelle tombe aujourd'hui; une autre tombera demain : c'est délicieux. Je ne vous parle pas de toutes les merveilles que l'art fait éclore. Jamais de dégoût, jamais d'ennui, et des femmes charmantes! Les plaisirs s'y succèdent avec les saisons. L'esprit, le cœur, les yeux, tous les sens y jouissent à la fois. En un mot, la vie s'y écoule comme un heureux songe, et la faux du temps y est cachée sous des fleurs.

FERVAL.

Pour le coup, mon ami, tu m'enchantes. (A part.) Je suis indigné! (Haut.) Voilà le tableau le plus séduisant...

SAINT-ROMAIN.

Allons, mon père! décidez-vous; devenez habitant de Paris.

FERVAL.

Franchement, ça ne te ferait pas de peine?

SAINT-ROMAIN.

J'en serai charmé, vous dis-je.

FERVAL.

Parbleu! je suis ravi de t'entendre, car, s'il faut te l'avouer, je venais à Paris dans l'intention de m'y fixer.

SAINT-ROMAIN.

Est-il possible?

FERVAL.

Oui, depuis long-temps la campagne m'ennuie. Mais ce que tu auras de la peine à croire, c'est que je ne savais comment t'annoncer mon projet.

SAINT-ROMAIN.

Eh! pourquoi donc?... J'en serai enchanté, je vous le répète.

DUO.

FERVAL.

Eh bien! donc, c'en est fait, et j'en crois tes avis.

SAINT-ROMAIN.

Quoi! mon père, il est vrai, vous vivrez à Paris!

FERVAL.

J'habiterai Paris.

SAINT-ROMAIN.

Qu'une douce et tendre folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

FERVAL.

Mais les dépenses?...

SAINT-ROMAIN.

Vous en ferez.

FERVAL.

Et les finances?...

SAINT-ROMAIN.

Vous en aurez.
Croyez m'en donc sur ma parole,
Manquerez-vous jamais d'argent?

FERVAL.

Pour empêcher qu'on ne me vole...

SAINT-ROMAIN.

Eh! vous prendrez un intendant.

FERVAL.

C'est différent, je suis tranquille.

SAINT-ROMAIN.

Ah! croyez-moi, dans votre asile,
Les jeux, les ris, embelliront vos jours.
Je ne parle pas des amours...

FERVAL.

Eh! pourquoi donc supprimer les amours?
Ils font encor le charme de mes jours.

SAINT-ROMAIN.

Vraiment, ils font encor le charme de vos jours?

(Ensemble.)

SAINT-ROMAIN.

Allons, qu'une douce folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

FERVAL.

Qu'une douce et tendre folie
Appelle les jeux et les ris.
La gaîté prolonge la vie,
Et le plaisir n'est qu'à Paris.

SAINT-ROMAIN.

En tous lieux je vous mène;
Toujours nouvelle scène.

FERVAL.

Toujours nouvelle scène.

SAINT-ROMAIN.

Aujourd'hui concert, bal,
Demain le docteur Gall,
Et la pièce nouvelle,
Et jeux à Bagatelle;
Athénée, Opéra,
Wauxhall et cætera.

FERVAL ET SAINT-ROMAIN.

Le plaisir nous rassemble;
Soyons toujours ensemble.

FERVAL.

Près de toi...

SAINT-ROMAIN.

Près de moi.

(Ensemble.)

Qu'une douce et tendre folie, etc.

FERVAL.

Allons, c'en est fait : dès aujourd'hui je prends une maison.

SAINT-ROMAIN.

Dès aujourd'hui? Ah! pourquoi Armand n'est-il pas ici? Il vous donnerait des idées excellentes, car il a un goût... un tact!... Mais je vais l'appeler... il loge chez moi.

FERVAL.

Ah! il loge chez toi!

SAINT-ROMAIN.

Oui; il a bien voulu accepter la moitié de mon appartement. Je cours le chercher. En attendant, je

vais vous envoyer mon valet de chambre, homme précieux, excellent serviteur... c'est Armand qui me l'a donné. Vous l'emploierez pour vos premiers frais d'établissement. Il s'arrangera avec le sellier, le maquignon, le décorateur. Il composera votre domestique; enfin, vous pouvez être sûr qu'il traitera vos affaires comme les miennes.

FERVAL.

Comme les tiennes!... On ne peut pas mieux dire.

SAINT-ROMAIN.

Je présume bien que vous faites comme moi; vous ne descendez pas à de pareils détails.

FERVAL.

Non, assurément. Fi donc!

SAINT-ROMAIN.

Dans un instant, Labrie va se rendre à vos ordres. Moi, je vous le répète, je vole auprès d'Armand, je vous le ramène, nous faisons nos petits arrangemens. Aujourd'hui vous avez une maison, demain vous faites des visites, après demain vous donnez une fête; et, dans trois jours, tout Paris aura les yeux sur vous. Adieu! mon père, adieu!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

FERVAL.

Bon Dieu! quel esprit léger! quelle tête! Envoyez donc les jeunes gens se former à Paris!... Ah! combien je me reproche!.. Mais rien n'est désespéré encore...

Le cœur est bon... Poursuivons mon projet. La leçon sera forte; mais elle est nécessaire. Ah! voici un des honnêtes conseillers de monsieur mon fils. Il faut d'abord le défaire de ce coquin-là.

SCÈNE XII.

LABRIE, FERVAL.

LABRIE.

Monsieur, me voilà à vos ordres. Mon maître m'a dit...

FERVAL.

Oui, j'ai besoin de tes services.

LABRIE.

Monsieur, trop heureux...

FERVAL.

J'ai confiance en toi. Au premier coup d'œil, je t'ai trouvé l'air d'un garçon honnête.

LABRIE.

Ah! monsieur, il ne faut pas me regarder deux fois... Monsieur a besoin de quatre ou cinq domestiques?

FERVAL.

Comment, quatre ou cinq!... Vingt.

LABRIE.

Vingt! Mais monsieur prend donc une maison considérable?

FERVAL.

C'est ce que je cherche. En connais-tu une?

LABRIE.

Attendez, monsieur... Justement... c'est cela. J'ai ce qu'il vous faut. Une habitation délicieuse... un vrai bijou... des décors d'une fraîcheur... des salons d'une magnificence... des boudoirs, ah!... C'est un des plus riches banquiers de Paris qui l'a fait arranger pour lui.

FERVAL.

Il s'y sera ruiné sans doute?

LABRIE.

Au contraire, monsieur, il y a manqué. Depuis ce temps il ne l'a plus trouvée assez belle, et voilà pourquoi elle est vacante.

FERVAL.

C'est fini; elle me convient; je la prends.

LABRIE.

Elle est à louer ou à vendre.

FERVAL.

Eh bien! je la loue ou je l'achète.

LABRIE, à part.

Oh! oh! (Haut.) Quelle livrée veut prendre monsieur?

FERVAL.

La plus belle et la plus éclatante.

LABRIE.

Écarlate... j'entends... Vingt domestiques... Dans trois jours tout sera prêt.

FERVAL.

Comment, dans trois jours! c'est trop long. Dès aujourd'hui je veux briller.

LABRIE.

Monsieur sera satisfait. Je vais m'adresser à un honnête costumier de mes amis, qui me louera une livrée en attendant que le tailleur ait terminé la vôtre.

FERVAL.

Justement, c'est cela.

LABRIE.

Quant au choix de vos gens, reposez-vous sur moi. Je connais tous les bons sujets de Paris. Cependant il sera nécessaire que vous ayez à la tête de votre maison un homme ferme, vigilant, honnête...

FERVAL.

Je l'ai trouvé... ce sera toi.

LABRIE.

Moi! monsieur; et mon maître?

FERVAL.

Combien as-tu de gages chez lui?

LABRIE.

Mais, monsieur, il me promet quinze cents francs.

FERVAL.

Moi, je te donne cent louis.

LABRIE.

Monsieur, ce n'est pas l'intérêt...

FERVAL.

En voilà vingt-cinq d'avance.

LABRIE.

Il faut que vous soyez son père, pour que je les accepte.

FERVAL.

Le brave garçon!

LABRIE.

Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai refusé des Russes, des Anglais, et jusqu'à des dames de l'Opéra... Or, vous savez que ce sont d'excellentes conditions. Mais je suis tellement attaché à monsieur votre fils...

FERVAL.

Sois tranquille, j'arrangerai cette affaire avec lui.

LABRIE.

Sans doute vous logerez ensemble?

FERVAL.

Non, je te l'avoue; nous pourrions nous gêner mutuellement.

LABRIE.

Monsieur songe à tout. Oui, dans le fait, c'est une précaution fort sage.

FERVAL.

Je n'ai pas besoin de te recommander d'être fidèle... discret...

LABRIE.

Oh! pour discret, monsieur, c'est mon fort. Monsieur n'a plus rien à me dire?

FERVAL.

Ah! j'oubliais une chose essentielle..... J'ai amené avec moi une jeune orpheline fort intéressante, dont je prends soin.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends... Habitera-t-elle la même maison que monsieur?

FERVAL.

Sans doute. Elle en fera les honneurs. Je te recommande d'avoir pour elle tous les égards, toutes les attentions... Je l'aime beaucoup.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends.

FERVAL.

Mon fils ne la connaît pas; je ne lui en ai point encore parlé. Mais je vais la chercher à l'instant dans l'hôtel où je suis descendu, et je la lui présenterai. Tu viendras nous rejoindre ici, et nous en partirons pour aller voir ma maison.

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends. Sur ce chapitre-là, vous pouvez être bien sûr... Demandez à monsieur votre fils.

FERVAL.

Je devine le coquin... André?

ANDRÉ.

Monsieur?

FERVAL.

Tu vas me suivre pour porter nos bagages.

ANDRÉ.

Oui, not' maître.

FERVAL.

Labrie, je te recommande ce garçon-là... Il a besoin d'être un peu formé.

LABRIE.

Comment donc, monsieur! Mais il est plein de

dispositions. Il est grand, bien bâti... Nous en ferons un beau coureur.

FERVAL.

Il est un peu novice.

LABRIE.

Oh! soyez tranquille, monsieur. Demain vous ne le reconnaîtrez pas. Avec un tailleur, un homme est bientôt formé à Paris.

FERVAL.

Adieu; je vais chercher Pauline et je reviens dans l'instant.

LABRIE.

Ah! elle s'appelle Pauline.

FERVAL.

Encore une fois, de la prudence, de la discrétion!

LABRIE.

Oui, monsieur, j'entends.

ANDRÉ.

Je me recommande à vous, M. de Labrie.

(Il sort avec Ferval.)

SCÈNE XIII.

SAINT-ROMAIN, LABRIE, au milieu, ARMAND.

SAINT-ROMAIN.

Eh bien! Labrie, mon père?

LABRIE.

Votre père, monsieur? c'est un homme charmant.

ARMAND.

Eh bien! il veut donc se lancer? je trouve cette idée-là fort gaie, moi.

LABRIE.

Ah! monsieur, vous ne vous figurez pas la dépense qu'il va faire. Vingt domestiques, chevaux, équipages, une grande maison, un train de prince, en un mot.

ARMAND.

Comment donc! mais voilà des principes : c'est délicieux!

SAINT-ROMAIN.

Tu vois que je ne t'avais pas trompé.

LABRIE, pleurant.

Monsieur, c'est avec douleur..... que je vous annonce une séparation cruelle...

SAINT-ROMAIN.

Que veux-tu dire?

LABRIE.

Je ne suis plus à votre service.

SAINT-ROMAIN.

Pourquoi donc?

LABRIE.

Monsieur votre père m'a nommé son intendant-général.

ARMAND.

Voilà une maison qui sera bien administrée.

SAINT-ROMAIN.

Comment, malheureux!..... tu m'abandonnes?.....

Eh bien! attachez-vous donc à vos gens..... Un ingrat... qui me doit tout.

LABRIE.

Ah! monsieur, vous pourriez retourner la phrase.

SAINT-ROMAIN.

Maraud!...

ARMAND.

Mais en vérité, mon cher Saint-Romain, tu n'as pas plus de raison qu'un enfant. Tu devrais être enchanté. C'est ce qui peut t'arriver de plus heureux.

SAINT-ROMAIN.

Comment?

ARMAND.

Si tu avais la moindre idée en politique, tu sentirais la nécessité d'avoir auprès de ton père un homme à toi, un agent accrédité. Eh bien! le voilà trouvé.

LABRIE.

Mais sans doute. Voilà la raison. Sans cela, tous les trésors du monde...

SAINT-ROMAIN.

Je suis étonné...

LABRIE.

Dites donc, monsieur; mais c'est un luron que monsieur votre père.

ARMAND.

Comment?

LABRIE.

Je vais vous apprendre une nouvelle qui vous étonnera bien.

SAINT-ROMAIN.

Qu'est-ce?

LABRIE.

Il a avec lui une jeune personne.

ARMAND.

Une jeune personne!

LABRIE.

Oui, une orpheline dont il prend soin.

ARMAND.

C'est cela. Une infortunée..... Des parens victimes des circonstances... On connaît ces romans-là.

SAINT-ROMAIN.

Est-il bien possible?

LABRIE.

Il est allé la chercher, et va vous la présenter dans un instant. Elle doit habiter la même maison que lui. Elle en fera les honneurs... Elle est très jolie.

SAINT-ROMAIN.

Parbleu! je suis curieux de la voir.

LABRIE.

Vous pensez bien qu'il m'a recommandé la plus grande discrétion.

ARMAND.

Eh bien! mon ami, c'est charmant. Que de bonnes fortunes à la fois! une grande maison qui sera la nôtre; des fêtes que nous donnerons; des chevaux que nous monterons; une femme charmante...

LABRIE.

Silence! la voici. Je me retire, et vais m'occuper de mes nouvelles fonctions.

SCÈNE XIV.

ANDRÉ, PAULINE, FERVAL, SAINT-ROMAIN, ARMAND.

(André, Ferval et Pauline, entrent par le côté à droite du théâtre. André porte une valise et un porte-manteau.)

ARMAND ET SAINT-ROMAIN.

Je l'aperçois; elle s'avance;
Elle paraît vraiment fort bien.

FERVAL.

Viens, mon enfant; de l'assurance;
Auprès de moi tu ne crains rien.

PAULINE.

Près de vous je suis toujours bien.

ANDRÉ.

Bon! ils vont faire connaissance.

FERVAL, à André.

D'être indiscret garde-toi bien.

ANDRÉ.

Ah! soyez sûr de ma prudence;
Non, monsieur, je ne dirai rien.

SAINT-ROMAIN ET PAULINE.

(Ensemble.)

Son aspect et me trouble et m'agite;

Malgré moi mon cœur bat et palpite,
Et mes sens tout à coup sont saisis.

FERVAL.

Bon! bon! l'épreuve commence.
Ils s'observent en silence.
Déja tous deux sont épris.

ARMAND.

Elle est vraiment jolie.
Sa grâce, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Pourraient charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Ton père est amateur.

ANDRÉ.

Ah! Dieu, quelle ville charmante!
Tout me séduit et tout m'enchante.
Point de travail, point de soucis:
Ah! quel plaisir d'être à Paris!

FERVAL.

Mon fils, je viens vous présenter
Une personne qui m'est chère.
Je la chéris ainsi qu'un père,
Et vous devez la respecter.

SAINT-ROMAIN.

D'obéir à l'ordre d'un père,
Madame, il me sera bien doux.

PAULINE.

Ah! monsieur, pour moi, c'est un frère
Que j'espère trouver en vous.

SAINT-ROMAIN, à Armand.

Entends-tu? c'est l'inconnue....

ARMAND.

Allons donc, tu perds l'esprit.
Eh mais! tu ne l'as pas vue.

SAINT-ROMAIN.

A sa voix je l'ai reconnue.

ARMAND.

C'en est fait, il perd l'esprit.

FERVAL, PAULINE ET ANDRÉ.

Il a l'air tout interdit.

SAINT-ROMAIN, PAULINE.

(Ensemble.)

Son aspect et me charme et m'agite;
Malgré moi mon cœur bat et palpite,
Et mes sens quel trouble les saisit!

ARMAND, à Ferval.

Elle est vraiment jolie.
Sa grâce, sa fraîcheur,
Son air de modestie
Peuvent charmer un cœur.
Soit dit sans flatterie,
Vous êtes amateur.

FERVAL.

La trouvez-vous jolie?
C'est pour elle un bonheur.
Car vous, sans flatterie,
Vous êtes connaisseur.

SCÈNE XV.

ANDRÉ, PAULINE, FERVAL, SAINT-ROMAIN, ARMAND, LABRIE, entrant.

LABRIE.

Monsieur, votre maison est prête,
On peut l'habiter à l'instant.
A vous recevoir on s'apprête;
De mon choix vous serez content.

ANDRÉ.

Et mon habit, monsieur Labrie?...

LABRIE.

Vous allez être beau garçon.

FERVAL.

Mes chers amis, je vous en prie,
Venez me voir dans ma maison.
Et le plaisir et la folie
Y seront toujours de saison.
(A Pauline.)
Rassure-toi, ma chère amie;
Je te croyais plus de raison.

ARMAND.

Oui, nous irons vous rendre hommage.
Heureux espoir! doux avenir!
Chez vous sera toujours l'image
Et de l'amour et du plaisir.
(A Saint-Romain.)
Quel air rêveur! allons, courage!
Eh! pourquoi donc toujours languir?

FERVAL, ARMAND, LABRIE.

Chaque jour nouvelle fête
Où nouveau plaisir s'apprête.
Vous bannirez / Nous bannirons } les ennuis,
Vous aurez / Nous aurons } beaucoup d'amis.
Et nous verrons tout Paris.

ANDRÉ.

Chaque jour nouvelle fête
Où nouveau plaisir s'apprête.
Point d'ennui, point de soucis;
Du bon vin, de beaux habits:
Quel plaisir d'être à Paris!

SAINT-ROMAIN.

Oui, voilà bien sa tournure;
C'est sa taille, son maintien.
Quelle étonnante aventure!
Vraiment, je n'y conçois rien.

PAULINE.

Ah! Dieu, quel tourment j'endure!
Et quel supplice est le mien!

FERVAL.

Adieu, messieurs, je vous en prie,
Venez me voir dans ma maison.

SAINT-ROMAIN ET ARMAND.

Nous irons sans cérémonie,
Et nous verrons votre maison.

FERVAL.

Ah! oui, messieurs, point de façon.
Mais nous, partons pour la maison.
(A Pauline.)
Je te croyais plus de raison.

ARMAND, à Saint-Romain.

As-tu donc perdu la raison?
(Ils sortent tous par le fond.)



ACTE II.

La scène est chez Ferval. Le théâtre représente un salon meublé avec la plus grande élégance.

(Tous entrent par le fond.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LABRIE.

Allons, Labrie, allons, ta fortune commence;
Quel luxe! quel éclat! quelle magnificence!
Mais aussi comme il faut souffrir!
Quel embarras et quel supplice!
Hâtons-nous de nous enrichir,
Pour nous retirer du service.

SCÈNE II.

LABRIE, UN TAILLEUR, UN BOTTIER ET UN CHAPELIER, habillés à la mode, et portant, l'un un frac, l'autre des souliers, et le troisième un chapeau. Ils entrent par le fond.

TOUS TROIS.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande,
Divers objets du goût le plus nouveau.

LABRIE.

Voyons. Ah! quel chapeau! que la forme en est grande!

LE CHAPELIER.

C'est qu'il est à la russe.

LABRIE.

Il me paraît fort beau.

(Il le met sur sa tête.)

Hein! comment me va-t-il?

TOUS.

Ah! que vous êtes beau!

LABRIE.

Chacun de vous est fort habile.
Messieurs, entrez. Grâce à votre art,
Vous changerez un campagnard
En agréable de la ville.

(Le tailleur, le chapelier, le cordonnier entrent dans un cabinet à droite du théâtre.)

J'entends encor quelqu'un venir.
Quel embarras et quel supplice!
Il faut bien vite m'enrichir
Pour me retirer du service.

SCÈNE III.

LABRIE, UNE COUTURIÈRE, UNE LINGÈRE, UNE MARCHANDE DE MODES, portant des dentelles, des robes, et un chapeau. Elles entrent du fond.

TOUTES.

Monsieur, nous apportons, d'après votre demande,
Des robes, des chapeaux, fabriqués chez Leroi.

LABRIE.

Voyons. Ah! quel chapeau! la forme en est bien grande.
Il doit être à la russe, il semble fait pour moi.

LES DAMES.

Ah! ne profanez pas les œuvres de Leroi.

LABRIE.

Entrez ici, jeunes fillettes,
A vous la beauté va s'offrir.
Mais par le charme des toilettes,
Vous allez encor l'embellir.
On vient... c'est à ne plus finir.

(Elles entrent dans un cabinet à gauche.)

SCÈNE IV.

LABRIE ET LES VALETS DE PIED, en habits écarlate galonnés.

LES VALETS.

Tous les valets de pied présentent leurs hommages
Et leur profond respect à monsieur l'intendant.

LABRIE, les inspectant.

Ils ne sont pas fort mal, je suis assez content.

LES VALETS.

Si monsieur l'intendant voulait fixer nos gages?

LABRIE.

Vous le saurez demain: chacun sera content.

SCÈNE V.

LABRIE, LES VALETS DE PIED, UN COCHER, DEUX PALEFRENIERS, DEUX JOKEIS ET UN PIQUEUR; ils entrent tous par le fond.

TOUS.

Salut à monsieur de Labrie.

LABRIE.

Ah! ah! fort bien! c'est l'écurie.

LES PIQUEURS.

Recevez les respects de toute l'écurie.

LABRIE.

J'accepte les respects de toute l'écurie.

(Au cocher.)

Pour l'avoine et le foin nous nous concerterons.

LE COCHER.

Oui, nous partagerons.

SCÈNE VI.

LABRIE, LES VALETS DE PIED, UN COCHER, DEUX PALEFRENIERS, DEUX JOKEIS, UN PIQUEUR, ANDRÉ, UN MAITRE D'HOTEL, UN CHEF DE CUISINE, ET TROIS MARMITONS.

ANDRÉ, en coureur, avec une canne à pomme.

Mon Dieu! que je suis beau! que j'ai donc bonne mine!

TOUS LES DOMESTIQUES, riant.

Ah! la drôle de mine!

LABRIE.

Respectez le coureur... Mais voici la cuisine.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je suis le maître d'hôtel.

LABRIE.

Si j'en crois l'apparence
Et votre ample rondeur, ah! nous ferons bombance.

TOUS.

Oui, nous ferons bombance.
Ah! comme nous boirons!
Comme nous mangerons!
Comme nous dormirons!

LABRIE.

J'entends et je prétends que l'on soigne ma table.
Je veux des mets exquis et des vins toujours frais.
Et comme il faut, en tout, se montrer équitable,
Qu'on me serve d'abord, et les maîtres après.

Sortez.

TOUS, sortant.

Quelle jouissance!
Nous ferons tous bombance.
Ah! comme nous boirons!
Comme nous mangerons!
Comme nous dormirons!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VII.

LABRIE, ANDRÉ.

LABRIE.

Toi, reste... j'ai à te parler un moment. Le maître a de la bienveillance pour toi, cela fait que je t'aime beaucoup.

ANDRÉ.

Ah! M. Labrie, que vous êtes bon! On voit ben que c'est le cœur qui parle.

LABRIE.

Je te prends sous ma protection.

ANDRÉ.

Oh ben! c'est bon, je sommes ben tranquille.

LABRIE.

Ah! quelle manière de parler! Tu me déchires le timpan. Il faut que tu apprennes à t'exprimer d'une manière moins triviale. Tu fais à chaque instant contre la langue des fautes... conséquentes.

ANDRÉ.

Ah! dame! moi, je parlons à la bonne franquette.

LABRIE.

C'est bon pour le village. Mais à la ville on ne parle pas comme cela. Allons, tiens-toi donc mieux; prends un air digne... la démarche haute. A ta mine simple et bonasse on te prendrait pour le domestique d'un petit bourgeois... Tu as un air trop familier, trop populaire.

ANDRÉ.

Ah! c'est vrai; je ne suis pas fier, d'abord.

LABRIE.

Eh bien! tant pis pour toi... Mais voici monsieur... Silence! allons, tiens-toi bien, les pieds en dehors, la main droite appuyée sur ta canne, la tête haute.

SCÈNE VIII.

LABRIE, ANDRÉ, FERVAL, LE TAILLEUR, LE CORDONNIER, LE CHAPELIER.

FERVAL, *habillé à la mode.*

Eh bien! messieurs, vous dites donc que cela ne me va pas mal. Parbleu! je suis impatient de me faire voir.

ANDRÉ, *éclatant de rire.*

Quoi! not' maître, c'est vous?... Ah! mon Dieu, queu mine vous avez comme ça! Ah! ah! ah! què vous êtes donc drôle!

FERVAL, *riant.*

Ah! mon Dieu, je crois que c'est André. Oh! mon pauvre garçon, qu'est-ce qui t'a fagoté de la sorte? tu as bien l'air d'une caricature.

ANDRÉ.

Non, not' maître, ce n'est pas comme ça que je m'appelle... je sis coureu.

LABRIE.

Allons, tais-toi... Monsieur est à merveille.

LE TAILLEUR.

N'est-il pas vrai? Comme cet habit fait ressortir l'élégance de la taille!

FERVAL.

Il est un peu court.

LE CHAPELIER.

Comme ce chapeau embellit le regard!

FERVAL.

Il est un peu long.

LE CORDONNIER.

Comme ce soulier rend le pied gracieux!

FERVAL.

Il est un peu étroit... il me gêne... J'aime à être à mon aise.

LABRIE.

Ah! monsieur, c'est du plus mauvais ton.

FERVAL.

Oui?... c'est du mauvais ton?... A la bonne heure. Pourtant j'aurai de la peine à marcher.

LE CORDONNIER, avec fierté.

Je le crois bien, monsieur. Vos souliers ne sont pas faits pour cela. Je ne chausse point les gens qui marchent.

FERVAL.

Monsieur, je vous demande bien pardon. Mon intention n'était pas de vous humilier.... A propos, messieurs, il faut que je vous solde vos mémoires.

TOUS TROIS.

Ah! fi donc!

LE TAILLEUR.

Nous ne recevons pas si peu d'argent à la fois.

LE CORDONNIER.

Cela se trouvera avec autre chose.

LE CHAPELIER.

Cela regarde monsieur votre intendant.

FERVAL.

Comme il vous plaira, messieurs.

LABRIE.

Oui, oui, c'est de ma compétence. J'arrangerai tout cela.

LE TAILLEUR, donnant à André un paquet entouré d'un mouchoir de soie.

Coureur, portez ceci dans mon cabriolet.

ANDRÉ.

Dans son cabriolet!... Tiens, est-ce que les tailleurs vont en voiture à Paris?

FERVAL.

Pourquoi pas? Il y a tant d'honnêtes gens qui vont à pied.

LABRIE.

Sans doute. Ces messieurs prennent voiture pour épargner le temps; c'est maintenant la mode à Paris. On fait ses affaires le plus vite qu'on peut.

FERVAL.

C'est fort naturel. Allons, messieurs, sans adieu.

LABRIE.

Vous verrez souvent ces messieurs, car les modes sont très changeantes.

LE CHAPELIER.

Oui, la forme des chapeaux est menacée de quelque variation pour le moment.

LE TAILLEUR.

Nous avons comité demain pour simplifier la coupe des habits.

LE CORDONNIER.

Il se prépare une grande révolution dans l'art de la chaussure.

FERVAL.

Oh! soyez tranquilles. Je me tiendrai au courant des modes, j'aurai les gravures.

TOUS.

Monsieur, nous avons l'honneur...

FERVAL.

Au plaisir... Labrie, reconduis ces messieurs. Vois si mes voitures sont arrivées, et tu viendras ensuite prendre mes ordres.

(Ils sortent tous excepté Ferval.)

SCÈNE IX.

FERVAL.

Enfin me voilà seul... je respire... Je n'ose en vérité pas me regarder. Je me fais pitié à moi-même. C'est égal : je connais le caractère de Saint-Romain, et je persiste à croire que j'ai pris le bon moyen. Toutes mes actions sont bien folles, bien extravagantes; mais je m'estime fort heureux si, en paraissant ridicule pendant un jour, je peux empêcher mon

fils de l'être toute sa vie. Ah! que je hais tout ce bruit, tout ce fracas, et combien il me tarde de retourner dans ma paisible demeure!

ROMANCE.

Asile où règne le bonheur,
Séjour de paix et d'innocence,
Malgré l'éclat de l'opulence,
Vous pouvez seul plaire à mon cœur.
Oui, de mon riant ermitage
Je connaîtrai bien mieux le prix,
Et quitterai sans nuls soucis
Le brillant hôtel de Paris,
Pour l'humble maison du village.

O toi que j'aime avec ardeur,
Mon fils, écoute ma prière!
Promets-moi de suivre ton père,
Et rien ne manque à mon bonheur.
Moment charmant! heureux voyage!
Ah! si mes vœux sont accomplis,
Entre mes deux enfans chéris,
Dès demain je quitte Paris,
Et prends le chemin du village.

SCÈNE X.

FERVAL, LABRIE.

LABRIE, annonçant.

M. Armand et M. de Saint-Romain.

FERVAL.

Mon fils?... Un moment!... Avant de l'introduire, fais venir tous mes gens en grande tenue.

(Ici tous les domestiques entrent et se rangent en cercle dans le salon.)

SCÈNE XI.

FERVAL, SAINT-ROMAIN, ARMAND, LABRIE.

SAINT-ROMAIN.

Parbleu! mon père, on a bien de la peine à pénétrer jusqu'à vous.

FERVAL.

Touchez là, mon cher ami; j'étais bien impatient de vous voir.

SAINT-ROMAIN.

Mais, mon père, vous voilà dans le dernier genre.

ARMAND.

Cela vous sied à ravir. Vous n'avez que vingt ans... ma parole d'honneur.

FERVAL.

Eh bien! comment trouvez-vous mes appartemens?

ARMAND.

Fort beaux. Votre livrée est du meilleur goût.

FERVAL.

Oh! vous ne voyez rien. Ce n'est qu'un commencement. Mais dès demain je m'occuperai de monter ma maison. (Ici les domestiques sortent.) Je vous consulterai sur tout, mon cher Armand; car vous avez un tact... Mon fils me l'a dit.

ARMAND.

Oui, j'ai toujours eu le sentiment des beaux arts.

SAINT-ROMAIN.

Ah! je vous en réponds, mon père; vous pouvez vous adresser à lui.

FERVAL.

D'abord, il me faut des équipages, des chevaux...

ARMAND.

Je vous les choisirai. Depuis vingt ans, j'ai eu affaire à tous les selliers de Paris...

FERVAL.

Un cabinet de tableaux, de statues.

ARMAND.

Je m'en charge : je suis lié avec tous les artistes.

FERVAL.

Des vases étrusques, des médailles...

ARMAND.

A merveille. J'ai un parent qui est un des premiers antiquaires du monde.

FERVAL.

Une belle bibliothèque.

ARMAND.

Oui, en acajou... je verrai Jacob.

FERVAL.

De bons livres...

ARMAND.

En maroquin... dorés sur tranche. Je connais un libraire qui vous les fournira à la toise.

FERVAL.

Parbleu! mon ami, vous êtes un homme précieux, universel; vous avez des connaissances partout.

ARMAND.

Oui, je suis assez répandu.

AIR.

Courant toujours nouvelles fêtes,
Faisant toujours d'autres conquêtes,
Je sais charmer tous mes loisirs.
Ennemi né de la tristesse,
Je concilie avec adresse
Les affaires et les plaisirs.

TOUS.

En charmant ainsi ses loisirs,
Ah! qu'il doit avoir de plaisirs!

ARMAND.

Matin et soir je cours la ville,
Je joins l'agréable à l'utile.
Je ne connais pas un salon
Où m'avoir ne soit du bon ton.
Parlant de danse et de musique,
De modes et de politique,
Partout on vient me consulter.
Voilà comme il faut exister.

Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

Chez la dévote je soupire;
Chez la prude c'est un délire;
Profond avec l'homme d'état,
Et grave avec le magistrat;

Tour à tour je blâme ou je loue,
Et je sais passer sans effort
De l'académie où l'on joue,
A l'académie où l'on dort.

Courant toujours nouvelles fêtes, etc.

FERVAL.

Ah! vous êtes un homme unique, charmant, délicieux... Je ne veux plus que vous me quittiez.

ARMAND.

Pardon! Il faut pourtant que je m'échappe une minute.

FERVAL.

Déja? Oh! vous êtes bien cruel!

ARMAND.

J'ai cent louis à prendre chez mon homme d'affaires, et je reviens à l'instant.

FERVAL.

Comment! vous me quitteriez pour cent louis? vous les aurez dans l'instant.

ARMAND.

C'est différent : je ne vous quitte plus.

SAINT-ROMAIN, à part.

Bon! il paiera mes dettes.

FERVAL, à Armand.

Je l'ai résolu, je veux être votre ami.

ARMAND.

Monsieur...

FERVAL.

Mais... votre ami intime.

ARMAND.

Je suis déja le vôtre.

FERVAL.

Dites-moi, mon cher Armand, que ferons-nous d'ici à demain? Amenez-moi du monde pour passer la soirée.

ARMAND.

Reposez-vous sur moi. Vous aurez la meilleure compagnie de Paris.

SAINT-ROMAIN.

Mais, mon père, il me semble qu'il vaudrait mieux attendre à demain.

FERVAL.

Oh! point de retard. Je suis pressé de jouir. Il y a trop long-temps que je vis renfermé comme un hibou. J'ai peur de m'ennuyer.

ARMAND.

Vous avez raison. Amusez-vous, jouissez; dépensez. Quand une fois on est lancé, il ne faut pas faire les choses à demi.

FERVAL.

Eh bien! voilà des principes. Nous souperons, nous jouerons, nous danserons.

SAINT-ROMAIN, joyeux.

Comment! mon père, nous danserons? Oh! c'est charmant. (A part.) Si je pouvais profiter de l'occasion pour parler à Pauline.

FERVAL, à Armand.

Ah! çà, je veux beaucoup de monde.

ARMAND.

Soyez tranquille. J'irai à la sortie de l'Opéra; je vous amènerai tous les oisifs qui s'y trouvent, et je vous réponds que vous aurez nombreuse société.

FERVAL.

Holà! mes gens... (Labrie et André entrent par le fond.) Labrie, j'aurai ce soir beaucoup de monde à souper; donne des ordres à mon maître d'hôtel, pour que tout soit servi avec la plus grande profusion..... Ma voiture est-elle prête?

ANDRÉ.

Oui, not' maître, je vas courir devant.

LABRIE.

Monsieur, vous avez là trois belles voitures de remise selon vos désirs. Elles ne vous coûteront que dix louis par jour.

FERVAL.

Eh bien! ce n'est pas cher.

ARMAND.

Non, si elles sont à la mode. (A part, à Ferval.) Méfiez-vous de ce coquin-là.

FERVAL.

Mes amis, je vous laisse. Mais je reviendrai bientôt. Songez à la danse, à la musique.... Soyez les ordonnateurs de la fête, et surtout n'épargnez rien. Que l'argent ne vous retienne pas, et que demain on ne parle dans tout Paris que de ma grandeur et de ma magnificence.

ANDRÉ, courant devant Ferval.

Attendez donc, not' maître.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

ARMAND, SAINT-ROMAIN.

ARMAND.

Eh bien! mon ami, tu dois être enchanté. Voilà un père qui te fera honneur dans le monde.

SAINT-ROMAIN.

Oui, mais ne va pas lui faire faire des folies... Il me semble qu'il va un peu vite.

ARMAND.

Sois donc tranquille.... Cela se calmera.... Il a été si long-temps économe. Il est bien naturel qu'il soit d'abord un peu prodigue. C'est un fleuve long-temps retenu qui s'échappe avec violence, mais qui reprendra tout doucement son cours...

SAINT-ROMAIN.

Écoute donc; c'est que si cela allait trop loin, j'en serais la première dupe.

ARMAND.

Dans le fait, ton père ne pouvait pas vivre plus long-temps comme un anachorète.

SAINT-ROMAIN.

Comment?

ARMAND.

Tu te figures donc bonnement que c'est pour tes

beaux yeux qu'il a changé tout à coup de manière de vivre? Mais point du tout.

SAINT-ROMAIN.

En effet, je me rappelle. Il vient de me dire tout à l'heure que depuis long-temps son intention était de se fixer à Paris.

ARMAND.

C'est cela, la petite personne s'ennuyait à la campagne; elle aura voulu briller sur un plus grand théâtre, et ne pouvant pas décemment ruiner ton père en province, c'est à Paris qu'elle a réservé cet honneur.

SAINT-ROMAIN.

Comment!... Tu crois?...

ARMAND.

J'en suis sûr..... Ces femmes-là sont si adroites..... Oh! il y a long-temps que je les connais.

SAINT-ROMAIN.

Tu as beau dire; celle-ci a un air si simple, si modeste; un maintien si décent, une physionomie si douce...

ARMAND.

Ah! elle ne joue pas mal son rôle... Mais je crois que tu en es vraiment amoureux.

SAINT-ROMAIN.

Mon ami, on ne m'ôterait pas de l'idée que c'est l'inconnue du bal.

ARMAND.

Allons, voilà son accès qui le reprend... Eh bien fais-lui la cour.

SAINT-ROMAIN.

Oh! non. Je crains...

ARMAND.

Veux-tu que je la lui fasse? Je ne m'amuserai pas à soupirer, à languir... Sois tranquille.

SAINT-ROMAIN.

Arrête, mon ami. Si elle est vertueuse, je ne dois lui offrir qu'un amour pur et délicat. Si, au contraire, tes soupçons sont fondés, elle est indigne de moi.

ARMAND.

C'est superbe... Mais je l'aperçois cette tendre orpheline, et, en ami généreux... je te laisse avec elle.

SAINT-ROMAIN.

Ah! oui, vraiment, c'est elle-même.

ARMAND.

Comme te voilà troublé!..... Je gage que tu sens palpiter ton cœur..... Allons donc, enfant.... du courage. Ma foi!.... elle est vraiment gentille.... Ah çà! dépêche-toi de lui plaire, ou bien je t'avertis que je me mets sur les rangs. Arrange-toi..... Je te donne vingt-quatre heures.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIII.

SAINT-ROMAIN, PAULINE, sortant d'un cabinet à gauche du théâtre.

PAULINE.

Ah! monsieur, pardon... je ne croyais pas.

SAINT-ROMAIN.

Eh quoi! mademoiselle, serais-je assez malheureux pour que ma présence... (A part.) Mon trouble me permet à peine de parler.

PAULINE.

Non, monsieur. Mais... (A part.) Dieu! que je suis émue! en vérité je ne sais que lui dire.

SAINT-ROMAIN.

Permettez-moi, mademoiselle, de profiter du premier moment où j'ai le bonheur de vous voir seule, et de vous exprimer combien il me sera agréable de me trouver souvent avec vous.

PAULINE.

Monsieur....

SAINT-ROMAIN.

J'aime si tendrement mon père!... Je passerai mes jours près de lui... et vous ne le quitterez pas, sans doute?

PAULINE.

Oh! non, jamais.

SAINT-ROMAIN, à part.

Jamais, grand Dieu! (Haut.) Vous savez qu'il se fixe à Paris.

PAULINE.

Hélas! oui.

SAINT-ROMAIN.

Cela vous causerait-il de la peine?

PAULINE.

Ah! sans doute. C'est un genre de vie si peu conforme à ses goûts, à son caractère... Il est des plaisirs pour tous les âges... Cette folie brillante qui convient à la jeunesse n'est pas faite pour l'âge mûr. Ne craignez-vous pas de voir votre excellent père en butte aux traits du ridicule, de l'exposer aux railleries d'un monde frivole?

SAINT-ROMAIN, à part.

Que de raison! Et j'aurais pu la soupçonner...

PAULINE.

Il était si heureux, si respecté, quand nous vivions à la campagne!

SAINT-ROMAIN.

Eh quoi! mademoiselle, vous n'avez pas été élevée à Paris?

PAULINE.

J'y arrive pour la première fois.

SAINT-ROMAIN.

C'est singulier... Il me semble que je vous ai vue... depuis bien long-temps.

PAULINE.

Vous êtes dans l'erreur.

SAINT-ROMAIN.

Ah! c'est une erreur sans doute; mais de grâce, ne la détruisez pas : elle me rend si heureux!

PAULINE.

Comment?

SAINT-ROMAIN.

Oui, mademoiselle, apprenez que dès long-temps j'adorais un être idéal, que je me figurais un modèle de grâce, de douceur, de bonté. Eh bien! cette femme imaginaire, ce regard plein de douceur... je les vois... ils sont là... devant mes yeux... Ah! pardon, mademoiselle, je m'égare...

PAULINE.

En effet, il me semble, monsieur, que tout cela est bien romanesque, et que vous vous êtes un peu écarté de la conversation.

SAINT-ROMAIN.

Ah! mademoiselle, daignez me pardonner la témérité...

PAULINE.

Quoi! je vous connais à peine; je vous parle pour la première fois.... Ah! monsieur, j'avais le droit de m'attendre à plus d'égards.... D'ailleurs, vous le savez, je dépends de monsieur votre père.

SAINT-ROMAIN, à part.

O ciel! je frémis. (Haut.) Vous dépendez de mon père, dites-vous?

PAULINE.

Sans doute. Je lui dois tout; je n'ai que lui dans le monde...

SAINT-ROMAIN.

Eh quoi! vous l'aimez donc?

PAULINE.

Si je l'aime! Ah! pouvez-vous me le demander?

SAINT-ROMAIN.

Vous l'aimez?

PAULINE.

Je l'aimerai toute ma vie.

DUO.

PAULINE.

Il a pris soin de ma jeunesse;
Il me prodigue sa tendresse :
Hélas! comment ne pas l'aimer!

SAINT-ROMAIN.

Ah! juste ciel! quelle souffrance!
Tâchons au moins de me calmer.

PAULINE.

Il a pour moi tant d'indulgence.
Je ne forme pas un désir
Qu'il ne s'empresse d'accueillir.

SAINT-ROMAIN, à part.

Je ne puis plus me contenir.

(Haut.)

Quoi! vous l'aimez?...

PAULINE.

Avec tendresse.

SAINT-ROMAIN.

Et près de lui toujours...

PAULINE.

Sans cesse...

SAINT-ROMAIN.

Vous resterez ?...

PAULINE.

Je resterai.

SAINT-ROMAIN.

Vous l'aimerez ?

PAULINE.

Je l'aimerai.

SAINT-ROMAIN, à part.

Ah! c'en est trop... affreux mystère!

PAULINE, à part.

Hélas! pourquoi dois-je me taire ?

(Haut.)

De grâce, calmez-vous, monsieur.

SAINT-ROMAIN.

Ah! tout l'enfer est dans mon cœur!

ENSEMBLE.

Qu'il est cruel de douter quand on aime!
Un seul soupçon est un tourment affreux.
La certitude et l'évidence même
Font moins souffrir, rendent moins malheureux.

PAULINE.

Qu'il est cruel d'affliger ce qu'on aime!
Un seul soupçon est un tourment affreux.
La certitude et l'évidence même
Font moins souffrir, rendent moins malheureux.

SAINT-ROMAIN.

C'en est fait, je ne puis plus supporter cet hor-

rible doute. Madame, au nom du ciel, apprenez-moi qui vous êtes. Je vous le demande à genoux.

SCÈNE XIV.

SAINT-ROMAIN, FERVAL, PAULINE.

FERVAL.

Eh bien! eh bien! monsieur mon fils.

SAINT-ROMAIN.

(À part.)

Mon père!... Je suis perdu.

PAULINE.

Voyez à quoi vous m'exposez.

FERVAL.

Mais non, je t'en prie, continue... Voilà ce qui s'appelle ne pas perdre de temps.

SAINT-ROMAIN.

Mon père!...

FERVAL.

Écoute donc; pour te plaire je me suis mis à la mode; mais je ne m'y mettrai, morbleu! pas jusqu'à ce point-là.

PAULINE.

Monsieur, je vous prie de croire...

FERVAL.

Rassure-toi, mon enfant: cela n'arrivera plus. Je suis bien sûr que tu as été effrayée de cette brusque déclaration.

SAINT-ROMAIN.

Dieu! comme il lui parle!

FERVAL.

Chez nous autres campagnards, le véritable amour est timide, soumis, respectueux... A la ville, c'est probablement un autre genre. Mais comme on ne peut pas se défaire en un jour de toutes ses vieilles habitudes, nous serons le plus long-temps possible fidèles à la décence et à la délicatesse.

SAINT-ROMAIN, à part.

Oh! Dieu! qu'il m'humilie!

FERVAL.

Va, mon enfant, tu m'es trop chère, pour que je ne veille pas à l'avenir sur toi. Mais oublions tout ceci. Je vois que mon fils est honteux de sa conduite, et il serait trop cruel d'ajouter à sa douleur... Parlons d'autre chose, de notre fête de ce soir, par exemple. Je veux que tu éclipses les plus jolies femmes de Paris. En conséquence, voici un petit écrin de cent mille francs que je te prie d'accepter.

SAINT-ROMAIN, à part.

Un écrin de cent mille francs!... Quelle folie!

PAULINE.

Ah! monsieur, qu'ai-je besoin de ces riches parures? Reprenez-les, je vous en supplie. Vos bontés, votre tendresse, voilà les seuls biens que j'attends de vous.

FERVAL.

Non, mon enfant, garde tout cela... Ah! je ne puis trop faire pour toi... Mon bien, ma fortune, tout ce que j'ai de plus cher au monde, je te le destine. Oui,

je veux te rendre la plus heureuse des femmes... C'est toi qui feras le charme et la consolation de mes vieux jours.

(Il l'embrasse tendrement.)

SAINT-ROMAIN.

Grand Dieu! serait-il possible?...

FERVAL.

Eh bien! mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce que tu te trouves mal?

SAINT-ROMAIN.

En effet, mon père, je ne suis pas bien.

SCÈNE XV.

SAINT-ROMAIN, FERVAL, PAULINE, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur, vos ordres seront exécutés. Vous aurez ce soir la fête la plus galante, la plus délicieuse et la mieux ordonnée. L'artificier et le glacier sont déja en pleine activité. Le restaurateur dresse les tables; le chef de la musique dispose l'orchestre; l'illuminateur prépare les quinquets. En un mot, votre jardin et votre hôtel vont offrir tout ce que l'art a de plus éclatant, et la féerie de plus merveilleux.

FERVAL.

Bravo! Labrie. Si la moindre chose manque, je m'en prends à toi, d'abord.

LABRIE.

Ah! soyez bien tranquille... A propos, monsieur,

il y a là un homme qui vous demande avec mystère. Il prétend que vous l'avez fait appeler.

FERVAL.

Sans doute.... Je l'ai invité pour ce soir.... Mais j'ai deux mots à lui dire auparavant, et je vais le trouver.

LABRIE.

Monsieur, qu'avez-vous donc fait de votre coureur? je ne l'ai pas revu depuis qu'il est sorti avec vous.

FERVAL.

Ma foi! je l'ignore. Au premier détour, je l'ai perdu de vue. Il se sera sûrement égaré dans Paris.... J'en suis même inquiet.

LABRIE.

Soyez tranquille, monsieur; il se retrouvera. Allez, c'est un gaillard...

FERVAL.

Oh! pas si fin que tu le crois... Allons, mon enfant, va achever ta toilette, pare-toi de tes diamans, et, ce soir, tous les yeux seront fixés sur toi.

(Ferval sort d'un côté et Pauline de l'autre.)

SCÈNE XVI.

SAINT-ROMAIN, LABRIE.

SAINT-ROMAIN.

Ah! Labrie.

LABRIE.

Eh bien! monsieur, tout va à merveille...

SAINT-ROMAIN.

Oui, à merveille. Si tu ne viens à mon secours, je suis un homme perdu.

LABRIE.

Monsieur, je vous demande bien excuse; mais je suis tellement occupé de ma fête...

SAINT-ROMAIN.

Il s'agit bien de fête...

LABRIE.

Depuis une heure, je ne songe qu'à l'artifice... Et il faut que j'aille...

SAINT-ROMAIN.

Maraud, veux-tu bien rester?

LABRIE.

Non, monsieur, je ne peux pas vous entendre dans ce moment-ci. Mon maître a besoin de moi. Monsieur votre père est mon maître; l'obéissance est la première vertu d'un valet, et je suis bien votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, SAINT-ROMAIN.

SAINT-ROMAIN.

Le coquin! le drôle! le misérable! l'infâme!

ARMAND.

Eh bien! mon cher Saint-Romain, qu'as-tu donc? On dirait que tu joues les fureurs d'Oreste.

SAINT-ROMAIN.

Ah! mon ami, tu me vois au désespoir. Je lui ai déclaré mon amour.

ARMAND.

Elle ne t'a pas écouté?... Je gage que tu t'y es mal pris.

SAINT-ROMAIN.

Figure-toi qu'au moment où je venais de tomber à ses pieds...

ARMAND.

Comment! tu t'es jeté à ses pieds? Allons, j'étais sûr que tu avais fait quelque gaucherie.

SAINT-ROMAIN.

Pour comble de malheur, mon père m'a surpris.

ARMAND.

Vraiment?... Eh bien! ça fait tableau, c'est dramatique.

SAINT-ROMAIN.

Mais tu ne saurais te faire une idée de ma rage, lorsqu'en ma présence il lui a prodigué les plus grandes marques de tendresse.

ARMAND.

Eh bien! m'étais-je trompé sur le compte de l'intéressante orpheline? Prends garde à toi, mon pauvre ami, cette femme-là lui fera faire bien des folies.

SAINT-ROMAIN.

C'est que, si mon père continue, personne ne voudra plus me prêter.

ARMAND.

Je le crois bien, parbleu! tu seras peut-être obligé de répondre pour lui.

SAINT-ROMAIN.

J'en ai peur.

ARMAND.

Comment vas-tu t'arranger avec tes créanciers? Ils sont capables de te faire un procès criminel.

SAINT-ROMAIN.

Un procès criminel!

ARMAND.

C'est tout simple. Tu leur promets un père avare, et tu leur fournis un père prodigue... Voilà leur hypothèque à tous les diables.

SAINT-ROMAIN.

Si tu m'en crois, mon cher Armand, nous parlerons à mon père, nous lui ferons des représentations.

ARMAND.

Des représentations... d'un fils à un père! Ah! mon ami, y penses-tu?

SAINT-ROMAIN.

Il faut cependant lui dire...

ARMAND.

Peine perdue, mon ami. C'est un philosophe que ton père. Il sait que tu dissiperais son bien; il aime mieux le manger lui-même. Si j'avais un fils comme toi, diable m'emporte si je me donnais la peine d'amasser.

SAINT-ROMAIN.

Tâchons de trouver un moyen.

ARMAND.

Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de lui souffler la petite. Dans le fait, je lui trouve une figure assez drôle.

SAINT-ROMAIN.

Non, mon ami, je ne le souffrirai pas.

ARMAND.

Écoute donc, il y a urgence.... Ton père est encore jeune; il n'a qu'à l'épouser.

SAINT-ROMAIN.

Croirais-tu bien qu'il vient de lui donner pour cent mille francs de diamans?

ARMAND.

Cent mille francs de diamans! C'est arrêté, mon ami, je l'enlève.

SAINT-ROMAIN.

Silence; voici mon père.

SCÈNE XVIII.

ARMAND, SAINT-ROMAIN, FERVAL.

FERVAL, à part.

Mon ami est bien au fait du rôle qu'il doit jouer ce soir, et cela ira à merveille. (Haut.) Ah! vous voilà, mon bon ami; j'étais déja chagrin de ne pas vous voir. Bonjour... cela n'est pas bien de me laisser seul.

ARMAND.

Que de bonté!

FERVAL.

Non... je vous en veux... Dorénavant j'entends que vous n'ayez pas le moindre prétexte pour me quitter. Je vous l'avoue, je ne peux pas me passer de vous. Aussi viens-je vous prier d'accepter chez moi un petit appartement délicieux.

SAINT-ROMAIN, à part.

Comment!

ARMAND.

Quoi! monsieur...

FERVAL.

Ne me refusez pas, ou nous nous brouillerons.

ARMAND.

Ah! ne nous brouillons pas.

SAINT-ROMAIN.

Comment! mon cher Armand, tu me quittes ainsi?

ARMAND.

Oh! il y a long-temps que j'en avais le projet..... Ton logement est humide, malsain..... O ciel! il est dix heures passées; je n'ai pas une minute à perdre. Je vole à la sortie de l'Opéra et je vous amène toutes mes connaissances. (A part en sortant, à Saint-Romain.) Eh bien! mon ami, c'est charmant. Me voilà logé sous le même toit qu'elle, le roman ne sera pas long.

SAINT-ROMAIN.

O ciel! que je souffre!

SCÈNE XIX.

FERVAL, SAINT-ROMAIN.

FERVAL.

En effet, il se fait tard... Il faut que je voie si les préparatifs sont terminés.

SAINT-ROMAIN.

Mon père, au nom du ciel, je vous demande un instant d'entretien... Il y va de votre fortune, de votre bonheur.

FERVAL

Oh! oh! voilà qui est sérieux. Allons, parle vite, tu vois que je suis pressé.

SAINT-ROMAIN.

S'il est permis à un fils tendre et soumis d'élever la voix, permettez-moi de vous représenter que ce grand train, ce nombreux état de maison...

FERVAL.

Sont d'un bon genre, n'est-il pas vrai? Ma foi! je t'avoue que je commence à y prendre goût... Mais personne n'arrive... l'heure s'approche, et je vais...

SAINT-ROMAIN.

Encore un moment, je vous en supplie.

FERVAL.

Allons, hâte-toi donc.

SAINT-ROMAIN.

Vous avez une grande confiance dans Armand?

FERVAL.

Ah! sans doute. Quel homme délicieux! quel ami essentiel!

SAINT-ROMAIN.

Il est vrai; mais vous lui avez prêté de l'argent?...

FERVAL.

Oui, j'ai fait comme toi. Tu ne lui en aurais pas prêté, si tu n'avais pas été sûr qu'il te le rendît.

SAINT-ROMAIN.

Je ne trouve pas cela mal. Cependant vous auriez pu vous dispenser de le loger chez vous.

FERVAL.

Pourquoi donc? tu le logeais bien chez toi.

SAINT-ROMAIN.

Oui; mais vous n'habitez pas seul cette maison, et l'homme le plus aimable n'a pas toujours des principes.

FERVAL.

Comment! ne vas-tu pas me dire qu'Armand est un homme sans principes?

SAINT-ROMAIN.

Je ne dis pas cela.

FERVAL.

Je le crois bien. Tu ne te serais pas lié avec lui d'une manière si intime. Oh! tu as trop bien étudié le cœur humain; tu connais trop bien les hommes...

SAINT-ROMAIN, à part.

Il n'y a pas moyen de s'expliquer.

FERVAL.

Voilà tout ce que tu avais à me dire?... Mais à quoi pensent mes gens?... Holà! Labrie...

SAINT-ROMAIN.

C'est principalement de Labrie que je voulais vous dire un mot.

FERVAL.

Ah! le bon sujet! un excellent garçon, un serviteur fidèle... C'est un vrai cadeau que tu m'as fait là... Labrie!... Lafleur!

SAINT-ROMAIN.

Allons, c'en est fait; je ne parviendrai pas à me faire entendre.

FINAL.

(Pour le final de cet acte, la scène doit être ainsi occupée : il faut un piano à droite du théâtre, où se placent Pauline, Saint-Romain, Armand. — Au milieu de la scène, une table à jouer : Ferval à droite, et ensuite le Croupier et deux autres joueurs. — Sur le côté à droite, après le piano, plusieurs sièges pour la société. — A gauche dans le fond, une table de bouillotte pour d'autres joueurs. — Il faut, au commencement du final, que les portes du salon soient ouvertes : ce qui laisse apercevoir un autre salon où il doit y avoir un buffet garni de fruits, de glaces, de fleurs, et qui est éclairé par plusieurs bougies. — Le théâtre doit être éclairé par des girandoles et un lustre.)

LABRIE, appelant dans le fond.

Lafleur, Comtois, Germain,
Picard, Carlin, Frontin,
Accourez tous, le monde arrive.

FERVAL ET SAINT-ROMAIN.

Eh quoi! déja le monde arrive?

LABRIE, entrant.

Monsieur, la compagnie arrive.

(Aux valets.)

Que chacun soit sur le qui vive.
Allons, les lustres à l'instant.

(Ici des lustres bien éclairés descendent du cintre.)

Vingt équipages magnifiques,
Piqueurs, courriers et domestiques
Seront ici dans un moment.
Que chacun soit sur le qui vive.
Lafleur, Comtois, Germain, vous par ici,
De ce côté Picard, et vous aussi.

SAINT-ROMAIN, à part.

Ah! quel tourment j'éprouve ici!

FERVAL.

Heureusement Pauline arrive.

PAULINE.

Eh quoi! déja le monde arrive?
Quel embarras j'éprouve ici!

FERVAL.

Que ta parure est élégante!
N'est-il pas vrai qu'elle est charmante?

SAINT-ROMAIN, à part.

Sans doute elle est fort bien ainsi.

PAULINE, à part.

Quel embarras j'éprouve ici!

(Ici un ami de Ferval entre.)

FERVAL, bas, à son ami.

Ah! vous voilà? de l'assurance,
Ne parlez pas; de la prudence!
Tous nos amis
Sont avertis?

LE CROUPIER.

Oui, nos amis
Sont avertis.

(Pendant ce temps-là, les valets ont disposé le piano, les girandoles, les tables de jeu, des fauteuils sur deux rangs, etc.)

LABRIE, annonçant.

Monsieur Armand.

UN LAQUAIS.

Madame de Grand-Chêne.

UN LAQUAIS.

Monsieur Friquet.

UN LAQUAIS.

Madame du Haut-Toi.

UN LAQUAIS.

Monsieur Courtant.

UN LAQUAIS.

Madame de la Veine.

(Armand présente tour à tour le monde à Ferval et à Pauline.)

FERVAL.

Ah! messieurs, que d'honneur pour moi!
(A Armand.)
Mon ami, je vous remercie.
Quelle aimable compagnie!
Mais prenez place, je vous prie.
(A Saint-Romain.)
Fais donc les honneurs avec moi.

SAINT-ROMAIN, à part.

Ah! Dieu! quel supplice pour moi!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Tout respire l'allégresse,
Dans ce séjour enchanté.
En ces lieux point de tristesse;
Livrons-nous à la gaîté.

FERVAL.

Que ferons-nous?

ARMAND.

Ne craignez rien,
J'ai tout prévu, tout ira bien.
Il faut faire de la musique,
Une bouillotte, un trente et un.

FERVAL, au Croupier.

Ah! voici le moment critique.
Voulez-vous faire un trente et un?

LE CROUPIER.

Je taillerai le trente et un.

ARMAND.

Et comme il faut des plaisirs pour chacun,
(A Saint-Romain.)
Tu chanteras.

SAINT-ROMAIN.

Moi?

ARMAND.

Je t'en prie.

TOUS.

Chantez, monsieur, je vous en prie.

FERVAL, et plusieurs joueurs.

Nous allons faire une partie.

ARMAND, avec emphase.

Fais entendre tes doux accens,
Tandis que tous ces jeunes gens
Vont jouer des jeux innocens.

TOUS.

Ah! chantez donc, je vous en prie.

SAINT-ROMAIN.

Dispensez-m'en, je vous supplie.

PAULINE.

Chantez, monsieur, je vous en prie.
Chantez et j'accompagnerai.

SAINT-ROMAIN.

Vous l'ordonnez, je chanterai.

TOUS.

Tout respire l'allégresse,
Dans ce séjour enchanté.
En ces lieux point de tristesse,
Livrons-nous à la gaîté.

(Ferval, à la table de jeu, est sur le devant du théâtre. Saint-Romain est placé entre lui et le piano, de manière à voir le jeu de son père.)

FERVAL.

Allons, que le concert commence;
Que chantez-vous?

ARMAND.

Une romance?

SAINT-ROMAIN, chantant.

Non, non, je vous en prie,
Ne me croyez pas changeant.
Mon cœur tendre et constant
Est à vous pour la vie.

LE CROUPIER.

Trente-trois.

SAINT-ROMAIN.

En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie,
Mais pour la dernière fois. (*bis.*)

LE CROUPIER.

Trente-trois.

FERVAL.

Comptez encor.

LE CROUPIER.

On peut m'en croire.

FERVAL.

C'est égal, je tiens à la noire.

SAINT-ROMAIN.

Mon père, écoutez...

FERVAL.

Allons, mon fils, chantez.

SAINT-ROMAIN, extrêmement agité et continuant à chanter.

Mais pourquoi ce mystère
Qui me rend malheureux?

FERVAL.

Neuf, dix, vingt, trente-deux.

SAINT-ROMAIN.

Un autre a su vous plaire.
Ah! le doute est affreux.
Mais gardez le silence.
S'il faut blesser mon cœur,

Ne m'ôtez pas mon erreur
Et laissez-moi l'espérance.

LE CROUPIER.

Trente et un!

FERVAL.

Quel malheur!
Pourtant on n'eut jamais une aussi belle chance.

(Saint-Romain s'élance près de Ferval.)

ARMAND.

Mais qu'as-tu donc, mon ami? Allons, je le vois bien, il faut que je chante à ta place.

Non, non, je vous en prie,
Ne me croyez pas changeant,
Mon cœur tendre et constant
Est à vous pour la vie.
En se rangeant sous vos lois,
On est inconstant, Sylvie,
Mais pour la dernière fois.

FERVAL.

Je perds encor cette fois.

SAINT-ROMAIN.

Ah! je vous en supplie,
Vous êtes malheureux, quittez donc la partie.

FERVAL.

Eh quoi! c'est vous encor!
Êtes-vous ici mon mentor?

ARMAND.

Du silence donc, messieurs! on ne m'entend pas.

ARMAND, continuant à chanter.

Un instant je fus volage,
Je n'aimais qu'à voltiger;
Mais depuis qu'amour m'engage,
Je ne saurais plus changer.

FERVAL, feignant de se désoler.

Eh quoi! le sort ne peut changer!

SAINT-ROMAIN.

Il ne faut pas vous engager.

ARMAND.

Mais taisez-vous donc; messieurs, en vérité c'est un scandale.

(Il reprend et chante.)

Non, non, je vous en prie, etc.

FERVAL.

Voilà cent mille francs perdus.
Allons, monsieur, dix mille écus...

LE CROUPIER.

Ils sont perdus.

FERVAL.

Quitte ou double.

TOUS.

Il se trouble.

FERVAL.

Je perds cent mille écus.

TOUS.

Quel malheur! il se désole.

FERVAL.

Dix mille écus sur ma parole.

(Le Croupier tire les cartes, Saint-Romain, se précipitant sur lui et saisissant sa main, s'écrie :)

Arrêtez! arrêtez!... cet homme est un fripon.
Je l'ai vu choisir une carte.
Prenez garde qu'il ne s'écarte.

TOUS ENSEMBLE.

Comment! comment! c'est un fripon!

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

LE CHOEUR.

Oh! juste ciel! quelle impudence!

SAINT-ROMAIN.

Ah! je ne vous crains pas.

FERVAL.

Silence!

SAINT-ROMAIN.

Je l'ai vu.

FERVAL.

Mon fils, écoutez :
Savez-vous qui vous insultez?
(Au Croupier.)
Je vous en prie, excusez ce jeune homme.
Monsieur, je vous ferai mon billet de la somme.

SAINT-ROMAIN, à part.

Ah! quel scandale et quelle horreur!
J'ai peine à vaincre ma fureur.

TOUS, à part.

Il se trouble, il s'agite;
Il frémit, il hésite.

SAINT-ROMAIN, haut.

Cet honnête homme est un fripon.

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'en rendrez raison.

PAULINE ET LES DAMES.

Ah ! messieurs, arrêtez, de grâce.

FERVAL, à son fils.

Peut-on pousser plus loin l'audace?

SAINT-ROMAIN, au Croupier.

Sortez...

LE CROUPIER.

Monsieur, vous m'avez fait injure,
Et vous aurez affaire à moi.

(Ici on se presse en tumulte. Les dames jettent les hauts cris; les tables, les meubles sont renversés.)

TOUT LE MONDE en chœur.

Oh juste ciel! quelle aventure!
Fuyons, fuyons, je meurs d'effroi.



ACTE III.

COUPLETS BACHIQUES

Chantés pendant l'entr'acte, par Armand, et répétés en chœur, dans la coulisse à droite du théâtre.

Ne soyons point ambitieux,
Restons toujours tels que nous sommes :
La gloire est faite pour les dieux,
Les plaisirs sont faits pour les hommes.
Amis, peut-on passer un jour
Sans boire et sans faire l'amour ?

ARMAND ET CHOEUR.

Amis, peut-on passer un jour, etc.

Chers amis, buvons à longs traits,
Enivrons nos corps et nos âmes,
Afin d'oublier nos procès
Et les méchans tours de nos femmes.

Amis, peut-on passer un jour, etc.

Un bon convive, un franc buveur
Aima toujours femme jolie ;
Ainsi répétons tous en chœur
Le doux refrain de la folie.

Amis, peut-on, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, sortant d'un cabinet à gauche du théâtre.

Ah! mon Dieu! quel tumulte! quelle nuit! Pauvre Saint-Romain! Que fait-il en ce moment... Mais cette scène... cette dispute d'hier...

RÉCITATIF.

Ah! vraiment, je ne puis y songer sans effroi.
Dieu! quel trouble inconnu s'est emparé de moi!

AIR.

Tout m'agite, je suis tremblante.
Ah! c'est trop le punir.
Quelle peine le tourmente!
Hélas! que va-t-il devenir?

O douleur, douleur extrême!
Tout ajoute à mon ennui.
Ah! je sens combien je l'aime,
Car je souffre encor plus que lui.

Hélas! pourquoi faut-il se taire!
Quand je peux éclairer son cœur.
Et ce désordre et ce mystère
Redoublent encor ma douleur.

SCÈNE II.

PAULINE, LABRIE.

PAULINE.

Ah! Labrie, que s'est-il passé depuis la dispute d'hier? Je suis d'une inquiétude mortelle!

LABRIE.

Calmez-vous, mademoiselle. Aussitôt que vous vous êtes retirée, le souper a commencé... Ils ont passé la nuit à table, et, au moment où je vous parle, ils y sont encore; ils sont tous dans un état!... Je ne sais vraiment s'ils pourront en sortir... Quel homme que ce M. Armand! voilà ce qui s'appelle faire les honneurs d'un festin. Il a soin de tout le monde... mais il ne s'oublie pas. C'est du Bourgogne, du Champagne, du Madère, du Tockai : c'est du punch, c'est du rhum, c'est du rack... tout ce qu'il y a de plus infernal.

PAULINE.

Et Saint-Romain y est aussi?

LABRIE.

Mon Dieu! non: il est parti, et voilà une lettre qu'il vient de me faire tenir pour la remettre à son père.... Vous ne savez donc pas?.... Monsieur est furieux, il lui a défendu de paraître devant lui.

PAULINE.

O ciel!..... Je n'ai pas fermé l'œil; ils ont chanté toute la nuit.

LABRIE

Oui, et de jolies chansons, je vous en réponds!

PAULINE.

Mais M. Ferval?...

LABRIE.

Oh! il ne perd pas la tête, lui... Tudieu! comme il boit sec! Il serait à désirer qu'il se possédât de même au jeu... Il a cependant perdu cent mille écus!.. Que d'argent dissipé mal à propos!..... Tandis qu'il aurait pu l'employer, par mon ministère, à des meubles, à des embellissemens, à des fournitures, en un mot... Vraiment, cela me saigne le cœur.

PAULINE.

C'est ce M. Armand...

LABRIE.

Oui, sûrement, c'est lui... Personne ne peut nous entendre... Entre nous, c'est un homme bien dangereux, bien pernicieux pour la jeunesse; il perdra Monsieur... Vous qui avez du pouvoir sur son esprit, vous devriez lui en dire deux mots.

PAULINE.

C'est aussi mon projet. Tu crois donc que Saint-Romain...

(On entend appeler : LABRIE! LABRIE! LABRIE!)

LABRIE.

Pardon : voilà qu'on m'appelle encore. (On entend de grands éclats de rire.) Ah! bon Dieu! quel bruit! quel tumulte! Au nom de Dieu! mademoiselle, n'oubliez

pas ce que je vous ai dit de M. Armand. Si nous n'y prenons garde, il nous ruinera tous.

(Il sort.)

PAULINE.

Quel fripon! De quels gens il était entouré!

SCÈNE III.

PAULINE, ARMAND, entre deux vins.

PAULINE.

Ah! mon Dieu! voilà ce mauvais sujet.

ARMAND.

Ah! ah! c'est la petite.

PAULINE.

Allons, du courage!... Si j'osais lui demander...

DUO.

PAULINE.

Monsieur, je voudrais bien vous dire...

ARMAND.

Parlez, parlez, aimable enfant.

PAULINE.

Sur mes lèvres ma voix expire...

ARMAND.

Ah! quel minois intéressant!
Eh bien! qu'avez-vous à me dire?

PAULINE.

Ah! monsieur, c'est que je désire...

ARMAND.

Vous désirez... moi, je soupire.
Près de vous j'éprouve un délire...

PAULINE.

Je ne pourrai jamais parler.

ARMAND.

Eh! pourquoi donc toujours trembler?
Moi, franchement je dois vous dire
Que pour vous seule je respire.

PAULINE.

Épargnez-moi cet air moqueur.

ARMAND.

Non, je vous aime avec fureur,
Ma parole d'honneur.

PAULINE.

Épargnez-moi cet air moqueur.

ARMAND.

Ah! que j'aime cet air boudeur!
Il vous donne encor plus de grâce.
Il faut que je vous embrasse.

PAULINE, avec le plus grand effroi et se débattant.

Monsieur, monsieur, monsieur, de grâce.

SCÈNE IV.

PAULINE, SAINT-ROMAIN, ARMAND.

TRIO.

PAULINE, courant à Saint-Romain.

Ah! monsieur, protégez-moi!
Voyez mon trouble et mon effroi.

SAINT-ROMAIN.

Madame, calmez votre effroi.
Ne craignez rien auprès de moi.
(A Armand.)
Monsieur, quelle est cette conduite!
D'où vient le trouble qui l'agite?
Allons, monsieur, répondez-moi.

ARMAND.

Paix donc, paix donc, point de jactance.
Ne vas-tu pas pour la beauté
Dans ce moment rompre une lance?
Ah! c'est superbe, en vérité.

PAULINE.

Oh! juste ciel! quelle souffrance!
Et que mon cœur est agité!

SAINT-ROMAIN.

Quoi! sans respect pour l'innocence,
Vous insultez à la beauté?

ARMAND.

Que dis-tu là? pour l'innocence?...
C'est précieux, en vérité!

SAINT-ROMAIN.

C'est trop souffrir votre impudence.
Vous m'entendez, monsieur, sortez.

ARMAND, riant.

Tu veux sortir? sortons.

PAULINE.

Ah! de grâce, arrêtez.

SAINT-ROMAIN.

Sortons.

ARMAND.

Sortez.

PAULINE.

Ah! de grâce, arrêtez.

SCÈNE V.

SAINT-ROMAIN, PAULINE, FERVAL, ARMAND.

QUATUOR.

PAULINE.

Ah! monsieur, venez donc vite;
Voyez mon trouble et mon effroi.

FERVAL.

Mon enfant, calme ton effroi.
Tu ne crains rien auprès de moi.
(A Saint-Romain et à Armand.)
Messieurs! quelle est cette conduite?
D'où vient le trouble qui l'agite?

ARMAND.

Eh! ce n'est rien absolument.
C'est votre fils qui fait l'enfant.
Moi, je causais avec mademoiselle,
Et nous allions parler de vous,
Quand votre fils, comme un jaloux,
Est venu me chercher querelle.

SAINT-ROMAIN.

Quoi! mon père, le croyez-vous?

FERVAL.

Paix! monsieur, taisez-vous.
Ah! quelle ingratitude extrême!
Insulter l'ami qui vous aime...

SAINT-ROMAIN.

Mais, mon père...

FERVAL.

Taisez-vous.

ARMAND.

De grâce, excusez sa jeunesse;
Son humeur n'a rien qui me blesse.
Il est vif, mais son cœur est bon.
Il méritera son pardon.

FERVAL.

Mon ami, vous êtes trop bon;
Il ne mérite aucun pardon.

SAINT-ROMAIN.

Ah! son insolente bassesse
A la fois m'irrite et me blesse;
Je le ferai changer de ton!

PAULINE, à Saint-Romain.

Cessez un discours qui le blesse.
Croyez-moi, votre père et bon;
Tâchez d'obtenir son pardon.

FERVAL, à Armand.

Je vois ce que c'est, mon ami : il y a un complot ici contre vous; mais soyez tranquille, il sera déjoué.

SAINT-ROMAIN.

Ah! que je souffre!

FERVAL.

En dépit de tous les jaloux, je vous aimerai, je vous protégerai.

ARMAND.

Moi, je vous suis attaché à la vie et à la mort.

FERVAL, à Saint-Romain.

Ingrat!... voyez quel ami vous avez offensé!

SAINT-ROMAIN.

Mais, mon père...

FERVAL.

Allons, paix! monsieur. N'allez-vous pas encore me prêcher? Parbleu! cela vous sied bien. (A Armand.) Croiriez-vous, mon ami, qu'il vient de m'écrire une lettre de quatre pages; et pourquoi? pour me faire de la morale. Vous en douteriez-vous? Il me conseille de retourner à la campagne.

ARMAND.

A la campagne?... Ah! ah! ah! ah!

FERVAL.

N'est-il pas vrai que c'est très plaisant? Il me parle des champs, des coteaux, de la nature...

ARMAND.

Ah! Dieu! que c'est pastoral! Allons, mon ami, ne nous gronde plus... Tenez, il va faire la paix... Donne-moi la main.

SAINT-ROMAIN, bas à Armand.

Tout à l'heure nous nous dirons deux mots.

ARMAND.

Tant que tu voudras, mon ami. Mais, en vérité, je ne te reconnais plus. Songe donc que tu as déja une affaire d'honneur sur les bras. Allons, décidément, tu as l'organe de l'humeur querelleuse.

FERVAL, à Saint-Romain.

Je le vois, monsieur; je serai obligé de prendre un parti violent.

ARMAND.

Non, non, pas de parti violent. Envoyez-le tout simplement à l'armée; mettez-le pendant quelques années dans un régiment... Il n'y a rien de tel pour former le caractère.

SAINT-ROMAIN.

Perfide!...

FERVAL.

Voilà un conseil d'ami. Je le suivrai dès demain. Mais l'heure de mon rendez-vous approche; je vais m'y rendre, et j'espère que je serai plus heureux qu'hier. Je vous retrouverai ici, mon cher Armand...

Oh! ne nous séparons plus, d'abord. Adieu, mon bon, mon tendre, mon excellent ami! (A Pauline.) Rentre chez toi, mon enfant. La crise approche... point d'imprudence!

SCÈNE VI.

SAINT-ROMAIN, ARMAND.

ARMAND.

Eh bien! es-tu toujours fâché?

SAINT-ROMAIN.

Monsieur, dès ce moment tout est fini entre nous... J'ai appris à vous connaître.

ARMAND.

Allons donc, mon ami, laisse ce ton imposant... il ne te va pas du tout.

SAINT-ROMAIN.

Félicitez-vous d'enlever à un fils le cœur de son père, d'entraîner un honnête homme à sa ruine...

ARMAND.

Ah! sois tranquille, il se ruinera bien tout seul. Il n'aura pas besoin de moi. Mais c'est un diable que ton père! Tu ne devinerais jamais où il est en ce moment. Je te le donne en mille.

SAINT-ROMAIN.

Eh bien?

ARMAND.

Il est allé jouer; il prend sa revanche.

SAINT-ROMAIN.

O ciel! avec ce fripon?... Je cours à l'instant... Où sont-ils?

ARMAND.

Diable m'emporte si je le sais!... Dans quelque maison de jeu aux environs.

SAINT-ROMAIN.

C'est à vous que je m'en prends, monsieur, et vous me rendrez raison...

ARMAND.

Raison?... Je ne peux pas dans ce moment-ci, mon ami; tu vois bien. Voilà trois nuits que je passe joyeusement, et je t'avoue que j'ai besoin de dormir. Je ne sortirais pas pour mon plaisir: à plus forte raison pour me couper la gorge avec mon ami. A mon réveil je suis à toi. Si tu persistes, nous irons au bois de Boulogne, suivant l'usage, pour nous battre, ou pour déjeuner: tu choisiras... Bonsoir, mon cher Saint-Romain.

(Il sort en chantant.)

SCÈNE VII.

SAINT-ROMAIN.

Grand Dieu! où dois-je porter mes pas? Quelle journée! mes serviteurs me trompent, mes amis me trahissent, et mon père m'abandonne... O ciel! personne ne m'apprendra-t-il où il se trouve? Labrie!... Lafleur!... Germain!... Holà! quelqu'un.

SCÈNE VIII.

SAINT-ROMAIN, ANDRÉ, les habits tout défaits et les yeux en pleurs.

SAINT-ROMAIN.

Ah! mon cher André, te voilà. As-tu vu mon père? où est-il? Parle.

ANDRÉ.

Moi, monsieur? je ne l'ons pas vu depuis hier.

SAINT-ROMAIN.

Comment?

ANDRÉ.

V'là que j'rentre... Ah! c'est fini... je veux r'tourner cheux nous.

SAINT-ROMAIN.

Que t'est-il donc arrivé?

ANDRÉ.

Ah! monsieur, je sommes moulu, je sommes rompu. Figurez-vous qu'hier j'veux détaler devant la voiture de not'maître... mais ces maudits chevaux détaliont encore plus vite que moi. Tout à coup v'là un autre carrosse qui vient devant. On me crie, gare, par devant; on me crie, gare, par derrière. Les deux cochers allongent le bras comme des enragés, si bien que je me trouve entre deux fouets... Enfin je tombe, je me ramasse, et je m'en vas tout doucement avec mon habit de coureur. Je me perds dans Paris. En passant le soir dans une belle grande maison, les

hommes, les femmes et les enfans courent et crient après moi. Un monsieur bien honnête me demande quelle heure il est. Je tire ma montre, et il me la prend pour le savoir plus vite. Ne v'là-t-i pas qu'il se sauve avec! Je crie au voleur! de toutes mes forces; v'là qu'i crie encore plus fort que moi. La patrouille arrive, on me mène au corps de garde, et j'y couche : enfin le matin je vois passer un domestique de la maison, il me reconnaît, je lui conte mon aventure, il me ramène, et me v'là.

SAINT-ROMAIN.

Ah! mon pauvre garçon!

ANDRÉ.

Et ce M. Labrie qui me disait que j'étions formé... C'est fini, je ne veux plus être coureur pour courir, je veux r'tourner cheux nous.

SCÈNE IX.

ANDRÉ, FERVAL, SAINT-ROMAIN, LABRIE, accourant.

LABRIE.

Ah! monsieur, voici votre père... En entrant, il vous a demandé. Il est dans la plus grande agitation... Il est pâle comme la mort.

FERVAL, très agité, et les cheveux en désordre.

André, Labrie, sortez.

ANDRÉ, sortant.

Ah! mon Dieu, qu'a-t-il donc? On dirait qu'il a fait quelque mauvais coup; il me fait peur.

LABRIE, à part.

Je vois ce que c'est; il est urgent de nous faire payer.

(Il sort.)

SCÈNE X.

FERVAL, SAINT-ROMAIN.

SAINT-ROMAIN.

Mon père...

FERVAL.

Laissez-moi.

SAINT-ROMAIN.

O ciel!

FERVAL.

Malheureux père!

SAINT-ROMAIN.

Écoutez-moi, je vous en supplie.

FERVAL.

Ah! mon ami, qu'as-tu fait? (Il se jette dans un fauteuil et donne les signes de la plus profonde douleur.)

SAINT-ROMAIN.

Je vous entends.

FERVAL.

J'ai tout perdu... tout... les biens que m'ont transmis mes pères, le fruit de plusieurs siècles d'économie, d'ordre et de travail : tout vient de s'engloutir en un jour. Ah! Saint-Romain, quel conseil m'as-tu donné?

SAINT-ROMAIN.

De grâce, mon père, ne m'accablez pas.

FERVAL.

Dans quel affreux abîme me suis-je précipité! Hélas! je ne pouvais l'apercevoir!... Tu l'avais couvert de fleurs.

SAINT-ROMAIN.

Mon père! au nom du ciel, calmez-vous. J'ai causé vos malheurs; mais je veux les réparer... Je suis jeune; j'ai de la force, du courage, quelques talens. Eh bien! je travaillerai, mon père; je passerai les jours, les nuits: rien au monde ne pourra me rebuter. Ah! je le sens, la fortune doit me sourire: elle n'est cruelle que pour ceux qui n'ont pas la force de supporter ses rigueurs.

FERVAL.

Mon fils, que j'aime à vous entendre parler ainsi! Sans doute le chemin de la fortune ne vous est point fermé. Mais votre malheureux père... qui lui rendra l'honneur, la considération? Qui pourra l'excuser d'avoir follement dissipé le patrimoine de ses enfans, des vôtres?... Mon fils!

SAINT-ROMAIN.

Ah! mon père, éloignez ces tristes idées. Toute ma vie sera employée à vous consoler.

FERVAL, *se jetant dans ses bras.*

Mon cher fils!...

SCÈNE XI.

FERVAL, SAINT-ROMAIN, LABRIE, dans le fond.

LABRIE.

Monsieur, tous vos gens réunis
Viennent demander à grands cris
Que l'on acquitte leur mémoire.
On prétend, pour les effrayer,
Que vous ne pouvez les payer.
Quant à moi, je ne puis le croire;
Mais, en tous cas, il faut payer.

LES VALETS DE PIED, COCHER, ÉCURIE.

Monsieur, voici notre mémoire :
A l'instant même il faut payer.

SAINT-ROMAIN.

Messieurs, de grâce, un peu de patience.

TOUS.

A l'instant même il faut payer.

FERVAL.

Ah! juste ciel! quelle insolence!

LABRIE.

On vient encore : il faut payer.

SCÈNE XII.

FERVAL, SAINT-ROMAIN, ARMAND, LABRIE, CUISINIER, TAILLEUR, CHAPELIER, ETC.

TOUS LES FOURNISSEURS ET DOMESTIQUES.

Monsieur, voici notre mémoire,
A l'instant même il faut payer.

LABRIE.

Eh! messieurs, on va vous payer.

TOUS.

A l'instant même il faut payer,
Ou nous ne quittons pas la place.

FERVAL, à part.

Vit-on jamais pareille audace?

TOUS.

Il faut payer, il faut payer.

ARMAND, qui entre du côté droit.

Mais quel tumulte! on me réveille;
Et quel bruit vient à mon oreille?
On dit que vous n'avez plus rien,
Que vous perdez tout votre bien.
Ah! vous avez fait une école.
En vérité, ça me désole,
Tout comme si c'était le mien.

TOUS ENSEMBLE.

Il est temps que cela finisse.
(Il faut tâcher de l'effrayer.)
Nous nous plaindrons à la justice.
A l'instant même il faut payer.

FERVAL.

Paix! c'est trop souffrir l'insolence de ces misérables!

LABRIE.

Ah! mon Dieu! il ne parle plus comme un homme ruiné.

FERVAL.

Combien vous est-il dû?

LABRIE.

Monsieur, douze mille francs pour un jour... C'est au plus juste... J'ai réglé les mémoires.

FERVAL, *tirant un portefeuille plein de billets de caisse.*

Quoiqu'en payant le tout je sois au moins trompé de moitié, je suis trop heureux, à ce prix, d'être délivré de vous : voilà la somme entière.

SAINT-ROMAIN, *à part.*

O ciel!

ARMAND, *regardant les billets.*

Quelle somme immense en billets! Est-ce que vous avez fait sauter la banque? Vous n'avez donc pas perdu?

FERVAL.

Non. La source de ma fortune est, Dieu merci, plus honorable.... Labrie, mets à la porte tous ces messieurs.

LABRIE.

Oui, monsieur. Il est temps en effet de châtier leur insolence. A-t-on jamais eu idée d'une pareille audace? Venir demander de l'argent à monsieur,

venir l'insulter jusque chez lui!... Ah! il y a une heure que je souffre. Allons, sortez, faquins.

(Il les pousse dehors et les précipite les uns sur les autres.)

SCÈNE XIII.

ARMAND, FERVAL, SAINT-ROMAIN.

SAINT-ROMAIN, se jetant aux pieds de son père.

Ah! mon père, il n'est donc pas vrai?...

FERVAL.

Malheureux enfant! as-tu pu croire que je démentirais en un jour quarante ans de sagesse et de bonne conduite, et que je me livrerais, à mon âge, à des dissipations qui ne sont pas même pardonnables au tien?

ARMAND.

Comment! c'était une feinte? eh bien! c'est charmant; j'en ai été dupe, moi.

SAINT-ROMAIN.

Ah! mon père, que je suis honteux!

FERVAL.

Mon fils, pour être tout à fait sage, il faut devenir époux et père. J'ai fait choix pour toi d'une compagne douce, riche et jolie.

SAINT-ROMAIN.

Ah! je vous en supplie, ne songeons en ce moment...

FERVAL.

La refuseriez-vous encore?

ARMAND.

Sans doute; nous avons des idées romanesques... sentimentales... Il veut voir si le cœur, l'inclination, la sympathie....

SCÈNE XIV.

ARMAND, FERVAL, SAINT-ROMAIN, PAULINE ET ANDRÉ, qui sortent d'un cabinet à la gauche du théâtre.

FERVAL.

Mon fils, ayez confiance en moi : acceptez votre épouse de ma main.

SAINT-ROMAIN.

Mon père...

FERVAL.

Le portrait que je vous en ai fait n'est pas flatté ; vous pouvez vous en convaincre : la voilà.

SAINT-ROMAIN, apercevant Pauline.

Quoi! mon père, c'était...

FERVAL.

Ta femme, la fille de mon meilleur ami. Vous vous aimez, mes enfans, vous ferez le bonheur de ma vieillesse.

PAULINE ET SAINT-ROMAIN, se jetant dans les bras de Ferval.

Mon père!...

ARMAND.

Eh bien! voilà un tableau qui m'émeut. C'est singulier... il y a dix ans que ça ne m'était arrivé.

SCÈNE XV.

ARMAND, FERVAL, SAINT-ROMAIN, PAULINE, ANDRÉ, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur, vos ordres sont exécutés : tous les coquins sont dehors.

FERVAL, le regardant fixement.

Non, ils n'y sont pas encore tous.

LABRIE.

Monsieur, j'entends... je retourne à monsieur votre fils.

SAINT-ROMAIN.

Je te rends à Armand.

ARMAND.

Moi, je te rends à toi-même.

LABRIE.

Eh bien! me voilà mon maître.

FERVAL.

Ma voiture est prête : partons; nous ferons la noce à la campagne.

ANDRÉ.

Nous allons retourner cheux nous; queu bonheur!

ARMAND.

Ah! la campagne!... Moi, je ne l'ai jamais habitée; mais je l'ai toujours aimée de passion... Tenez, le monde commence à me devenir à charge, et quand je me retirerai... dans une vingtaine d'années, j'irai m'établir dans vos environs. J'y jouirai du spectacle de votre bonheur, de celui de vos enfans, de vos petits-enfans. Ah! je sens que d'avance cette idée m'enchante, me transporte!

FERVAL.

C'est très bien, monsieur. Quant à moi, j'ai voulu montrer à mon fils jusqu'à quel point il pouvait compter sur le dévoûment de ses amis et sur la fidélité de ses gens. Mon but est rempli. Il m'en a coûté un peu cher. Mais c'est de l'argent bien placé par un père, que celui qui rend un fils à ses devoirs.

ARMAND.

C'est fort bien; mais je me prie de la noce.

FERVAL.

Ah! vous vous en priez!

ARMAND.

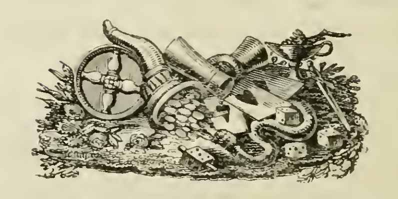
D'ailleurs, j'ai une petite restitution à vous faire, et dans quelque temps...

FERVAL.

Oui, quand vous viendrez à la campagne.

FINAL.

A l'instant que tout s'apprête,
Pour fêter un si beau jour,
Et demain sera la fête
De l'Hymen et de l'Amour.



EXAMEN

D'UN JOUR A PARIS.

OPINION DE GEOFFROY.

« Une pièce en trois actes, et une pièce morale en musique, est une entreprise difficile à l'Opéra-Comique : l'idée n'en est pas absolument neuve ; mais dans ces sortes d'ouvrages, c'est l'exécution que l'on considère plus que l'invention. Les Lacédémoniens enivraient, dit-on, des esclaves, les faisaient danser devant leurs enfans pour leur inspirer l'horreur de l'ivresse ; ce moyen d'éducation, assez inhumain, est probablement le germe de tous les contes ou drames où le spectacle d'un vice est employé pour le corriger : il ne s'agit point d'examiner si la manière est bonne, mais si elle est théâtrale. Il est possible que beaucoup de jeunes gens soient corrompus, plutôt que corrigés, en voyant leurs défauts imités par les autres ; mais ce genre de leçon est piquant au théâtre, parce qu'il est singulier et nouveau. Voilà pourquoi toutes les jeunes femmes colères, tirées du roman de madame de Genlis, ont réussi sur la scène, quoiqu'il puisse arriver que beaucoup de jeunes femmes colères soient aigries plutôt qu'adoucies par la violence de leurs maris.

« On donne souvent les *Originaux*, de Fagan, pièce épisodique où l'on se propose d'instruire un jeune homme en lui faisant voir, dans les autres, les vices

auxquels il est lui-même enclin; et, réellement, à la fin de la pièce, qui n'est qu'un très petit acte, le jeune homme se trouve entièrement converti; mais ce n'est qu'au théâtre où l'on voit de pareilles conversions. Depuis le tems qu'on joue sur la scène des libertins, des joueurs, des prodigues, ce spectacle n'a jamais corrigé aucun jeune homme; et, souvent, il est arrivé que le comédien, qui représentait le joueur, s'est lui-même ruiné au jeu.

« Dans la *Jeune Femme colère*, c'est un mari qui affecte la violence et l'emportement pour corriger l'humeur trop pétulante de sa femme : dans le nouvel opéra comique, c'est un père qui contrefait le débauché, le prodigue et le joueur pour l'instruction de son fils, jeune homme doux et bien né, mais facile, imprudent, et qui s'est livré à la dissipation de Paris. On eût désiré que cette leçon singulière fût préparée et motivée avec plus de soin; car Saint-Romain (c'est le nom du jeune homme) est d'un si aimable caractère, il paraît si docile, et si respectueux envers son père, ses désordres sont d'une nature si légère, qu'il semble que le bonhomme eût pu se dispenser d'en venir, pour le corriger, à de pareilles extrémités, et n'avait pas besoin de tant faire le fou pour le rendre sage ; mais la folie est la sagesse du théâtre.

« Un autre inconvénient du sujet, c'est que ce jeune homme, dans la subite métamorphose de son père, voit plutôt un dérangement du cerveau et un accès de démence, que des vices et l'immoralité : il est plus affligé qu'il est instruit. Les excès dont il est témoin lui déplaisent, parce qu'ils détruisent sa fortune sans lui don-

ner de plaisir. Il blâme son père de ce qu'il a la fantaisie de se ruiner lui-même, plutôt que de se laisser ruiner par son fils, suivant l'usage. Ce qui le consterne plus que tout le reste, c'est qu'il croit son père amoureux d'une jeune personne dont il est lui-même épris. Il voit le barbon donner à sa maîtresse pour cent mille francs de diamans, et ne sent que la douleur de ne pouvoir pas faire lui-même de semblables présens : c'est une mortification cruelle, mais non pas une leçon pour lui. Si cela n'est pas très moral, cela du moins est théâtral ; et l'effet théâtral est ce qu'on cherche avant toutes choses, même dans les pièces morales. Le jeune homme est désolé, épouvanté des extravagances de son père qui l'attaquent sensiblement dans sa fortune et dans son amour ; mais cette douleur et cette frayeur passagères ne détruisent pas, dans son cœur, les passions qui sont le germe de tous les vices.

« La pièce est d'un style léger, abondant en sarcasmes, en épigrammes, en mots plaisans et en critiques de mœurs. On y remarque des situations, des scènes agréables ; mais quelquefois le comique n'en est pas d'un choix assez délicat, et l'intérêt est étouffé en plusieurs endroits par le spectacle et le fracas [1]. »

La pièce d'*Un Jour à Paris* est encore une *École des pères.* Elle ne ressemble, il est vrai, ni à celle de

1. La première fois que la pièce fut représentée, Solié joua le rôle de *Ferval ;* M. Paul, celui de *Saint-Romain ;* M. Elleviou, celui d'*Armand ;* M. Martin, celui de *Labrie ;* M. Lesage, celui d'*André ;* madame Duret, celui de *Pauline.*

M. Pieyre, ni à la *Petite école des pères* de M. Étienne lui-même, et pourtant elle tient de toutes les deux. On y voit, comme dans la première, un père qui donne une leçon à son fils, et, comme dans la seconde, un père qui a gâté le sien. Si la donnée tient de toutes les deux, le sujet en est supérieur, car, dans la comédie de M. Pieyre, l'auteur a oublié de rendre compte au spectateur de la raison pour laquelle Courval, qui déploie tant de fermeté, a précédemment, et pendant longtems, laissé les choses en venir à un point tel, que sa femme se moque de lui, et que son fils entretient des filles et le vole. Un homme qui a du caractère ne laissa jamais les abus arriver à un pareil degré dans sa maison : ou il a été un homme faible, et par conséquent il n'a pu devenir énergique si subitement.

D'un autre côté, si Ferval, comme le Lormeuil de la *Petite école des pères*, a été trop indulgent pour son fils, s'il a trop peu réprimé ses penchans, il n'en est pas la dupe, ni la victime comme lui. Il a au moins sauvé l'honneur paternel, et, ce qui vaut presque autant, sa fortune; il n'a pas attendu qu'il ne fût plus tems pour se désabuser, et il n'a pas fait la sottise de se laisser ruiner. La leçon ne lui a coûté que douze mille francs; et ce n'est certainement pas acheter trop cher l'instruction et le bonheur d'un fils chéri, surtout lorsque ce fils est unique.

Avec cela, le jeune Saint-Romain est bien un autre sujet que le fat Saint-Léger. Au moins il a du cœur, il a de l'âme, et chez lui les sens seuls sont égarés; c'est un étourdi, mais ce n'est point un pervers. L'autre est un jeune sot en qui la fatuité a détruit tout bon

sens, comme tout bon cœur. Il faut que ce soit son frère, jeune homme plein de mérite et de qualités, et qui ressemble au Jacquaut de la *Mauvaise mère*, qui répare ses sottises et celles de son père, à ses propres dépens. Dans *Un Jour à Paris*, le fils égaré répare lui-même sa faute et reconnaît ses erreurs, et cela est plus satisfaisant que de le voir rester dans l'impénitence finale.

La conception de cet opéra comique était donc digne de la comédie, et nous répéterons ce que nous avons déja dit à l'occasion d'*Une Heure de mariage*, qu'il est fâcheux que M. Étienne n'ait pas réservé tous ses talens dramatiques pour de plus grandes compositions. C'est un vol que l'Opéra-Comique a fait au Théâtre-Français. Les mêmes sujets dont M. Étienne a fait des opéras, il en eût fait des ouvrages d'un grande importance en les développant, en les plaçant dans un cadre plus étendu. Mais enfin il a voulu être tributaire d'Euterpe, et, par complaisance pour elle, il s'est privé de la moitié de ses moyens. Il faut bien s'en contenter; aussi bien, ce qui est fait est fait.

Le sujet d'*Un Jour à Paris* aurait particulièrement gagné à être mis en cinq actes : les évènemens y auraient été moins brusqués; l'auteur y eût pu mieux motiver ce qui concerne la conduite du père qui aurait au moins, de plus longue main, préparé le plan de la comédie qu'il voulait jouer aux yeux de son fils. Il est de toute impossibilité que le lendemain même du bal masqué, où il s'est trouvé chez son fils, il ait le tems de monter une maison sur un grand pied, de s'installer, de se faire habiller, meubler, de se composer

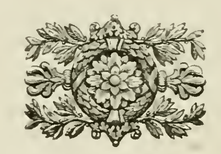
un domestique, de donner un dîner, un bal, une fête, de jouer le rôle d'un homme ruiné. Tant de soins exigent une durée de plus de vingt-quatre heures; tant de rapidité passe les bornes de la vraisemblance théâtrale, qui, pourtant, est bien éloignée de la vraisemblance positive.

Une remarque essentielle à faire, c'est que ce père, plein de discernement comme de tendresse, qui vient ramener son fils au bon ordre et au bonheur, avoue que c'est primitivement de sa faute s'il a suivi un mauvais chemin. « Séduit comme tant d'autres, dit-il, par les « nouveaux systèmes, j'ai eu la sottise de l'élever dans « une sorte d'indépendance; je lui ai toujours laissé « faire ses volontés; je lui permettais même avec moi « une familiarité qui plaisait à mon cœur, mais dont je « ne prévoyais pas les tristes conséquences; en un mot, « j'ai voulu qu'il m'aimât comme un ami : je n'ai pas « songé qu'il devait d'abord me respecter comme un « père. » Ce passage prouve combien le philosophisme avait encore d'influence en 1808, époque où la pièce fut donnée. La malheureuse manie d'égalité, qui tourmentait toutes les têtes, s'était introduite jusque dans les rapports des pères aux enfans : il n'y avait plus de hiérarchie dans les familles; on avait nivelé tous les âges, faute d'avoir pu niveler toutes les fortunes. Le monde était plein alors de ces faux mentors paternels qui croyaient prévenir les inconvéniens des passions de leurs enfans, en les favorisant, et qui croyaient que pour en faire de grands sujets, il fallait, non seulement y adhérer, mais même s'y prêter. Quelques-uns même poussaient la faiblesse jusqu'à se rendre les complaisans

de leurs fils, et regardaient cette bassesse comme le chef-d'œuvre de la métaphysique de l'éducation; et, pour justifier cette extravagance, ils prétendaient qu'il ne faut jamais *contrarier la nature.* Ils s'imaginaient avoir pris ce beau système d'éducation de l'*Émile* de J.-J. Rousseau; et tous les petits esprits, qui ne comprenaient point le chef-d'œuvre du philosophe génevois, forts d'une aussi fausse interprétation, s'en allaient publiant en tous lieux que le plan d'éducation de cet homme extraordinaire était impraticable et pernicieux, comme s'il était possible qu'il fût l'un et l'autre à la fois! La génération d'alors était séduite par les écrits de Voltaire, et la lecture des ouvrages de cet écrivain avait abondamment répandu toutes ces idées d'épicuréisme qu'avaient enfantées le désordre de la vie privée parmi la jeunesse, et l'insubordination des enfans à l'égard de leurs parens. L'engoûment que l'on conserve encore maintenant pour l'auteur de la *Pucelle*, n'a pas contribué à faire cesser un pareil état de mœurs.

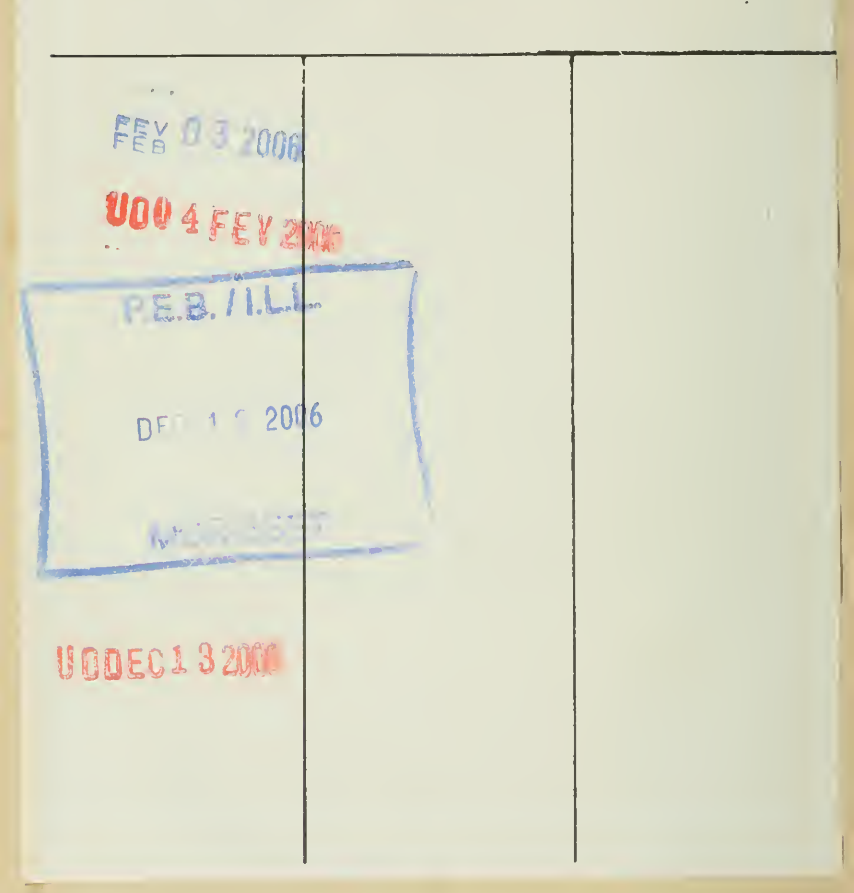
M. Étienne sentit parfaitement ces vices de l'éducation et des mœurs de l'époque, et ne manqua pas de les immoler sur le théâtre. Quel dommage que les débats politiques, et des intérêts étrangers à la littérature, aient obligé M. Étienne à sacrifier les penchans du poète aux devoirs du publiciste, et l'aient détourné d'une carrière où la nature et la société, de concert, l'appelaient à obtenir les triomphes les plus brillans! Que de services il eût rendus à la morale, à l'opinion, à la jeunesse même! Il les eût corrigées; il eût corrigé la génération actuelle toute entière. Que d'utiles leçons il eût données dans ses pièces de théâtre! Quelle influence il eût

exercée sur son siècle! Et peut-être qu'aujourd'hui même nous n'aurions pas moins besoin qu'en tout autre tems d'un censeur qui sût nous corriger, que d'un régulateur qui sût nous conduire!

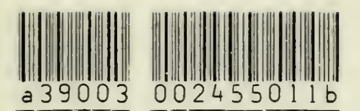


TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
FEV FEB 03 2006
U004 FEV 2006
P.E.B./I.L.L.
2006
UODEC 13 2006


CE

a39003 002455011b

